

DÉPARTEMENT DES LETTRES ET COMMUNICATIONS
Faculté des lettres et sciences humaines
Université de Sherbrooke

Retrouve-moi à la récréation (récit de fiction),
suivi de **Suicide du personnage féminin dans les romans**
Les Particules élémentaires, La Possibilité d'une île et La Carte et le territoire
de Michel Houellebecq

par
MARIANNE L'ESPÉRANCE

MÉMOIRE PRÉSENTÉ
en vue de l'obtention de
LA MAÎTRISE ÈS ARTS
(Études françaises, cheminement littérature et création)

Sherbrooke
Avril 2017

COMPOSITION DU JURY

Retrouve-moi à la récréation (récit de fiction)
suivi de **Suicide du personnage féminin dans les romans**
Les Particules élémentaires, La Possibilité d'une île et La Carte et le territoire
de Michel Houellebecq

par
MARIANNE L'ESPÉRANCE

Ce mémoire a été évalué par le jury composé des personnes suivantes :

Sarah ROCHEVILLE, directrice de recherche
Département des lettres et communications
Faculté des lettres et sciences humaines
Université de Sherbrooke

André MARQUIS, professeur titulaire
Département des lettres et communications
Faculté des lettres et sciences humaines
Université de Sherbrooke

Nathalie WATTEYNE, professeure titulaire
Département des lettres et communications
Faculté des lettres et sciences humaines
Université de Sherbrooke

REMERCIEMENTS

Merci au Conseil de recherches en sciences humaines du Canada pour leur soutien financier (CRSH).

Merci à Sarah Rocheville qui a cru dès le départ en mon projet. Ses lectures et ses précieux conseils ont éclairé à tout moment ma création et mes propos critiques.

Merci à Nathalie Watteyne pour sa passion qu'elle transmet si bien et son affection contagieuse pour Charles Baudelaire.

Merci à André Marquis pour sa rigueur et sa créativité que j'admire depuis plusieurs années.

Sur une note plus personnelle,

Merci à mes parents, Pierre et Claudette, pour leur support, leur amour inconditionnel et leur capacité infaillible à comprendre mes silences.

Merci à Renaud, Gabrielle, Corinne et Aubert pour ce qu'ils sont : authentiques, créatifs, sensibles. Pour la valeur qu'ils ont à mes yeux et dans ce monde.

Merci à Alexandre pour le regard précieux qu'il pose sur moi. Pour l'être généreux et aimant qu'il est.

RÉSUMÉ

Ce mémoire de maîtrise comporte trois parties. La première est constituée d'un récit de fiction intitulé *Retrouve-moi à la récréation*. Le lecteur suit Clara, une jeune enseignante au secondaire qui accepte de retourner dans sa ville natale pour un contrat. Clara retrouve alors la banlieue étouffante de Salaberry. Sa désillusion s'aggrave au rythme des souvenirs d'enfance qui l'assaillent. Un jour, alors que Clara est attablée à l'extérieur de l'école, elle est témoin d'une bagarre. Un élève se fait battre à coups de barre de métal à quelques mètres d'elle. Mais Clara ne réagit pas, et son inertie lui coûte son emploi. Dès lors, la narratrice tente de comprendre sa passivité. Clara part en quête de Maureen, son amie d'enfance. Elle seule pourrait lui expliquer ce qui lui arrive.

La deuxième partie du mémoire est consacrée à l'analyse de trois romans de Michel Houellebecq, soit *Les Particules élémentaires* (1998), *La Possibilité d'une île* (2005) ainsi que *La Carte et le territoire* (2010) dans lesquels le suicide féminin est un élément symptomatique du désir de disparition à la source du projet d'écriture de l'écrivain. L'élan explicite de mort de trois personnages féminins est étudié depuis une double perspective poétique et philosophique. Le premier chapitre intitulé « Les suicidées houellebecquiennes » situe et analyse le suicide de Christiane (*Les Particules élémentaires*), d'Isabelle (*La Possibilité d'une île*) et d'Anne (*La Carte et le territoire*). Le second chapitre, « Mises à mort et contrecoups », présente le suicide comme stratégie narrative permettant le recommencement.

La troisième partie du mémoire est un essai réflexif s'intéressant à la manière d'écrire la disparition qui innerve l'écriture houellebecquienne et la mienne. La tension entre le souvenir d'enfance et la désillusion y est montrée comme l'un des principaux enjeux communs.

TABLE DES MATIÈRES

REMERCIEMENTS	3
RÉSUMÉ	4
AVANT-PROPOS	6
PREMIÈRE PARTIE – CRÉATION.....	10
<i>Retrouve-moi à la récréation</i>	10
DEUXIÈME PARTIE - CRITIQUE.....	72
INTRODUCTION.....	73
Michel Houellebecq, le dépressionniste.....	73
L'héritage baudelairien.....	75
La mort, mouvement véritable	79
CHAPITRE I : LES SUICIDÉES HOUELLEBECQUIENNES	84
Christiane et Bruno dans <i>Les Particules élémentaires</i>	84
Christiane et le sentiment océanique.....	85
Isabelle et Daniel dans <i>La Possibilité d'une île</i>	88
Isabelle et l'immortalité.....	89
Les parents de Jed Martin dans <i>La Carte et le territoire</i>	94
Anne et le tremblement de l'être	95
CHAPITRE II : MISES À MORT ET CONTRECOUPS	97
Amour et liberté	97
Les corps abjects	99
Attaquez le récit comme un radieux suicide	104
TROISIÈME PARTIE - ESSAI RÉFLEXIF	109
Disparition : souvenirs d'enfance et désillusion.....	109
CONCLUSION.....	117
Écrire la disparition : retour sur la création.....	121
BIBLIOGRAPHIE	124

AVANT-PROPOS

Plusieurs auteurs contemporains offrent dans leurs romans une vision désenchantée du monde. Ces « nouveaux cyniques¹ », comme les appelle Dominique Viart, observent les comportements humains dans ce qu'ils ont parfois de plus trivial. Leur prose se nourrit de l'écart entre l'individu et le monde. Ils le creusent, d'ailleurs, en mettant en récit un sujet qui n'arrive plus à communiquer avec ses semblables. Ainsi, avant même que survienne quoi que ce soit dans la fiction, le sujet est désœuvré², c'est-à-dire vidé de sa substance. Dans son ouvrage *Vers une littérature de l'épuisement*, Dominique Rabaté s'interroge sur ce qui motive l'écrivain moderne à écrire. « Malheur, souffrance, obligation, lassitude : le cortège des états dépressifs règnerait-il en maître sur le texte moderne?³ » De toute évidence, l'auteur français Michel Houellebecq répond à cet appel. Le portrait qu'il dresse de la société libérale et de l'homme occidental n'a rien de glorieux. Pour la plupart, les personnages de Michel Houellebecq sont des êtres pathétiques : des femmes et des hommes consumés par leurs désirs sexuels insatiables, dépourvus de compassion, inaptes à aimer véritablement. Ce sont des misanthropes. Leur existence se construit autour de l'idéalisme d'amour rompu. Il semble même qu'ils doivent en faire l'expérience douloureuse par « [u]n amour. Un seul. Violent et définitif. Brisé.⁴ ». Le récit se construit donc autour de la disparition de la possibilité du bonheur. En guise de pacte de lecture : l'impossibilité de tout revirement.

Pourquoi s'intéresser, alors, à cette voix désillusionnée? Pour une raison précise : alors que les personnages semblent avoir touché le fond de l'abîme, l'illusion du bonheur s'immisce dans le récit. Curieusement, les personnages houellebecquiens tentent d'aimer, de former un

¹D. VIART. *Le roman français au XX^e siècle. op. cit.*, p. 145.

²D. RABATÉ. *Vers une littérature de l'épuisement*, Paris, José Corti, 1991, *Ibid.*, p. 144.

³*Ibid.*, p. 144.

⁴M. HOUELLEBECQ. *Configuration du dernier rivage*, Paris, Éditions Flammarion, 2013, p. 21.

couple pour échapper au vide. Pour cette raison, l'hypothèse principale de ce mémoire est que la poétique houellebecquienne dissimule un effort de réconciliation, un puits de lumière.

Ce mémoire s'intéresse à trois romans de Michel Houellebecq : *Les Particules élémentaires* (1998), *La Possibilité d'une île* (2005) ainsi que *La Carte et le territoire* (2010). Dans chacun de ces trois récits, un couple est formé. Le bonheur est de courte durée. En effet, les trois récits donnent à voir un moment de tension où le personnage féminin semble disqualifié au sein du couple. Christiane (*Les Particules élémentaires*) perd l'usage de ses jambes, Isabelle (*La Possibilité d'une île*) vieillit, Anne (*La Carte et le territoire*) est mise à l'écart. Un dénouement tragique s'ensuit : les trois femmes se donnent la mort.

Le suicide, comme Blanchot le retrouve dans le conte *Igitur* de Mallarmé⁵, ne s'accomplit réellement que dans les yeux de celui qui vit encore, que dans la disparition constatée. C'est ce que Blanchot nomme le « miroitement ténébreux⁶ » de la mort. Si le libéralisme sociopolitique et sexuel semble être le responsable de la déconvenue du couple, un regard sur les liens intimes qui unissent les deux êtres peut proposer une réflexion plus ample. Pour comprendre les causes et la portée du suicide, ce mémoire analysera le geste suicidaire selon une double perspective poétique et philosophique.

Le premier objectif est d'examiner la mort du personnage féminin comme élément symptomatique du désir de disparition. Le suicide du personnage féminin est observé en parallèle du personnage masculin qui est aussi appelé à disparaître peu après. En ne limitant pas l'analyse au sort des trois femmes, il est possible de comprendre pourquoi le personnage féminin est plus prompt à se donner la mort. Puis, le deuxième objectif de ce mémoire consiste à proposer une définition de ce que signifie la mort du personnage féminin dans le récit. Dans son ouvrage

⁵Maurice BLANCHOT. *L'Espace littéraire*, Coll. « Folio Essais », Paris, Gallimard, 1955, p. 141.

⁶*Ibid.*, p. 141.

L'Espace littéraire, Maurice Blanchot examine l'authenticité de la mort. En établissant que la mort volontaire n'est pas l'expérience véritable de la mort, le philosophe doute de la lucidité de celui qui veut s'enlever la vie. Par conséquent, le suicidaire ne chercherait qu'à contourner la *vraie* mort. Comment se fait-il donc que Christiane, Isabelle et Anne, personnages lucides, décident de se suicider? La pensée blanchotienne est donc essentielle pour guider la compréhension de l'élan explicite de mort chez les trois personnages féminins.

Mon projet de création intitulé *Retrouve-moi à la récréation* s'inspire du travail de Michel Houellebecq sur plusieurs plans. D'abord, je cherche à écrire une fiction où la désillusion de la narratrice la pousse à entreprendre une quête naïve, presque désespérée. Celle des personnages houellebecquiens s'établit autour d'un idéal inaccessible, c'est-à-dire l'amour. Il s'agit d'une recherche de beauté que je souhaite transposer, à ma façon, dans mon projet de création. Ainsi, la jeune narratrice, sensible au monde qui l'entoure, cherche la légèreté de son enfance, mais se bute à un monde qui la déçoit. Le récit raconte comment Clara, jeune enseignante au secondaire, accepte de retourner dans sa ville natale pour un contrat. Elle retrouve alors la banlieue étouffante et déprimante de Salaberry. La désillusion de Clara s'aggrave au rythme des souvenirs d'enfance qui l'assaillent, jusqu'à ce qu'un épisode violent révèle l'emprise réelle de Salaberry sur elle. La narratrice tente aussitôt de retracer Maureen, son amie d'enfance, afin de comprendre ce qui lui arrive.

Dans ce début de roman que je présente, la banlieue occupe une place importante. Ce lieu insuffle un élan à mon écriture ainsi qu'à mon personnage principal. Ici, l'expérience personnelle ne peut être passée sous silence. La banlieue me paraît comme le lieu des premiers émerveillements tout comme celui des premiers chocs. L'ambivalence ressentie par rapport à ce lieu en fait l'objet d'écriture principal. Je souhaite explorer l'effet de resserrement provoqué par

la banlieue, ses différentes manifestations chez les personnages et, plus concrètement, son influence sur la voix de ma narratrice, Clara.

Parallèlement, à la manière de Michel Houellebecq, je souhaite observer à mon tour les effets de la mort comme stratégie narrative. L'élan de mort en réponse à la disparition de la beauté est une des avenues que je souhaite emprunter. Si le suicide d'une femme permet le recommencement dans la poétique houellebecquienne, en sera-t-il ainsi dans mon roman? Pour le découvrir, je place un suicide masculin en début de roman de manière à en étudier les ondes de choc tout au fil du récit. Cette mort devient un élément révélateur de la mélancolie qui emplit Clara et tout être de Salaberry ; une bile noire dont je cherche à rendre compte de façon sensible et réaliste.

Ma création se présente en deux parties séparées par une ellipse narrative. Les fondations de mon projet se sont établies ainsi, à la manière de racines. En terminant éventuellement le roman, je souhaite qu'elles finissent par se rejoindre.

PREMIÈRE PARTIE – CRÉATION

Retrouve-moi à la récréation

Récit de fiction

Partie I

Juin 1997

Dans la cour de récréation, Maureen retient ses pleurs, tandis que les garçons brulent des fourmis à l'aide d'une loupe. Elle les fusille du regard, mâchoire et poings serrés. Ses cheveux dorés, retenus derrière ses oreilles écarlates, menacent de s'échapper au vent. On a annoncé de la pluie, mais les nuages se terrent encore derrière la haie de condominiums, si bien que tous les écoliers suent à grosses gouttes sous leur K-Way. Maureen fulmine. Je m'assois près d'elle sur la balançoire, sans parler, les deux pieds creusant la rocaille. Je m'abstiens de manger ma barre-tendre qui ramollit dans ma main. Je veux que Maureen sache que j'ai aussi l'estomac noué et que ça ne m'embête pas de rater la partie de ballon-chasseur. Lorsque la cloche retentit, nous rejoignons notre rang. Avant de passer la porte Maureen fixe Adam, un des trois garçons, d'un regard impitoyable que je ne lui connais pas. Adam, qui la dévisage à son tour avant de rigoler avec les deux autres. Au vestiaire, nous retirons nos bottes de pluie en silence.

La semaine suivante, je partage la joie de Maureen lorsqu'elle assène plusieurs coups au visage et à la tête d'Adam. Du sang jaillit, Maureen en a partout sur les poings. Un été incroyable s'annonce alors : j'ai un vélo neuf, Maureen devient officiellement ma meilleure amie, et Adam n'entend plus de l'oreille droite car son tympan a éclaté. Pour la direction de l'école, c'est un cas plutôt inhabituel – une fille qui cogne un garçon. On en conclut finalement que Maureen, au fond, n'a pas voulu blesser Adam. Elle est suspendue pour les trois semaines de juin, mais sera de retour en septembre pour la sixième année. Déjà, Maureen peut nager à la piscine municipale. Sans elle, les dernières journées avant les vacances sont pénibles. Je les

comble en imaginant des dizaines de scénarios qui me permettraient d'être suspendue de l'école à mon tour.

Bien sûr, je n'ai réalisé aucun de ces scénarios, ni cet été-là ni par la suite. Jusqu'à mes vingt-huit ans d'aujourd'hui, les années ont passé lentement. Le sentiment enivrant que Maureen, mon vélo neuf et le tympan brisé d'Adam ont créé chez moi à la fin de la cinquième année du primaire ne s'est pas manifesté à nouveau. C'est pour cette raison que le souvenir de Maureen aux mèches tachées de sang a conservé sa saveur d'été, douce et acidulée, pareille à la limonade. Comme Maureen m'en voudrait de rentrer à Salaberry, près de 18 ans plus tard, de revenir sur mes pas, à Salaberry, d'être une adulte, de rôder comme un vieux fantôme dans la cour de récréation. Elle ne le saura peut-être pas : je ne reçois plus ses courriels ni ses photos de San Francisco où elle prend la pose en robes fleuries et en baskets. J'ignore qui de nous deux a cessé d'écrire la première.

De retour à la maison

La banlieue de Salaberry n'a pas changé. Sur la route principale, je retrouve la mercerie *Annette* et ses « habits sur mesure », le *Resto chez Johanne* et son « spaghetti à 9.99 », les fanions des *Automobiles Gauvin et Fils* qui s'excitent au vent. Pauvre Salaberry et son accoutrement clinquant, ses guirlandes lumineuses aux bulbes brulés qui tentent de reproduire l'éclat des grandes métropoles alors qu'il me suffirait de bifurquer vers la droite ou la gauche pour me perdre dans les rues tranquilles aux noms d'oiseaux et de pierres précieuses. Chacune d'elle porte un parfum distinctif d'assouplissant et d'effluves de cuisson. Juste à y penser, j'ai envie d'appuyer fort sur l'accélérateur. La route m'a épuisée, mes oreilles bourdonnent comme si je revenais d'un spectacle, et surtout, je ne retrouve plus les quelques points positifs de mon retour à Salaberry auxquels j'ai songé quelque part près d'Orford. Entrer dans la banlieue me creuse l'appétit. Je m'arrête au McDonald's pour un hamburger, des frites et un café. À l'intérieur, les néons clignotent, révélant au-dedans quelques mouches mortes. Le restaurant est vide, à l'exception de quatre adolescents affalés devant une montagne de *cheeseburgers*. Je sais que je ne dois pas les regarder manger car j'aurai l'appétit coupé par leur teint laiteux. Derrière le comptoir, l'employée appuie fort sur les touches de sa caisse avec les demi-lunes d'ongles qu'il lui reste sur les doigts et qu'elle a peintes en noir. Elle prend ma commande et me tend tout de suite un sac de papier brun en sourcillant pour dire à la fois *Bon appétit* et *Bonsoir*.

Il est vingt-deux heures lorsque j'éteins le moteur dans la cour de mes parents. Le porche est éclairé. Autrefois, je ressentais une certaine fierté à dire que j'habitais la maison blanche sur la colline. Dix ans après, elle semble avachie comme toutes les autres. Je n'ai pas envie d'entrer. Je détache ma ceinture et incline le siège conducteur de la Jetta. Les longues cheminées de l'usine de pâtes et papiers règnent encore au loin. Malgré sa fermeture, je me plais à croire qu'elle

dissipe une odeur nauséabonde. Le malaise puant de Salaberry. Petite, je déjeunais au moment où les cylindres géants crachaient une première fumée blanche et humide. Elle restait suspendue au-dessus des toits jusqu'à la fin des classes pendant que Maureen et moi, on courait à vélo, avec, puis sans les mains sur le guidon. Ce n'est qu'au crépuscule que je prenais le temps d'observer Salaberry, du haut du deuxième étage, par la fenêtre de ma chambre d'enfant. De là-haut, les prémices de la nuit se révélaient comme les éléments d'un tableau. Les jambes croisées sur mon lit, j'avais l'habitude d'ouvrir la fenêtre et de retirer mes lunettes. Un voile doré se déposait sur la lune. Les auras vaporeuses des étoiles s'entrechoquaient et tourbillonnaient dans l'épaisse noirceur, tout autour du clocher de l'église. Une constellation entière dansait au rythme de mes paupières. Je plissais les yeux pour faire revivre les bleus, les gris et les lumières de la nuit. Plus bas, les maisons éclairées me rassuraient. J'étais heureuse que d'autres que moi soient pris d'insomnie, j'avais cette impression que nous veillions ensemble, et j'arrivais enfin à m'endormir.

Je trouve la clé de la maison près de la porte de la maison, sous le pot d'une vivace oubliée – un géranium, sans doute, car ma mère n'en a que pour ces fleurs. Elle est froide, rouillée, recouverte d'une pellicule de terre. J'entre par la cuisine. Du hall se dégage un parfum sucré; celui d'une boutique cadeaux offrant des chandelles oblongues aux épices de Noël et d'où on repart avec des sacs de papier kraft et tout plein de bruits délicats, comme le tintement des bibelots qu'on soulève puis dépose sur les étagères. Mes parents m'ont laissé une note sur le comptoir à déjeuner. *Ils m'aiment*. Je suis vidée. À pas feutrés, prudents, je me rends à ma chambre, saluant au passage les photographies sur les murs qui n'ont pas bougé d'un iota. Des craquements s'échappent du plancher, suivent un chemin labyrinthique entre les lattes de bois franc, jusque dans les murs où ils résonnent, accompagnant le bourdonnement du réfrigérateur

derrière moi. Soit je suis devenue lourde, soit la maison menace de s’effondrer, un pan après l’autre, comme on referme une boîte de carton. Cette image me plaît immédiatement : on me découvrirait sous les décombres, et Jean, directeur de l’école secondaire des Arbrisseaux, devrait chercher un autre enseignant – à la course! J’essaie encore de me convaincre que je n’ai pas eu le choix d’accepter le contrat. En enseignement, *il faut dire oui*, attendre le moment où le téléphone sonnera. *Il faut être prête à tout*. J’ignore pourquoi les professeurs de l’université n’ont cessé de répéter ça. Ce discours m’ennuie, surtout parce qu’il est faux. Quand les secrétaires d’écoles m’appellent pour de la suppléance et que je dis : *Non, je ne peux pas*, elles ne cessent pas de me téléphoner. On leur prête des intentions précises, mais rares sont celles qui chérissent les lèche-bottes. Leur offrir des sucreries ou un café est une coutume saugrenue à laquelle il est hors de question que je me conforme. Je ne leur cuisine jamais rien et il n’y a pas de malaise. Le sucre à la crème, c’est pour les amies. Les secrétaires le savent. Ce serait un manque de respect que de penser le contraire. Je crois que c’est la raison pour laquelle elles gardent mes coordonnées près de l’écran de leur ordinateur.

Ma mère n’a rien déplacé dans ma chambre, comme si elle savait que j’allais revenir. Le lit est fait et elle a déposé une serviette de bain et une débarbouillette sur ma vieille catalogue. Elles sentent la pivoine. Mon retour est un désastre. Je n’irai pas me doucher. Assise sur le bout du lit, les mains dans les poches de mon manteau de feutre, je me répète avec culpabilité : *j’ai accepté un contrat à Salaberry*. Il y a une semaine, Jean m’a téléphoné à Montréal. Je m’affairais à trier des vêtements propres sur le lit. Son manque d’aisance le rendait sympathique. Il bredouillait. Pendant ce temps, mon chat Mousse s’amusait avec une paire de chaussettes entre ses pattes, frottant de temps à autre son museau sur le coton. Avec mon humeur allègre du moment provoquée par le comportement attendrissant du chat, j’ai omis de demander qui a pu me

référer. À Salaberry, cela pouvait bien s'être produit au supermarché, dans la section des surgelés alors que le directeur faisait des courses avec sa femme. Possible qu'une connaissance se soit souvenue de moi devant les boîtes de pizzas et qu'elle ait suggéré de me contacter, même si je n'habitais plus Salaberry. *L'école est dans l'eau chaude*, m'a déclaré Jean au téléphone. *Un enseignant de mathématiques remplace depuis déjà deux semaines dans les classes de français, du jamais-vu! Dans peu de temps, les parents vont se rendre compte qu'il n'est pas qualifié.* C'était gentil de sa part de dire cela, même si peu de parents voient la différence. Mousse se roulait maintenant dans les serviettes de bain : il m'a semblé que je ne pouvais refuser l'offre de Jean.

D'abord, à Montréal, les contrats obtenus en enseignement se ressemblent tous. Chacune des écoles fréquentées a quelque chose d'agaçant : tantôt le mobilier, la hauteur des plafonds, l'absence de fenêtres au département de français, tantôt les collègues et leurs habitudes franchement déprimantes à l'heure du midi. Leur lunch parfait, leur serviette de table, la manière dont ils raclent le fond des contenants de yogourt devant tout le monde. Ces routines m'effraient. Et depuis le départ de Maureen pour San Francisco, je ne me suis pas tissée d'amitié avec d'autres filles. Il y a bien eu quelques garçons, Charles surtout, mais je l'ai quitté il y a deux semaines, la relation étant devenue impossible, car il fume de plus en plus. Même s'il le fait sur le balcon, mes vêtements empestent, et je dois enseigner le lendemain. Un jour, à son retour du centre d'escalade, je n'ai pas attendu qu'il se douche, je lui ai dit comme ça, que ça n'allait plus. Ses nouvelles habitudes – l'escalade et la cigarette – me causaient un mélange d'agacement et de mépris que j'avais beaucoup de mal à dissimuler. Plus personne ne se met à fumer la cigarette, du moins pas autant, et puisque c'était mon copain, une partie de la honte semblait me revenir. Je suis contente d'avoir enregistré le chat à mon nom, un conflit a été évité. En retour, je lui ai laissé

les électroménagers, les meubles et les accessoires de cuisine. Mes trucs personnels entassés dans la voiture prennent déjà trop d'espace.

*

À la fenêtre, Mousse scrute les hirondelles cordées sur le fil électrique, tandis que je m'habille. Je me sens étrange dans ces tissus pourtant familiers. Des soupirs s'échappent de la cuisine, du percolateur en marche. Mes parents doivent être impatients que je sorte de la chambre dans mon tailleur noir, que l'on partage le petit-déjeuner en faisant tinter les pots de marmelade. Le temps manque, et l'envie. Jean veut me rencontrer cet avant-midi. Si je ne m'y rends pas à la première heure, l'instant d'après je n'en verrai plus l'utilité, et il ne restera du rendez-vous qu'une note pliée en quatre dans la poche de mon jeans. J'ai au moins le temps pour un bol de café, assure ma mère qui virevolte entre les armoires, dépose les tasses, referme les tiroirs comme si quelqu'un dormait encore. Elle me coupe une part de gâteau aux bananes pour emporter, et je me mets en route vers l'école, à pied comme une élève sur la rue des Glaïeuls, guidée par le feston de fils électriques et de transformateurs, portée par le trottoir couvert de vieux chewing-gums. Les dernières grappes de glands se détachent des chênes du parc municipal, atterrissent sur les racines et le trottoir. Au passage, les élèves les dégagent de la pointe du pied, se font la passe jusqu'au débarcadère d'autobus et marquent des buts entre les lignes jaunes. Les autres marchent lentement. Ils ne songent pas à se tasser pour me laisser passer. En ralentissant, peut-être réussirai-je à adopter le même rythme qu'eux? Mes hanches bougent, je ne sais plus quoi faire de mes bras et mes mains pour que cela ait l'air naturel, pour que je me sente à l'aise parmi eux. Un vrai merdier. C'est assez. Je descends du trottoir et contourne les élèves, effrayant sans le vouloir des corneilles qui tentaient d'emporter la chair orange d'une citrouille éclatée.

La teinte vert pâle qui recouvre les murs de l'école des Arbrisseaux me rappelle le lichen sur les érables. Elle donne l'impression d'avoir grimpé seule sur les murs, encouragée par l'humidité du sous-sol. À cette heure matinale, tout est figé. Seuls quelques élèves sont assis sur les bancs de bois autour de la place publique, les jambes ballantes, des écouteurs dans les oreilles. Ah! Quelque chose a changé! Ils portent des uniformes à présent! Des petits polos marine! À l'avant du vêtement, vis-à-vis le cœur, est brodé l'emblème de l'école : deux arbrisseaux entrecroisés – de jeunes frênes – aux feuilles vert pomme, presque électrique. En m'approchant des élèves, je remarque que le coton épais des polos a perdu sa brillance. Non seulement n'est-il pas de bonne qualité, mais les parents des élèves n'ont sans doute pas compris la consigne du séchage à plat, à l'air à tout le moins, puisque le col roule vers l'extérieur, près de la nuque de leur enfant, exactement comme les extrémités d'une feuille morte. Le polo a dû culbuter dans la sècheuse avec les draps, les coutures s'y sont distendues, ont adopté la forme de millepattes sillonnant les épaules et les côtés du ventre.

En fouillant mon pigeonier, je trouve mon horaire de cours officiel ainsi que le menu du mois de la cafétéria. Du chili sera servi ce midi. Je prends la pile de documents et me dirige vers le bureau de Jean que j'appelle déjà par son prénom, car nos horaires ne nous permettent pas d'être polis très longtemps. Il me fait signe d'entrer et m'invite à m'asseoir; j'en profite pour observer son espace de travail. Les bureaux de garçons sont souvent sales. Pas celui de Jean. Un cadre, un roman de Pennac et des porte-documents traînent sur le dessus. En voyant une réplique miniature de la tour Eiffel, je lui demande s'il a aimé Paris. *Ma femme a adoré la Seine*, me dit-il, tandis que je décèle une odeur de draps chiffonnés, ceux qui ont dormi longtemps dans la garde-robe avant d'être secoués. Cela provient de l'habit défraîchi de Jean qui parle et qui répète sans cesse que je connais bien l'école, que je suis une ancienne, que *c'est un plus*. Je n'ose pas lui dire

que j'ai fait une gaffe en revenant ici, car il a l'air soulagé. Son téléphone n'arrête pas de sonner, mais il poursuit. Du coin de l'œil, je vois la lumière rouge qui clignote sur le clavier. Ça ne semble pas le déranger, le rouge qui va et qui vient. Bizarre. Je le supporte à peine, et ce n'est pas mon téléphone. Après une vingtaine de minutes, je profite d'un rare silence pour remercier Jean et partir en lui souhaitant une bonne fin de semaine.

Mes cours débutent lundi. On m'a attribué deux groupes de deuxième et un groupe de troisième secondaire du programme régulier. Quatre-vingt-huit élèves au total. Mes listes de classe, pleines d'étoiles et de codes me rebutent; c'est normal, je redoute les premières rencontres avec les élèves. Trop d'optimisme et de passion serait un manque de prudence. Des collègues de l'université ont changé de carrière après deux ans de métier, elles qui semblaient si enthousiastes à l'idée d'enseigner. En classe, certaines agissaient comme si chaque activité était exaltante, ce qui était plus étrange qu'admirable à mon avis. Avaient-elles déjà été adolescentes? En ce qui me concerne, je me rappelais avoir eu envie de mourir des dizaines de fois en regardant l'horloge au-dessus du tableau ou en tenant entre mes mains des exercices photocopiés encore chauds qu'il me fallait remplir, même si le corrigé était projeté sur une toile à l'avant quelques minutes plus tard. Mes collègues ont vite déchanté, alors que ma vision semble être la même qu'à quinze ans. À peine ai-je un bureau plus grand.

Salaberry n'aime pas les étrangers

Lundi matin, une première cloche sonne. Les élèves entrent dans la classe, s'enquièreent de ma présence, ou dissimulent leur intérêt, les muscles de leur visage relâchés. À ces derniers, il me faudra demander s'ils ont l'intention de mimer la déprime pour longtemps, de l'oublier et de se la remettre au visage lorsque cela leur plait pour un peu d'attention et de soin de ma part. Je déteste ce genre de simagrées pour lesquels il me faut pétrir un peu de compassion à partir de rien. Ces élèves qui nourrissent leur propre merdier sont d'une lourdeur impressionnante. Je me suis promis de ne pas y porter attention, mais mes résolutions tendent à s'évaporer entre la première et la seconde cloche, durant ces foutues cinq minutes de battement où j'ai l'impression de visiter un cabinet de curiosités. Je me tiens près du tableau vert, me gardant de salir l'arrière de mon cardigan, et j'étudie la conduite des presque trente spécimens, un après l'autre, comme si je me tenais derrière une vitre. Je reconnais sans peine ceux qui ont couru pour attraper l'autobus : leurs oreilles rouge vif ressemblent à deux crocus sortis de la neige. Les adolescents refusent de porter une tuque, une écharpe et des gants. Ils vont ainsi, les cheveux trempés, les doigts nus endoloris par le vent.

Il est difficile pour un enseignant d'arriver quelques mois après la rentrée. La nappe est mise, les plats sont déjà servis; on arrive au milieu du repas. Les élèves ont déjà pris des habitudes tenaces, c'est la raison pour laquelle je dois revoir les règles de classe générales dès aujourd'hui, résoudre le problème du battement entre les deux cloches. Il fallait les voir, tout à l'heure, bousculer leur corps mou contre celui des autres sur le seuil de la porte, siffler, beugler en congestionnant l'entrée. Heureusement, l'Halloween est passée. Je n'aurai pas besoin d'intervenir pour les costumes inappropriés. Une fois que les élèves sont assis, je me présente à

eux : *Bonjour, mon nom est Clara, c'est moi qui remplacera Hélène jusqu'à la fin de l'année, je...*

- C'est vous qui serez là jusqu'à l'été?

- C'est quoi ton nom?

- Hélène est enceinte?

- T'as quel âge?

Une première rencontre commence ainsi. Les élèves n'aiment pas les étrangers. Il me faut intervenir pour chaque détail, autrement, c'est fichu, il n'y a plus moyen de reprendre le contrôle. Je mets les choses au clair tout de suite : on ne m'interrompt pas, on lève la main pour prendre la parole, et Hélène n'est pas enceinte. Je passe sous silence son épuisement professionnel, les élèves doivent s'en douter cependant : il s'agit de son troisième en quatre ans. Elle n'ose pas tout lâcher, mais c'est ce que je ferais si j'étais à sa place.

Comme première tâche, les élèves doivent rédiger une courte lettre de présentation. Pendant ce temps, je m'exerce à apprendre les noms. À l'aide des lettres des élèves, je pourrais, dès ce soir, associer chacun des visages à quelque chose de personnel, et ça nous ferait un sujet de conversation. Tandis qu'ils écrivent, je circule dans les rangées. Différents parfums me montent au nez. Celui d'hamburgers cuits la veille, de shampoing à la framboise, de désodorisant pour homme. Leurs polos sont de vraies petites éponges. Quelquefois, j'en veux aux élèves. Les odeurs me déconcentrent, mais c'est trop leur demander que d'arriver la nuque propre, nettoyée au matin d'un pain de savon ordinaire. J'arrive à me calmer, ce n'est que le premier cours, et je me dis que j'arriverai, comme à l'habitude, à ressentir à nouveau un peu d'empathie, mais qu'il me faudrait bien doser cette réserve pour ne pas finir comme Hélène. Elle s'attachait beaucoup aux élèves – c'est ce qu'on m'a dit – et ils l'aimaient bien pour ça, mais un adolescent peut vous

crier dessus à tout moment et je vois bien comment Hélène a pu accumuler ce genre d'éraflure de manière personnelle jusqu'à ne plus pouvoir se relever.

La première journée ne se passe pas trop mal. Je la termine avec de légers brulements d'estomac, sans plus, que j'arrive à calmer avec une poignée de *Tums* à l'orange. Peu après seize heures, en chemin vers la maison de mes parents, je m'arrête devant le parc municipal. Il y a peu de monde, trois garçons se lancent un frisbee sur le terrain de soccer, à peine quelques éclats de voix sont perceptibles. Un tintement, comme une cloche secouée timidement, semble provenir du grillage de la piscine ou des modules de jeux. Dès la disparition de l'été, tout s'éteint. La piscine est vidée. Les filets des paniers de basketball et les ballons-poires sont retirés, et bientôt, le tourniquet se fige dans la neige et il n'y a plus moyen de le faire bouger. Les balançoires et toboggans immobiles, debout dans la neige et nus comme les arbres me rendent triste et me rappellent à quel point j'ai l'air idiote ici sans Maureen. Nous nous rejoignons à cet endroit, chaque matin d'été, et partagions notre haine étrange pour les camps de jour, pour les enfants comme leurs animateurs qui nous chipaient notre place à la piscine. Ils se promenaient à la queue leu leu, chantaient des chansons à propos du soleil et des oiseaux en tapant des mains, convaincus de prendre part à de véritables expéditions. Nous savions qu'ils ne se rendraient ni plus haut que la butte de sable, ni plus bas que l'étang à grenouilles. Ils allaient en forêt en chantant. Ils ne s'arrêtaient pas pour écouter. Les animateurs et animatrices couverts d'acné ne leur intimaient pas de cesser leur vacarme pour écouter le vent, les branches, les feuilles ou je-ne-sais-quoi de la nature. Les enfants entonnaient les mêmes couplets, encore et encore, n'y prenant même plus plaisir, arrachant du sol les fleurs glorifiées de leurs chansons ridicules. La terre tiède volait au-dessus de leur tête alors qu'ils se lançaient les plants déracinés. De retour au parc, on les voyait s'installer en cercle et piqueniquer. Un moment de répit où ils engouffraient leur sandwich. Et

puis, une monitrice se levait et commandait à tous *les amis* de remettre de la crème solaire. Les animateurs nous cassaient les oreilles. *Les amis, on fait ceci! Les amis, on ne fait pas ça!* Se percevaient-ils vraiment comme une bande de copains? Maureen se posait la question avec ce regard faussement désolé : elle les trouvait pathétiques. Et ils se remettaient à fredonner parce qu'il existait aussi une chanson pour appliquer de la crème solaire. Parfois, Maureen en avait assez. Elle s'approchait du groupe et entonnait avec force la chanson thème d'une série télévisée pour enfants :

I love the mountains
I love the rolling hills
I love the flowers
I love the daffodils

Maureen se moquait des gamins en secouant un éventail invisible comme le faisait à l'écran Miss Barbara, l'héroïne de l'émission. Et d'ailleurs, elle lui ressemblait énormément. Ce pouvait bien être Maureen au volant de la vieille Chevy Bel Air décapotable bleu poudre, un fichu framboise noué sous le menton. Ce pouvait bien être Maureen derrière les gigantesques verres fumés « œil-de-chat », la gorge déployée, transformant chacune des voyelles du couplet en un vibrato qui se perdait entre les jonquilles.

I love the fireside
When the lights are low
Boom-dee-ah-da, boom-dee-ah-da, boom-dee-ah-da, boom
Boom-dee-ah-da, boom-dee-ah-da, boom-dee-ah-da, boom

J'imitais Miss Barbara et ses dodelinements de tête. Je prenais des poses glamour, les mains jointes près de la joue droite. Mais déjà, Maureen changeait ses gestes. Ses mains devenaient des pistolets. Elle fermait un œil, pointait le groupe d'enfants avec l'index et le majeur, expirait, et appuyait avec le pouce sur la détente imaginaire. Ça, je savais comment faire. Mon frère m'avait montré.

Boom-dee-ah-da, boom-dee-ah-da, boom-dee-ah-da, boom
Boom-dee-ah-da, boom-dee-ah-da, boom-dee-ah-da, boom

Et soudain, Maureen devenait très heureuse. Elle se levait, bondissait presque en annonçant qu'elle avait une idée, que nous devions aller quelque part. De petites fugues, voilà ce que c'était. La plupart du temps, on se rendait chez une de ses cousines, je ne sais pas combien elles étaient au total. Une d'entre elles se nommait Virginie. Un jour, Maureen a tenu à me la présenter. Nous nagions dans la piscine municipale quand elle s'est empressée d'en sortir et d'enfiler un short par-dessus son maillot de bain. Je l'ai imitée et mes vêtements se sont gorgés d'eau aussitôt. Nous avons enfourché nos vélos, les sandales glissantes aux pieds. Mes cheveux ruisselaient sur mes épaules et mon dos. Plus nous avançons sur la route principale, plus je frissonnais. Avant que la route ne se transforme en chemin de terre, nous nous sommes arrêtées devant une maison blanche à logements décrépite, affaissée vers l'avant comme une vieille dame. La peinture s'écaillait à gros morceaux dans le trèfle et l'herbe haute. Une fois sur le porche, j'ai regardé les trous dans le bois pourri, puis Maureen, puis les trous à nouveau. Elle a frappé à la porte en souriant. Une femme a crié d'entrer, et Maureen ne s'est pas gênée. Je suis restée sur le seuil, mais j'arrivais à voir les trois pièces en entier. Il devait être près de onze heures et les rideaux étaient tirés. Du logement se dégageait une étrange odeur, la même qui émanait de mes vêtements et de ma serviette mouillée lorsque je les oubliais dans un sac. Près du plafond, la fumée de cigarette sommeillait. Des piles de vêtements occupaient les chaises de la cuisine. J'ai tenté d'apercevoir le chat dont les poils s'amassaient près des murs. Maureen m'observait depuis le canapé de velours troué par la cigarette, sachant que je n'avais jamais vu un endroit pareil. Elle aimait me montrer de drôles de choses, spontanément, prouvant ainsi qu'elle en savait plus que moi.

Virginie n'était pas obèse comme sa mère, mais je me suis tout de même demandé s'il était possible de mourir à ne rien faire, comme ça, en pyjama. Si ce que racontait Maureen était vrai, cette fille restait plantée devant la télévision tous les jours de l'été. Sa mère aussi, mais elle le faisait en tartinant du pain. Elle empilait des sandwiches pour la semaine. La montagne énorme menaçait de tomber. Je savais qu'il n'est pas poli de fixer les gens, j'ai tenté de toutes mes forces de ne pas le faire, mais je n'y suis pas arrivée. Les sandwiches s'accumulaient à un rythme régulier comme si la mère de Virginie avait fait cela toute sa vie. Du jambon, du salami, de la dinde? Je n'ai pas remarqué ce qu'elle mettait exactement dans les sandwiches. Ses yeux restaient accrochés à l'écran du salon, tandis que ses mains aplatissaient les tranches les unes contre les autres. Parfois, elle reprenait sa cigarette du cendrier, aspirait une bouffée et la reposait. Du bout de ses doigts jaunis, elle sortait ensuite de nouvelles tranches de pain du sac et recommençait. Nous sommes finalement reparties sans la cousine de Maureen. Sa mère ne nous a pas saluées. J'ai pédalé plus vite qu'à l'habitude vers chez moi avec le besoin pressant de rejoindre ma mère : sa nuque sentait bon.

Lorsqu'on me parle de dépression, j'ai cette image en tête. La montagne de sandwiches s'inclinant vers la gauche et les tranches de pain qui se décollent. Virginie et sa mère devant la télévision. Et le grand frère de Maureen qui s'est pendu deux semaines plus tard dans le garage de ses parents. Les charmes de Salaberry se dévoilaient ainsi, en un même été. Le soir, il devenait de plus en plus difficile de ne pas y songer. Je fermais les yeux, en vain. J'avais peur des portes closes et du silence. Sans faire de bruit, je me glissais hors de ma chambre pour rejoindre celle de mon frère. Je posais l'oreille sur la porte à la recherche d'un son rassurant : mon frère qui toussait, mon frère qui chantait, mon frère qui riait. Je m'assurais qu'il n'était pas en train de se tuer.

La maison de mes parents me regarde. Je la rejoins rapidement, les mains glissées dans les poches de ma veste. Je pense à Charles, à la télévision que je lui ai laissée seulement parce qu'un des pixels de l'écran est mort. Une ligne verticale, fine et mate, à la gauche de l'écran, scindait la télévision en deux. Elle n'altérait rien, les images s'animaient, se répondaient, mais le pixel me rappelait trop le suicide de Benjamin, brèche noire et immobile dans l'été humide de Salaberry. Lorsque c'est arrivé, les parents de Benjamin et Maureen fêtaient leur vingtième anniversaire de mariage aux chutes de Niagara. Le soir de leur retour, la nouvelle de la mort de Ben s'est échappée du 1221 rue des Saules. Il ne m'était jamais arrivé de voir Gary et Kathleen s'embrasser, mais les voisins d'en face ont raconté que c'est ce qu'ils ont fait sur le porche avant d'entrer dans la maison. Quelques minutes plus tard, Gary Thompson a découvert le corps de son fils dans le garage. Il est sorti de la maison en criant, tentant de prendre appui dans le vide. Personne n'a su où était la mère de Maureen pendant que son mari criait dans l'herbe mouillée. Je l'imaginais, immobile, contre le mur de la salle à manger, pliée en deux, lançant des plaintes inaudibles vers le carrelage.

Maureen et moi nous dormions. Pendant le jour, nous avons transformé le sous-sol de chez moi en une tente magnifique. J'avais dépensé près de cinq dollars en bonbons et Maureen avait loué des films que nous avons à peine écoutés. Les habitants de Salaberry ont appris la nouvelle en même temps que nous. Aussitôt, ils l'ont refilée à leur tour aux voisins. C'était plus fort qu'eux. Le vendredi suivant, le salon funéraire s'est rempli des mêmes gens soudainement muets. Devant les parents de Maureen, leurs bouches se tordaient. Les gens prenaient un air sympathique et gémissaient leurs condoléances, la tête penchée sur le côté. Pauvre Maureen qui serraient tant de mains. Celles de femmes trop maquillées, qui auraient été incapables de dire si c'était bien des lys blancs qu'elles avaient envoyés plus tôt.

Tout est en ordre

Ma mère s'habille dans sa chambre. Je peux la voir de la cuisine qui enfile ses bas collants, puis une jupe longue au-dessus du nombril. Elle s'arrête un instant pour caresser le coton parce qu'il est plein de broderies épaisses. Je sais qu'elle sourit, dos à moi, en faisant passer sa tête coiffée dans un col roulé. Ma mère explique souvent qu'elle adore porter un ensemble dépareillé. Les couleurs qui détonnent la rendent heureuse, comme le marron et le jaune. Elle s'emmerde beaucoup, je crois. Je ne lui en veux pas, elle s'en est bien sortie jusque-là. Salaberry est emprisonnée sous une cloche de verre. Les gens respirent l'air vicié qui s'échappe de la terre. La nuit, on croirait même qu'une brume opaque fuit des racines, s'enroule aux bouleaux tordus, culbute autour des bungalows et se colle à la paroi vitrée. Elle emplît toute la cloche et s'infiltre à l'intérieur des maisons, sous les portes, par les fenêtres des sous-sols mal calfeutrées. Rampant sur le linoléum, elle agrippe les cadres de porte de ses doigts de nuages, se lève, puis s'approche du lit. Du haut de ses escarpins, elle vous met les deux mains autour de la gorge pendant que vous dormez. Le lendemain, vous vous réveillez. Pas de marques bleues sur le cou, mais la trachée trop sensible pour crier.

Il y a quelques années, la dépression s'est finalement glissée dans le lit de ma mère. Ça lui prenait au repas du soir, je me rappelle. Elle se mettait à pleurer alors qu'on avait la bouche pleine. Il y avait un malaise, les premiers mois. Ses larmes coulaient sans un bruit, disparaissaient dans son chandail de laine. Mon frère et moi, nous ne savions pas quoi faire. Nous regardions papa. Devions-nous nous resservir? Pour un instant, mon père lui prenait la main et la serrait doucement. Elle secouait un peu la tête pour se ressaisir, s'essuyait les joues et tentait d'enlever le mascara sous ses yeux. Ma mère souriait à nouveau et versait du jus de pomme à tout le

monde. Je reprenais ma fourchette, tandis que mon frère courait au salon allumer la télé. Papa le rejoignait peu après. Nous restions en silence toutes les deux devant les assiettes vides. La sauce brune avait figé. Maman se remettait à pleurer.

Depuis que son médecin lui a prescrit un médicament, elle dit les mêmes trucs qu'autrefois, mais sans pleurer. Devant son miroir plein pied, maman se regarde de tous les angles comme une oie inspectant le fond de l'eau. Le menton relevé, elle me dit de sa voix de fleuve : *Clara, j'aimerais changer mon prénom. Avoir un nom que tout le monde veut répéter, comme Marion Boone. Un nom qu'on prononce lentement parce qu'on doit faire de petites vagues avec les lèvres ou appuyer la langue au palais. Comme on fait avec « scone » ou « taffetas ».* Elle me dit : *Marion Boone, ce pourrait être le nom d'un parfum parce qu'on a envie d'y goûter.* Je lui demande qui est cette femme, qui est Marion Boone, mais elle ne le sait pas, le nom est imprimé sur une revue à la tabagie. Puis, elle me raconte ses derniers achats. Un marché en vrac, tout bio, vient d'ouvrir en ville. Elle y remplit ses propres contenants d'amandes, de pois chiches, d'avoine. Elle réinvente ses recettes de crêpes et son gâteau aux bananes avec de la farine de sarrasin. Je ne sais pas si c'est meilleur. Des heures d'emplètes. Ça l'arrange qu'il ne lui reste plus beaucoup de temps après toutes les courses. Le premier lundi de chaque mois, un panier de cosmétiques biologiques à l'huile de rose et d'argousier lui est livré à sa porte. Ce sont de petits flacons en verre ambré qui rappellent le sirop pour la toux. Crème de jour, crème de nuit, eau tonique. Éclats d'agrumes et lavande dans les débarbouillettes. Ma mère a jeté tout le contenu de son ancienne trousse de maquillage. Elle ment un peu : j'ai vu son rouge à lèvres de toujours. Il règne sur sa commode comme une sentinelle. Je connais son odeur. Celle des macarons roses aux coquilles lisses et douces, de l'heure du thé, des gants de soie et du sucre en cubes. Celle des tables onéreuses, de l'argenterie classée autour des assiettes, des robes bustier aux couleurs de pierres précieuses. Il a l'odeur des soirées qui ne viendront jamais.

Ma mère s'approche de la cuisine, je sais qu'elle s'apprête à me demander ce que je pense de sa tenue. Je feins de m'intéresser au journal devant moi, le front plissé. Je ne veux pas la décevoir : Salaberry s'en est déjà occupé.

Je dois louer un appartement.

*

L'école des Arbrisseaux n'a pas d'odeur particulière. Elle change avec l'humeur des élèves, une fois la cloche sonnée. Je tente d'accueillir les élèves avec autant d'entrain qu'hier, mais je crois que ça sonne faux. Ils retrouvent leur pupitre sale. La tâche du concierge inclut seulement leur nettoyage mensuel. Quoique les élèves utilisent rarement le crayon à mine, leur surface de travail est semble couverte de plomb. D'après les règlements de l'école, il est du devoir de l'élève de vaporiser du nettoyant et de passer un linge sec, d'étendre la saleté en la mêlant à du liquide savonneux. La plupart des élèves ne sont pas au courant. Je pourrais leur demander de le faire, mais cela leur prendrait une éternité, il y aurait des dégâts et je tiens avant tout au silence durant les quinze minutes de pause. Je peux fermer la porte, tirer le rideau sur le carreau de vitre et manger un fruit.

En retirant les affiches, j'ai compris pourquoi Hélène et toutes les autres enseignantes avant elle n'y avaient pas touché. Les murs de la classe doivent être repeints. En plus de s'écailer, la peinture beige est pleine de gribouillis d'élèves et de résidu de gommette bleue. J'aimerais bien appliquer moi-même une nouvelle couche de peinture, mais c'est interdit, va savoir pourquoi. Le temps d'attente moyen est de cinq ans, ce qui veut dire que je n'en choisirai pas la couleur. Dommage, j'aurais opté pour du blanc. Hors de question de laisser la classe dans un tel état, cela dit. Je devais tout de même offrir aux élèves quelque chose d'autre à fixer que le plafond lors de moments ennuyants. Il m'a fallu dépenser quelques centaines de dollars en

sérigraphies achetées en ligne. J'en ai sélectionné quinze d'un artiste américain et il m'a fait un rabais. En les achetant en noir et blanc, j'ai pu les photocopier. On peut distinguer les copies des vrais imprimés par la qualité du papier lorsqu'on s'en approche suffisamment, mais le résultat est joli. Je les ai apposées au mur en formant une longue banderole.

Le froid percutant à l'extérieur et le chauffage qui met des jours à lui résister agace les élèves. Je les sens fâchés, ils ont les bras croisés et des capuches que je ne leur demande même pas d'enlever. Je suis là devant eux et me mets à parler parce qu'ils m'en voudront trop si je leur donne une série d'exercices. Bientôt, ils se réchauffent, posent une main sur la joue pour retenir le poids de leur tête. Où vont mes paroles dans cette picnolepsie? Elles rejoignent les corps en une vibration étrangère. De longues minutes passent. Les vitres s'embuent. À un moment, je sens que les élèves reviennent à eux, ils regardent les tuiles texturées du plafond. Le motif, reproduit sur chaque panneau, ressemble à une galerie souterraine, creusée par des larves d'insectes grasses et repues. J'aime croire qu'elles reviennent d'un festin où elles ont dévoré le cadavre d'un rat des champs, mort entre des millions d'épis roussis par le soleil.

Lorsque les élèves sont en train de rêver, je les laisse faire. Ils songent aux objets dessinés sur les feuilles blanches et les transforment. Peut-être même écrivent-ils des histoires? Je leur proposerai bientôt l'écriture d'un poème. Ils en sont capables. Peu d'enseignants se risquent à enseigner la poésie. Personne ne veut y toucher, alors les élèves lisent « Soir d'hiver », car c'est quelque chose qu'ils comprennent, la neige. Ils apprennent aussi les rimes, les figures de style, et hop! Passons au récit policier! On a tout faux. Il n'y a pas meilleur temps pour écrire un poème qu'à douze ans. Les élèves apprennent à recevoir les coups, s'en remettent, ou pas. Tout est un drame. C'est pourquoi il faut une ambiance particulière pour parler de poésie. À un moment ou à

un autre, il faut soi-même se livrer. L'atmosphère est lourde, difficile à gérer pour les élèves. Ils n'ont pas l'habitude de se sentir concernés. *Oubliez les rimes*, je dis. Je leur demande de penser à ce qui les a fait pleurer pour la dernière fois, ils se regardent en riant un peu. Il faut laisser passer un peu de temps avant qu'un souvenir revienne à eux. Il en vient toujours un, le plus douloureux, je le vois sur leur visage. *Je veux que vous l'écriviez sur la feuille devant vous*. Ils rigolent moins à ce moment, je peux me détendre un peu. Ils mettent du temps à écrire les mots et les cachent de la main. Je souris, puis nous partons en quête des vrais mots. Les élèves y arrivent, ils s'appliquent. Ça ne ressemble plus aux poèmes de la petite école. Ils veulent même repartir avec leur poème une fois terminé, car c'est la plus belle chose qu'ils ont écrite. Je leur fais retranscrire sur du papier épais et poreux qui boit l'encre des mots. Leur calligraphie est maladroite, coincée, car ils ne veulent pas rater.

Toutes ces choses que j'ai ratées

Il y a quelques années, j'ai commencé à écrire. Des bribes ici et là. Le plus souvent lorsque j'étais inspirée, je notais mes idées au verso d'une vieille liste d'achats. Il s'agissait de phrases semblables à celles de Sylvia Plath : *Si mon père n'était pas mort, il m'aurait tout appris sur les insectes*. Lorsque le papier me réapparaissait des semaines plus tard, je lisais seulement *Jus d'orange, Lait, Pain* au recto et le papier se retrouvait malencontreusement à la poubelle. Parfois, j'arrivais à écrire un paragraphe en entier. En prenant la voix d'un garçon, j'écrivais *Je m'en fous* ou des trucs comme cela que je ne disais pas. Je le fais encore, mais seulement à l'écrit. *Se marrer, s'en ficher, s'emmerder*. Mes expressions franchouillardes sont étrangères à celles des gens de Salaberry et à celle de mes élèves. Je n'ai pas l'intention de les changer, car ce sont elles que j'entends. Elles proviennent de romans américains ou de vieilles émissions pour enfants traduits de l'anglais ou des *Archie et compagnie* en vente au dépanneur du vieil Harry Todd. Les traductions étaient mauvaises, mais ce sont elles qui m'ont permis d'écrire mes premières histoires dans lesquelles, souvent, mon personnage se mettait en colère et frappait un mur. Ses jointures se fendaient, mais cela lui faisait du bien, et à son retour à la maison, sa mère lui passait la main dans les cheveux pour le calmer.

Plus jeune, il m'aurait été possible de briser des vitres en lançant des pierres, mais Maureen ne m'invitait pas pour ce genre d'activités. Elle se rassemblait plutôt avec ses cousines aux cheveux noir carbone et fumait des cigarillos au raisin. Lorsqu'il faisait nuit, elles couvraient de tags les bâtiments du parc municipal et les modules de jeux pour enfants. Elles s'inventaient des noms ridicules qu'on lisait encore des années plus tard sur les portes des toilettes. Maureen savait que ce jeu ne m'intéressait pas; elle-même s'en était bien vite fatiguée. Je n'étais pas là

lorsqu'elle a fracassé la vitrine du dépanneur du coin avec une brique, mais elle m'a tout raconté. *Fucking Maureen!* avait alors lancé le vieil Harry Todd, en descendant du deuxième étage pour constater les dégâts. Après un coup pareil, Maureen prenait la fuite et ne se retournait pas. N'empêche qu'elle était facile à reconnaître, même de dos, même pour le vieux H.T. dont les poumons gâchés par la cigarette l'empêchaient de courir. Les policiers ont fait un rapport pour les assurances du vieux Todd, mais ne se sont pas rendus chez les parents de Maureen. Il n'y avait pas longtemps que le frère de Maureen s'était suicidé. Les officiers avaient peut-être même été dépêchés sur les lieux cet été-là. Pour Maureen, il n'y avait plus de raisons de faire les quatre cents coups. Tout le monde l'excusait, même H. Todd, même la police.

Je doute qu'il existe quelque chose de plus terrifiant qu'un pendu. J'en faisais de l'insomnie autrefois. Ma mère me tendait alors une tisane à la camomille et au miel en disant *Renverse-la pas, c'est chaud!* que je buvais lentement pour m'endormir. Sa concoction fonctionnait rarement. En pleine noirceur, chaque branche du pin devant la maison m'invitait à me rappeler ce que je n'avais pas vu. L'arbre m'obligeait à voir Benjamin, à imaginer son corps ballant et sa tête désolée. Sa silhouette noire se berçait près de l'écorce. Je fermais les yeux, en vain. Le frère de Maureen faisait maintenant partie du tableau. Il guettait avec moi les nuits de Salaberry, ses jambes interminables remuant dans le vide. Tous les détails comptaient : les traits de son visage, ses vêtements. Je devais les connaître. Je reconstituais les événements de cette journée. Je l'avais vu courir près du parc, oui, et plus tard, Maureen et moi étions passées à la maison. Il jouait à un jeu vidéo. Il portait ses chaussures de skateboard bleues. Il avait fait réchauffer la pizza. Maureen lui avait retiré sa casquette. Et après? Et après?

Shana, une de mes élèves, me rappelle Benjamin. Elle a une expression vide au visage et j'aimerais bien savoir où elle est allée la chercher. Parfois, j'ai envie de vérifier son pouls. Je tousse pour qu'elle bouge un peu. Cette enfant me terrifie. Je n'arrive pas à la regarder dans les yeux. Shana me considère, comme si elle sait ce qui l'attend, avec cet air qui semble dire : « L'âge adulte, c'est l'enfer. » Peut-être Benjamin a-t-il fait le même constat avant de s'enlever la vie? Quelque chose devait bien s'être produit, car un jour, Benjamin était dans la cour de récréation, vidant une canette de jus de légumes. Il rejoignait ses amis en sprintant, convaincu qu'avec la boisson, il courait trois fois plus vite. Et il semblait que le jour d'après, terré dans le sous-sol de la maison familiale, il éteignait la console après sa 53^e heure de jeu vidéo en ligne en moins de cinq jours.

Un soir, la mère de Maureen a senti le besoin d'expliquer la raison du suicide de son fils. Elle avait bu. C'était sans aucun doute une de ses pires journées. En plein repas, alors que tout le monde se resservait une part de gratin, elle a lâché : *C'est à cause du baseball*, et s'est mise à pleurer. Le baseball. Que voulait dire Kathleen? La mère de Maureen devenait-elle folle? Je me suis tout de suite sentie concernée, puisque Maureen et moi assistions à presque toutes les parties. Nous arrivions pendant l'échauffement et déposions nos vestes dans les gradins pour de bonnes places. Au garçon de la cantine, nous commandions des hotdogs et des *slush puppie* à la framboise bleue et retournions nous assoir, les jambes au chaud sous une couverture. Si le baseball avait joué un rôle dans le suicide de Benjamin, j'aurais dû le savoir. Mais je n'avais pas de réponse pour Kathleen.

Dans la chambre de Benjamin, on retrouvait des balles de baseball partout sur les étagères, un vieux bâton signé, des draps aux imprimés des héros de Marvel. Benjamin était là,

léthargique, observé par ses figurines préférées, ses autos miniatures, sa carte du monde, son vaisseau spatial en Lego. Il ne semblait plus les remarquer ni ressentir quoi que ce soit, et pourtant, je l'ai surpris un matin à fredonner dans la cuisine. Il s'est arrêté presque aussitôt lorsqu'il a remarqué que j'étais au salon, derrière lui. Bien sûr, il se fâchait facilement, mais cette fois, j'étais aussi mal à l'aise que lui. En ceci, la mère de Maureen avait raison. Il y avait bien quelque chose à propos du baseball, un souvenir ou une onde qui pouvait surgir la nuit, avant le coucher quand il éteignait la console. De la télévision encore chaude s'élevait peut-être le bruit habituel de la statique, et soudain, au milieu du bourdonnement, Benjamin distinguait d'abord une rumeur, puis l'écho d'une mélodie :

*Take me out to the ball game,
Take me out with the crowd;
Buy me some peanuts and Cracker Jack,
I don't care if I never get back.
Let me root, root, root for the home team,
If they don't win, it's a shame.
For it's one, two, three strikes, you're out,
At the old ball game.*

Je revois les lumières du stade au-dessus de Benjamin. Pareilles à des astres. Elles font briller le métal du grillage. Debout au milieu du terrain, la balle vient vers lui, il va l'attraper. Il saute avec ses chaussures blanches à crampons, couvertes de traces d'herbe. Lui, Benjamin, au champ gauche pour l'équipe des Lions. Le *7-Eleven* imprimé sur son maillot d'équipe, et un temps parfait pour le baseball.

Les gens de Salaberry se foutent de ce sport, mais Benjamin n'en faisait pas grand cas, jusqu'à ce qu'il atteigne quinze ans. Là, c'était caduc. Il n'y avait plus de ligue.

À propos de *Kathy and John* et de tous les imposteurs

J'ai accepté de surveiller l'examen de classement d'anglais qui a lieu dans le gymnase de l'école. Les jeunes de sixième année du primaire qui entreront l'an prochain au secondaire sont conviés à l'évènement et, puisque c'est un samedi matin, du café est servi pour les parents hors de la salle. J'en profite pour remplir mon gobelet en styromousse avant de prendre place à l'avant. Entre-temps, les futurs élèves entrent dans le gymnase, leur étui à la main. Ils cherchent parmi la soixantaine de pupitres alignés celui qui leur a été attribué. Le mien est tout pareil, mais fait face aux visages inconnus, et le concierge a eu la délicatesse de placer pour moi une chaise coussinée. Nul besoin de demander le silence, les élèves sont terrifiés. Je lis les consignes, puis m'assois pour les deux prochaines heures.

La température du gymnase n'a pas été réglée correctement. Le chauffage vient à peine de démarrer et cela fait un vacarme. Je couvre mes épaules de mon écharpe et comprends pourquoi j'ai été la seule à me porter volontaire pour cette tâche excédentaire : il n'y pas moyen d'être au chaud. On m'a laissé une copie de l'examen sur le pupitre, au cas où un élève poserait une question, mais cela n'arrive pas. Les élèves reniflent, c'est tout. Je les regarde un peu, vérifie que personne ne triche, puis je feuillette l'examen. La première partie est une compréhension de lecture d'une nouvelle intitulée *A Strange House*. Rien n'est plus agaçant qu'un récit mal photocopié, je limite ma lecture à celle des questions. Elles sont simples, à réponse courte, à propos de *Kathy and John* qui craignent d'habiter une maison hantée.

La deuxième partie comprend trois questions à développement plus ou moins en lien avec la partie précédente. À la dernière question, je sursaute. J'arrête de respirer un moment et dois déposer mon café : *What is your most embarrassing moment?* J'ai envie de reprendre toutes les copies, mais il n'y a pas d'erreur. On demande aux élèves de développer leur réponse sur une

dizaine de lignes. Je lève la tête : ont-ils déjà lu la question? J'ai honte d'être à l'avant. Les élèves, crayon à la main, semblent tous identiques. Impossible de les identifier, mais il y a certainement une dizaine d'enfants incapables de raconter ce moment tragique de vertige où ils ont fait connaissance avec la honte. Ils sont là, quelque part, pétrifiés, trahis. Leurs souvenirs les plus vifs et clairs sont les plus embarrassants; ils ne s'écrivent pas. Ils rejouent dans leur tête et associent mon visage à leur peine, celle qui s'était endormie pendant l'été. Ce n'est pas moi qui ai fait l'examen, je ne le corrigerai même pas! J'aimerais leur dire que je n'ai rien à y voir, que je suis enseignante de français. Trop tard. Le mal est déjà fait, et cette fois, c'est moi qui suis à l'avant, je suis responsable des souvenirs douloureux de ce petit nombre d'élèves qui me redonneront leur copie en regardant par terre. Je verrai à peine leur visage. Leur classement dans le programme régulier ou enrichi n'importe déjà plus pour eux. Ils se sentent comme des imposteurs. J'appuie la tête contre ma paume en me demandant qui est le demeuré qui a fait l'examen et qui, pour comble d'imbécilité, a cru bon d'ajouter un *smiley* à la fin du questionnaire.

Les premières morts ne s'oublient pas. Elles trainent avec elles une odeur de feuilles d'automne que le temps arrive mal à dissimuler. La dernière heure s'écoule et, dans le gymnase, la plupart des élèves n'ont rien vu. Ils s'appliquent à écrire une histoire comique. Celle d'un berlingot de lait échappé dans la cafétéria, celle d'un pantalon revêtu à l'envers, celle d'une chute à vélo. Autrefois en sixième, Fanny aurait écrit ce genre d'histoires. Elle ne connaissait ni la honte ni le drame qu'est la fin de l'été. Je sais qu'elle appréciait la rentrée scolaire parce qu'elle sentait l'intérieur de ses livres sans gêne. Mon pupitre était derrière le sien, coincé au centre de la classe, entre les garçons qui s'agitaient et brisaient leurs crayons, les doigts couverts de plomb, et les filles soignées par leur mère, aux robes crème et aux collants marine. Au matin, elles

regardaient peut-être ensemble la télévision; l'une debout, rassemblant les cheveux de la plus petite en une queue de cheval; l'autre balançant les pieds sous la chaise de cuisine.

Fanny n'était pas embarrassée par sa mère, Sylvia, qui lui bricolait des accessoires à cheveux dans ses temps libres, de petits bijoux qu'elle offrait aussi en cadeau à ses amies. Sylvia se remettait alors d'une dépression. À l'époque, lorsque j'étais en visite chez Fanny, je feignais d'aller aux toilettes pour fouiller les tiroirs de la chambre de sa mère. Le journal intime de Sylvia reposait à l'intérieur de sa table de chevet. Elle écrivait *mes confessions* pour parler des barrettes, et le mot *dépression* revenait souvent. Ses histoires personnelles étaient fréquemment interrompues par des opérations mathématiques retraçant ses achats de matériel d'art. Les quantités et les prix des articles étaient indiqués à gauche de la page et le total apparaissait à l'autre extrémité. Sylvia était minutieuse. L'après-midi, la salle à manger se transformait en atelier. Elle avait d'abord trempé des petits fruits d'apparat dans un vernis et les avait laissé sécher une nuit entière en haut du vaisselier de chêne pour empêcher le chien de les gober. Les horribles fruits artificiels, organisés par taille et couleur, patientaient devant elle auprès des pots de laque et d'un pistolet à colle. Lorsque l'instrument était bien chaud, Sylvia effectuait un premier test sur le papier journal qui recouvrait la table. La colle était prête! Cela la faisait sourire. Elle découpait le liège en pièces d'au moins cinq centimètres afin que la barrette de métal ne soit pas visible en dessous. La lame affûtée glissait dans le matériau, sans aucune résistance. De vieilles pensées devaient assaillir Sylvia, car elle secouait la tête de temps à autre. Mais avec ce nouveau départ qu'elle nommait *recherche artistique* dans son journal, elle se remettait rapidement à sa besogne et collait le rectangle de liège sur la pièce de métal. Le plus souvent, Sylvia déposait ensuite une feuille de vigne ou de lierre artificiel sur laquelle elle fixait, une à une, les minuscules baies laquées. Je crois qu'elle achetait, chez le grossiste, des assortiments

selon la saison. À l'approche de Noël, Sylvia se laissait inspirer par des baies de sorbier et des canneberges givrées qui rappelaient le gâteau aux fruits.

Fanny était fière de ses barrettes, de sa mère, de leur amitié : je le voyais à la façon qu'elle avait de se tenir droite, les mains sur le pupitre. Elle n'avait rien à cacher, des pensées heureuses égayaient son visage de temps à autre. Elle faisait glisser la gomme à effacer de son crayon sur sa joue. Sa peau douce, encore pleine de taches de soleil, appréciait ce genre de chatouillement. Fanny frissonnait et se repositionnait sur sa chaise orange de plastique. Lorsque j'examinais ses cheveux lisses, parfaitement peignés, à demi attachés, qui convergeaient vers la barrette parée de fruits, je me demandais qui elle était vraiment. Je ne connais personne qui accepterait aujourd'hui de porter ce genre de truc. La barrette, un mètre devant moi, me regardait d'un air souverain. Je crevais d'envie de serrer, entre l'index et le pouce, la bille reluisante que je croyais être un cassis. Mieux, j'espérais qu'elle soit gorgée d'encre et qu'elle éclate, laissant sur la nuque et le col de Fanny, un filet de honte que sa mère devrait nettoyer. Fanny était une bonne amie, à Maureen et à moi, mais je détestais les petits potpourris avec lesquels elle rehaussait sa chevelure. Je n'aimais pas son père non plus : lorsqu'il rentrait du travail, Sylvia lui montrait ses créations et il posait sur elle le même regard qu'on lance à un chat lorsqu'il pousse, du bout de la patte, une boulette de papier.

Pourtant, la sixième année aurait dû être plaisante. La liste de matériel envoyée aux parents avant la rentrée scolaire exigeait l'achat de crayons et de feutres à dessin. J'ai rapidement douté de l'intérêt de Sonia, notre enseignante, pour les arts plastiques : elle ne laissait pas assez de temps pour finir les créations. Ce n'était pas sérieux. Ce qui arrivait à Philippe l'était toutefois et elle n'y portait pas attention. Ça me donnait mal à la tête et retardait mon travail. Sonia me

répétait que je mettais trop de temps à choisir ce que j'avais envie de tracer. Elle avait raison. J'ai appris à garder mes meilleures idées pour la maison, car j'étais constamment distraite. Je regardais ma feuille blanche, puis Philippe, et de nouveau ma feuille, puis Adam. Mes lunettes empiraient les étourdissements. Devant, Sonia félicitait Fanny pour son dessin : un bouquet de lys enrubanné, tracé grossièrement, pareil à ceux qu'elle dessinait dans les marges de son agenda. Fanny n'était pas douée, mais elle finissait dans les temps.

L'enseignante avait le dos tourné et Adam en profitait pour piquer le dos de Philippe avec une punaise. Il se tenait sur le bout des pieds, allongeait le bras pour rejoindre une zone précise entre les omoplates qu'il se dépêchait de blesser avec le petit objet bleu. Philippe sursautait en silence devant son croquis, tentant de garder la main droite. Où étaient encore Sonia et ses chaussures à talons bruyantes qui l'empêchaient d'entendre autre chose qu'elle-même? Elle se retournait finalement vers les garçons et Adam se rassoyait aussitôt. Les gouttelettes de sang séchaient dans le polo noir de Philippe. Même sa mère ne devait pas le remarquer. J'imaginais Philippe qui, dans la douche, savonnait doucement le haut de son dos boursoufflé et qui n'osait plus regarder la blessure dans le miroir. Il lui fallait désormais refuser les caresses de sa mère avant le coucher, pour ne pas qu'elle voie. Son fils avait grandi, croyait-elle. Mais Philippe entrait dans le sommeil comme on ouvre la première page d'un roman, désespéré de trouver autant de mots qu'il faudrait pour combler le gouffre immense sous ses pieds.

Dans le gymnase, quelques élèves écrivent encore, soufflant les miettes de gomme à effacer. Normalement, je devrais les avertir qu'il ne reste plus que quinze minutes, mais je n'en ai plus l'énergie.

La semaine suivante, dans la classe, les élèves m'agacent. Ils m'appellent, et je dois leur répéter : *le travail se fait seul et en silence*. Ils lèvent leur main, bougent pour que je les remarque, mais je n'en ai pas envie. Je lis *La vie est ailleurs* de Kundera. J'imagine les élèves vêtus comme des apprentis peintres, avec des sarraus immaculés et des bérets, désireux de me montrer leur travail et de recevoir un compliment. Leur sourire gâté ne me dit rien. Ils comprennent vite, baissent la main, un à un et terminent leur exercice en silence. L'examen de samedi m'irrite encore. Je n'en ai parlé à personne. Si ceux qui s'en occupaient n'ont pas vu la bourde, il n'y a rien à faire. L'examen n'est qu'une infime partie du problème. L'éducation est une chose étrange. Il faut prêter attention à beaucoup de détails et, si on ne le fait pas totalement, vaut mieux abandonner tout de suite. Les nouveaux enseignants s'en rendent compte rapidement.

Les uns terminent l'université et se battent pour avoir un contrat, un remplacement d'une semaine, une heure de suppléance. Ils ouvrent les portes des locaux de classe avec vigueur, accueillent les élèves en souriant trop. Je les entends à côté, ils parlent fort et placent une intonation sur chacune de leurs syllabes. Dans les couloirs, ils marchent beaucoup trop vite pour être de vrais spectateurs. Et un jour, ils implorent quelque part au milieu du corridor.

Les autres savent d'ores et déjà qu'ils ne peuvent être à la hauteur, car il y a trop à accomplir et à observer. Ils remarquent aussitôt les élèves qui font vingt-quatre fois le tour de l'école en solo pendant la récréation, longeant le mur de béton en le touchant du bout de l'index ou en feignant de se diriger vers un endroit précis. Ils se demandent pourquoi *déjà* ils ont choisi un métier qui donne envie de se jeter par la fenêtre. L'éclat des enseignants est aussi éphémère que celui d'une gerbe de tulipes. Je fane doucement.

Dans le groupe 32, Dany, Mathieu, Jennifer, Omar, Alexis, Jérémy, Coralie et Cédric ont un trouble déficitaire de l'attention. Cédric est aussi dyslexique et dysorthographique –

impossible de déchiffrer quelque phrase que ce soit. Jennifer et Jérémy sont hyperactifs, incapables de se taire. Dany prend une dose de *Vyvanse* trop forte – il a l’air bien, mais il est défoncé. Omar et Jennifer sont aussi dysphasiques à différents degrés – Omar me regarde, mais ne me répond à aucune de mes questions. Alexis ne peut s’asseoir normalement sur sa chaise – les autres élèves trébuchent dans ses jambes et il se marre. Les rares journées où Coralie se présente à l’école, ses pupilles sont dilatées et son maquillage de la veille lui creuse des cernes affreux. Et bien sûr, il y a Mathieu qui fait la moue – je ne m’y fais pas. Ses parents ainsi que ceux de Vincent, d’Alec et des deux Jacob sont convaincus que leur fils atteindra les rangs de la Ligue nationale de hockey, sauf qu’ils ne sont pas bons à ce point. Simon-Pierre a les lèvres entrouvertes et mouillées – j’arrive à peine à le regarder. Roxane dort au fond de la classe près de Xavier qui, blanc comme un drap, transporte avec lui une odeur de céréales au lait. La classe déborde d’histoires et de problèmes à régler, et je circule parmi les rangées, parmi trente chambres secrètes qui palpitent et dont les verrous menacent de sauter. Nous apprenons le passé simple.

On ne peut pas tous les sauver. Voilà à quoi se résume finalement la profession. À un navire qui coule. Pascale, ma collègue, a beaucoup de mal à s’y faire, surtout vers seize heures, du lundi au vendredi. Elle sanglote au département en remettant constamment ses cheveux derrière les oreilles parce que ça lui donne le sentiment de placer quelque chose. Elle dit qu’elle a l’impression de tenir trente oranges entre ses bras. Comment peut-elle porter tous les fruits sans que la moitié s’échappe de son étreinte? Heureusement, Chantal est au département pour lui rappeler que le congé de Noël approche à grands pas et qu’*on ne peut pas tous les sauver!* La phrase a un pouvoir rassurant, maternel. Tous la répètent.

La vérité est que j'aimerais être heureuse à l'idée d'entrer dans la classe et d'enseigner la grammaire. J'aimerais avoir le sursaut léger de Sylvia dont le pistolet à colle est enfin prêt à l'emploi; sa fébrilité pour les petits assemblages. Mais ça ne vient pas. Je préfère que les élèves écrivent, qu'ils aient envie de créer quelque chose de beau, tellement beau qu'ils garderaient la feuille propre. Ça arrive. Il faut des projets intéressants. Le temps manque pour cela, bien sûr, car ils n'apprennent rien à la maison. On reprend tout depuis le début : les noms, les verbes, les adjectifs et leurs accords. Ce n'est pas agréable et je ne fais pas semblant que ça l'est avec un sourire con au visage. Ça me rappellerait trop les cours d'éducation physique où on devait faire des courses à répétition. Le professeur portait un short et un t-shirt, mais demeurait immobile à souffler dans son sifflet sur le côté du gymnase. J'aurais pu le tuer.

Si nous pouvions tous crier en paix

La mère de Maureen est devenue une vraie loque après la mort de Benjamin. Kathleen ne rentrait plus au travail et revêtait le même pantalon de lin ample qui lui donnait l'air d'un pantin. Je dormais chez Maureen sans que nous ayons à demander la permission à ses parents. Au déjeuner, personne ne disait un mot. On entendait seulement les céréales crépiter dans le lait. Maureen et ses parents ont déménagé à Montréal l'année suivante. Mon amie n'a pas cessé de me téléphoner pour autant. Je m'accrochais au combiné, tandis qu'elle me racontait l'île éclatante. Je fermais les yeux pour l'imaginer. Le pont Champlain enjambant la rivière. Des dizaines de tours s'élevant dans la nuit. Un réseau de magasins sous la terre. Et Maureen qui devait marcher jusqu'à la station de métro, se mêler aux masses. Son eau de toilette à la poire et son nouveau mackintosh acheté chez La Baie devaient se coller à ceux des autres dans les wagons. La vie souterraine lui plaisait. *Il ne fait jamais noir à Montréal*, disait Maureen. *La ville ne s'éteint jamais*. Comme j'aimais les mots que choisissait Maureen. Elle savait que j'avais peur de la nuit. Je n'avais pas hésité à la rejoindre à Montréal à la fin du secondaire dans un minuscule appartement que nous avons partagé jusqu'à son départ pour San Francisco. La fenêtre de la chambre donnait sur une artère principale d'où fusaient, à toute heure de la nuit, les voix de femmes et d'hommes. Leurs rires se mêlaient naturellement au tohubohu habituel de klaxons, de freins d'automobiles usés, de sirènes, de systèmes d'alarme. Une fois le baccalauréat terminé, même si je faisais un peu plus d'argent avec la suppléance, je ne m'étais pas départie de l'endroit. Plus tard, j'avais même permis à Charles de s'installer chez moi.

L'appartement que j'ai trouvé à Salaberry est immense, cinq fois plus grand que celui de Montréal et deux fois moins cher. Au départ, j'avais l'intention de m'installer près du lac Cerise

ou à la campagne, plus loin que la maison où habitaient Virginie et sa mère. J'ai finalement opté pour la construction la plus récente avec des planchers flottants qui dégagent encore une odeur de colle. La recherche a été laborieuse. Les propriétaires ne prennent pas la peine de mettre leur annonce en ligne. Ils s'aventurent parfois à la faire paraître dans *À l'écoute*, le quotidien de la ville, mais dans la majeure partie des cas, ils se contentent de planter une pancarte devant l'appartement en question. Impossible d'avoir des photos de l'intérieur avant de le visiter. Il a fallu que je téléphone et que je termine chacune des visites même si l'appartement sentait les boules à mites, l'urine de chat et le tapis humide. Des coulisses jaunes sur les murs de la cuisine? Tant pis, j'ai fait comme si je n'avais pas remarqué. J'ai renversé un cendrier en me glissant entre deux commodes. Son contenu s'est renversé sur le tapis. J'ai figé. J'ai regardé le dégât comme s'il s'agissait d'un Pollock, sans m'excuser. Les voisins étaient curieux. Ils sortaient de leur logement et voulaient déjà faire connaissance, savoir si je savais jouer aux dames. Et leur corps entier me gênait. Je ne voulais pas m'approcher, j'arrivais à déceler l'odeur de sébum de leur cuir chevelu et le café amer collé à leurs gencives. Beaucoup de temps perdu.

*

Des cris me réveillent. Il est deux heures du matin. Je me lève du lit et écarte les rideaux délicatement. Les gyrophares d'une auto-patrouille sont allumés, mais ne clignotent pas, tandis qu'une automobile est stationnée sur le gazon du voisin. Ce ne semble pas être un accident. Un homme est par terre au milieu de la rue, je ne vois que sa silhouette. Il hurle des *Non!* infinis. Des *Non* lancinants, gutturaux comme dans les films. Des *Non* inconnus, mais si familiers à la fois. Mes organes se serrent, mes os tremblent. Les voisins sont tous à la fenêtre en robe de chambre. Personne ne quitte son poste, car les cris persistent et ils ne sont pas beaux à entendre. Ce sont des *Non* à la vie. Masqué par l'obscurité, le visage de l'inconnu prend des formes étranges dans ma tête, puis des formes familières, comme s'il était possible que je le connaisse ou que ce soit

mon frère qui s'époumone, ou encore celui de Maureen, sorti des limbes. Je veux lui offrir une couverture, mais je crains de l'effrayer. Les policiers m'en empêcheraient de toute façon. Je reste à écouter l'homme qui pleure et qui s'étouffe dans ses sanglots. Il a bu peut-être, mais ce genre de cris n'a rien à voir avec l'alcool. Un camion-remorque fait disparaître l'automobile de l'homme-crieur au milieu de lumières jaunes étourdissantes, tandis que les silhouettes des policiers se mettent en mouvement. Les cris s'évanouissent, la rue redevient calme : ils ont fait monter l'homme à bord de l'auto-patrouille. Je sais que je ne pourrai pas retrouver le sommeil. Le plancher de la cuisine est froid. Je mets de l'eau à bouillir, pour veiller le crieur à distance.

Le lendemain, les cris de l'homme-crieur sont emprisonnés dans ma cage thoracique et dans ma tête et n'en finissent plus de résonner. Avec les brulements d'estomac, mon corps entier est sur le point de s'embraser, de se consumer spontanément et de me laisser pour morte, en un ridicule tas de cendres et d'os sur le carrelage, devant la bibliothèque. J'ai l'impression que le prochain choc sera fatal, c'est la raison pour laquelle je me tiens loin des élèves : ils ne regardent pas où ils vont. Plus que d'habitude, leurs faces de chagrin et d'étourdis me collent à la peau, et je passe le premier cours à répéter à Jérémie de lever sa main.

Lorsque je quitte l'école, j'avise la secrétaire que je serai absente demain. J'ai envie de retrouver un chalet qui sent le bran de scie et l'humidité, de sa touffeur aussitôt le foyer allumé. J'ai envie de m'endormir près de la braise ardente et que les mésanges me réveillent au mois de juin. Ma tante est enchantée de me prêter le chalet pour quelques jours, elle est si excitée que je lui rende visite qu'elle ne peut s'empêcher de donner de petites tapes sur le comptoir à diner après chacune de mes réponses à ses questions. Bientôt, tout ce que j'entends est le martèlement de ses bagues énormes contre la céramique et sa voix en écho lorsqu'elle me salue sur le porche

en chaussettes, les bras croisés sous sa poitrine : *N'oublie pas les cordes de bois! N'oublie pas les cordes de bois!* De retour à la maison, je remplis une glacière et emporte quelques vêtements, je ne m'arrête au marché que pour *les cordes de bois!* et des barres de chocolat Twix.

Le chalet est sur la rive opposée du lac Cerise. À mon arrivée, il n'est que dix-sept heures et, déjà, la lumière a presque entièrement disparu. Les couleurs sont suspendues au-dessus du lac. Des tons d'orangé et de bleu. Je me retiens de le prendre en photo puisque le résultat serait décevant. La vue de l'eau gelée et des quenouilles emprisonnées dans la glace et bardées de coton me rassure. Je pense à m'allonger au sol pour entendre le son de la neige - les élèves ont ri quand j'ai dit ça. Bien sûr que la neige a un son : elle crépite sous le soleil, comme une boisson gazeuse, il n'y a qu'à se pencher. Et même, me suis-je retenue de suggérer, ce serait rassurant si la mort avait le son de la neige. Comme on serait confortable!

Les premiers grands froids ont permis aux riverains d'installer leur cabane de pêche sur le lac. La glace est trop ensevelie de neige cependant pour que je puisse deviner l'état de sa surface, si elle est suffisamment épaisse et lisse pour pouvoir patiner. *Mets tes patins et va sur le lac!* me disait ma mère autrefois. Il fallait cinq minutes à mes pieds pour qu'ils gèlent. J'y allais quand même, avec Maureen. On ne savait pas freiner, mais on s'élançait tout de même, nos écharpes humectées d'un côté, gelées de l'autre. Les gars ne jouaient pas avant dix-huit heures : la glace était à nous. On la piquait avec nos bouts de patin, projetant des éclats de sucre partout, sachant que les gars seraient fâchés. On glissait sur le ventre pour balayer la poudrière jusqu'à avoir les cheveux trempés sous la tuque. Allongées, nous écoutions alors la glace qui tonnait. C'était comme si un orage se préparait sous l'eau. Les lézardes blanches, sur le lac Cerise, semblaient porter des messages d'une rive à l'autre. On ne pouvait pas les suivre sans se faire interrompre

par ma mère qui voyait tout de la maison. Ses mains en portevoix, elle nous appelait pour le souper. On rentrait faire sécher nos mitaines sur le calorifère.

Le chalet semble avoir rapetissé. J'entre en faisant attention où je mets les mains, pour les épines. L'endroit n'a pas été construit pour être joli, il sent la résine et la colle à bois. Le feu met une éternité à démarrer et je reste assise en tailleur, même si c'est un peu douloureux, jusqu'à ce que les buches s'embrasent. Je dépose la cafetière directement sur la fonte et les piles de copies sur la table à diner. Quatre-vingt-huit comptes rendus de lecture et quatre-vingt-huit dictées. Je m'installe devant la forteresse de papier. Elle capitule trop lentement, tandis que j'applique du rouge partout sur les feuilles. Le café palpite, s'ébroue dans la cafetière, il est délicieux; les élèves, eux, sont très mauvais. Parfois je me demande s'ils savent ce qu'ils font : ils ont presque quinze ans et ne savent pas conjuguer. Et puis je me ressaisis, je regarde ailleurs, par la fenêtre. Les branches du bouleau tapent contre la vitre. Une feuille brune attachée à sa tige se débat. On dirait qu'elle a raté le moment de sa mort et qu'elle le regrette. Elle sera bientôt seule, prise entre deux couches de neige épaisse. La nature me rend émotive, c'est pourquoi je ne tue pas d'insecte. Je défends aux élèves de le faire dans ma classe, les quelques fois où une araignée se pointe. Le mois dernier, lorsque Lucas en a écrasé une, il a dû rester après la cloche. Il n'avait pas entendu ma consigne, plaissait-il. Était-il un menteur? *Non!* avait-il juré avec les yeux d'un lapin traqué, juste avant de se rétracter et d'avouer qu'il avait bel et bien tué l'insecte.

Je n'ai pas encore rencontré d'élève qui accepte d'être reconnu comme *un menteur*. Lucas, comme bien d'autres, pouvait mentir, mais ne pouvait souffrir le poids d'être *un menteur*. Fascinant. J'ai demandé à Lucas de rédiger un billet de 150 mots, un texte descriptif simple, qu'il devait intituler *Le rôle de l'araignée dans la nature*. Il lui fallait d'abord connaître le type

d'araignée qu'il avait piétinée. Cela lui avait certainement pris un bon moment en ligne. Pour les oiseaux, on trouve de nombreux sites, les amateurs d'ornithologie ne se comptent plus au Québec, mais pour les araignées, c'est autre chose, car dans le moteur de recherche, les sites d'exterminateurs s'affichent en premier. En donnant à Lucas les détails de son devoir supplémentaire, je m'adressais à lui comme à un adulte et à un enfant à la fois : les expressions de son visage étaient impressionnantes. Il vacillait, voulait pleurer. Je l'ai remercié juste à temps en lui rappelant que j'attendais son billet avec impatience. Bien entendu, la mère de Lucas m'a téléphoné le soir même, m'informant que son fils est revenu *bouleversé* de l'école avec 150 mots à écrire parce qu'il a écrasé une simple araignée. Oui, c'était bien cela, il n'y avait pas d'erreur. Je ne savais pas quoi lui dire de plus. Et à vrai dire, je ne savais pas vraiment pourquoi elle m'appelait. Les mères de Salaberry ont pris de drôles d'habitudes avec le temps. Difficile de ne pas les prendre en pitié. Elles croient qu'à l'école, leur fils se tient aussi tranquille qu'à l'heure du souper. Lucas est revenu avec sa copie le lundi suivant. Un travail soigné. Au fond, c'est tout ce qu'il lui fallait. C'est un gentil garçon qui apprend rapidement.

Je n'ai pas demandé à Maureen si elle se plaisait à Salaberry. C'était clair entre nous : nous grimpons en haut de la colline, près de l'église, pour crier comme des chiens. L'hiver trop froid, les mitaines mouillées, et nous, assises dans la neige à gueuler. Nos poumons brulaient. Nos voix se brisaient au-dessus de la banlieue. Il fallait prendre des pauses. De notre poste d'observation, la taille des bungalows nous faisait rire. Maureen et moi fermions un œil et tenions les maisons entre l'index et le pouce. Je rêvais de les soulever, une à une, et qu'il ne reste au sol qu'une poignée de tombes ouvertes. Maureen voulait quitter la banlieue, habiter à Montréal, partir à San Francisco, traverser le pont rouge que l'on retrouvait sur toutes les cartes postales que nous volions à la tabagie pour passer le temps. Bien avant, à dix ans, Maureen rêvait de loger

dans une cabane de pêche à Sainte-Anne-de-la-Pérade, comme Rémi qui ratait chaque année une semaine de cours pour aller pêcher le poulamon. Son père louait une cabane à huit dollars la nuit sur la rivière gelée. Rémi avait la permission de s'occuper des lignes de pêche; il y en avait quinze à l'eau en même temps. Maureen aurait voulu y aller aussi, mais sa mère lui assurait que cet évènement n'était qu'un prétexte employé par le père de Rémi pour se saouler sept jours durant. La mère de Maureen avait en horreur les alcooliques. Elle se méfiait des hommes de Salaberry, de leur caisse de Budweiser qu'ils étaient incapables de quitter, et certainement des cabines collantes de bière où ils amenaient leur enfant. Maureen, de toute façon, ne savait pas pêcher. J'aurais pu apprendre, se plaignait-elle à sa mère, mais au fond, Maureen voulait seulement passer une semaine à patiner. Elle avait finalement abandonné l'idée jusqu'à ce qu'elle découvre l'existence d'un village de glace à Roberval. Un jour, en revenant chez elle, nous avions étalé de nouvelles cartes postales sur sa courtepoinle. Parmi nos trouvailles, une photographie pleine de points de couleurs vives. Il fallait approcher le carton des yeux pour s'apercevoir qu'il s'agissait de maisonnettes jaunes, rouges et turquoise sur le lac enneigé. Le petit village avait la forme d'une botte. Maureen m'avait arraché la carte postale des mains pour y lire les activités énumérées au verso. Son index suivait chacun des mots; ce n'était pas dans ses habitudes. Voyant que son visage se troublait, je m'étais rapprochée d'elle pour regarder la carte à mon tour. Course de glaçons, location de vélos, feux d'artifice, observation d'étoiles. Il y avait aussi un anneau gigantesque pour patiner qui reliait toutes les maisonnettes entre elles. Maureen était persuadée que ses parents lui avaient caché volontairement l'existence de l'endroit. Victime d'une conspiration, elle avait gardé la carte postale et l'avait scotché au-dessus de son lit. *J'irai toute seule*, avait-elle soufflé. Je lui avais promis de l'accompagner le temps venu.

*

Il y a tout de même de beaux moments pour les yeux à Salaberry. Le ciel de novembre capitonné qui retient les premières neiges au-dessus du lac Cerise. Tôt le matin, les éclats de lumière ocre attirent les outardes. On les compte par centaines. Elles secouent leurs ailes crayeuses au-dessus de l'eau. Elles se posent en alternance, en une valse éternelle. Il faut s'arrêter sur le bord de la route pour les observer et les envier, pour vivre avec elles leur radieuse disparition vers le Sud. Elles s'envolent, soufflées comme les aigrettes blanches d'un pissenlit. De retour au travail, il ne me reste du lac Cerise qu'un parfum de feu de bois dans mon écharpe. Je suis encore assaillie par le bruit, par l'homme-crieur et tous les adolescents de l'école des Arbrisseaux réunis. Près des cases, quelques couples s'embrassent et se touchent. Les garçons ont des mains énormes à cet âge et ne savent pas comment les déposer sur les hanches des filles. Les mouvements machinaux de leurs bouches maladroites me font détourner la tête. Une vraie monstruosité. Je n'ai pas eu de chance. Mon premier baiser s'est produit sur la banquette arrière d'une voiture, ou peut-être était-ce le troisième? Peu importe, les baisers de Brian étaient tous aussi dégoutants les uns que les autres. Sa mère, au volant de sa vieille Chevrolet prune, me reconduisait à la maison. Durant le trajet, je tentais d'éviter ce garçon qui me prenait la main et qui la tirait vers lui pour que je me retourne. Je regardais la fenêtre dégoulinante de pluie, scrutant les immeubles qui se succédaient trop lentement à la recherche de quelque chose de surprenant à raconter, pour qu'enfin je puisse m'exclamer *Regarde!* en pointant une ambulance en service, une New Beetle jaune, peut-être un chien vaillant. La ville m'a déçue une fois de plus. Je restais silencieuse. La mère de Brian regardait la route. J'espérais furieusement qu'elle se retourne et nous surprenne, qu'elle force son fils à cesser ses avances. Mais elle nous trouvait mignons et feignait de ne pas remarquer. J'ai bien eu envie de lui dire que son fils embrassait comme un taré. Il y avait de la salive partout, je n'arrivais plus à l'enlever de mon visage. J'essayais de cacher le revers de ma main, tout humecté à force de m'essuyer la bouche. À mon retour à la maison, j'ai

dû trouver un moyen de rompre avec lui. Je ne sais pas s'il a trouvé une fille. Pour ma part, la salive me déplaît encore et me lève le cœur.

Je souhaitais me retirer de la course aux garçons au moment où Maureen tenait à ce qu'on surprenne ses cousines en pleins ébats dans le bois derrière l'école. Elles devenaient de plus en plus débiles avec le temps, baisant avec des garçons le dos appuyé contre l'écorce des arbres. Jade est même tombée enceinte alors qu'elle avait les cheveux teints en rouge. Pendant quelques semaines, elle portait l'enfant sans le savoir sous son sweatshirt à capuche tout en prenant du *speed* pour danser plus longtemps le soir. Elle devait s'être mise à vomir pour que sa mère s'en rende compte. Je ne sais pas comment s'est passé l'avortement. Jade en a profité pour abandonner les cours pour de bon. Si Maureen est allée épier ses cousines, je ne l'ai pas su. Il m'était impossible de la suivre. Bien sûr, les manières répugnantes de Brian m'avaient laissée froide, mais j'étais aussi trop effrayée par la noirceur pour songer à y aller. Je faisais des rêves semi-éveillés. Un homme à la tête de chien y apparaissait souvent. Mes yeux étaient clos et j'apercevais une tête immense et immobile penchée au-dessus de moi. Son souffle chaud sur mes joues semblait dire : « Regarde-moi. » Un bref coup suffisait pour découvrir, à l'intérieur de ses yeux, un brasier immense et vallonné, un jardin de corps fumants et désarticulés comme ceux de Bosch. J'étais loin, mais tout de même, j'arrivais à discerner les mâchoires prognathes d'hommes et de femmes, si proéminentes qu'elles progressaient vers le haut, pareilles à des croissants de lune.

*

Les bulletins de la première étape ont été livrés hier et, déjà, Carmen Loranger me téléphone. Encore. J'arrive à sentir le parfum dans son chandail de cachemire tellement elle doit s'accrocher au combiné. Je lui demande le nom complet de son enfant, même si je sais de quel Mathieu il s'agit. C'est celui qui fait la moue constamment dans son polo repassé. Sa mère n'a

pas cessé de flatter la nuque de son fils à la dernière rencontre de parents. Elle ne m'écoutait pas. Carmen me demande maintenant pourquoi la moyenne de Mathieu a autant diminué. Son fils est passé de 82 % à 65 %. Je lui dis qu'il faudrait jeter un coup d'œil à ses dernières évaluations. Elle me dit *Oui*, elle attend un compte rendu, alors qu'il est midi quarante-cinq et qu'au département, la file s'allonge pour réchauffer les plats au micro-ondes. J'ai faim, j'ai du mal à me contenir dans ces situations, et la voilà qui ajoute : *mon fils m'a dit que vous êtes une jeune enseignante. Avez-vous déjà enseigné?*

Carmen et son fils forment une équipe contre le monde. Une cane et son caneton. Le matin, elle lui apprend à faire sa toilette dans l'eau fraîche et pâle du matin. Vers les huit heures, lorsqu'il doit partir pour l'école, elle le serre une dernière fois dans ses bras, au creux de sa poitrine molle, puis replace ses mèches hirsutes du bout de ses faux ongles. Mathieu quitte les ailes de sa mère cane, mais garde avec lui un parfum de jacinthes d'eau qui le protège. Leur histoire m'emmerde. Il faut éviter de dire plusieurs choses aux parents par politesse. C'est tout à fait con. Cependant, révéler à cette femme que son fils est une teigne pourrait l'anéantir. Je l'informe au moins que Mathieu a plagié son dernier travail de Wikipédia, sans même changer la police de caractères. Au bout du combiné, les « ho » de surprise de Carmen s'amenuisent, tandis que le département s'emplit d'un arôme de pâté à la viande. Je raccroche le combiné.

Aujourd'hui sera jour de lecture. Je laisse entrer les élèves en m'assurant qu'ils n'ont pas fait exprès d'oublier leur roman. On entend à peine la cloche sonner. Les élèves, encore debout, ne se rendent pas compte qu'ils gueulent. Une minute passe, trois élèves s'agitent encore, ils terminent leur spectacle et s'assoient. Je les regarde et j'attends. Leurs cris retombent lentement comme de la poussière surprise par le soleil. Les élèves voudraient que je me remette à parler, mais je préfère qu'un malaise s'installe dans la classe, tel un serpent invisible dont la peau gommante et précieuse approche les rebus d'efface et les boulettes de papier. J'enchaîne

finalement : *nous lisons toute la période, en silence. Il nous faut du calme. Bonne lecture.* Je m'assois au bureau. La fenêtre près de moi est pleine de pollen et de vieille pluie. Seul le froid est autorisé à passer, à rejoindre mes épaules. Les cinq premières minutes m'inquiètent un peu. Le silence habite la pièce rapidement. Trop, peut-être. Ils ouvrent leur livre et je fais de même. Bien vite, *Les Fous de Bassan*, ses éclaboussures de mer et son vent salin me font oublier les élèves, et d'ailleurs, ils ne pensent pas plus à moi.

Un silence aussi intime est rare, mais le mois de novembre est le plus terne de tous. La classe se transforme en tanière. La chaise de bois interrompt ma lecture. Il n'y a pas moyen d'être à l'aise. Les élèves se tortillent sur la leur, mais ne semblent pas trop énervés par le plastique orange. C'est probablement une affaire d'adulte.

*

Jean-Pierre a le cancer du poumon. Et il est là, à enseigner. Je me demande bien pourquoi, surtout qu'il n'a pas connu la retraite encore, ni même la retraite progressive. Il doit être convaincu de faire une différence auprès des élèves au bout du compte. Ou bien il n'est pas encore certain de mourir. Peu importe, j'ai mal au cœur, le matin, lorsque je le croise avec sa mallette, transportant sa tumeur, comme si ses poumons étaient bien roses. Ça me coupe l'appétit. Crever à Salaberry. Est-ce que ça pourrait être pire?

Si j'étais Jean-Pierre, si je connaissais le moment approximatif de ma mort, je quitterais Salaberry pour Amsterdam. J'aurais envie de trouver l'endroit idéal et d'attendre le plus près de la terre que mon corps abandonne. Entre Haarlem et Leiden, au parc du Keukenhof peut-être, je choiserais l'un des trente-deux hectares de tulipes, celui dont les couleurs m'enchantent le plus. Mon corps se décomposerait près des bulbes, les minuscules racines s'en nourriraient et je pourrais éclore des centaines de fois devant des milliers de touristes émerveillés incapables de

s'arrêter de tout photographier. Je reposerais sur des cartes postales, dans les magasins de souvenirs, les tabagies. J'y serais peut-être chipé à mon tour par des adolescentes blasées.

Mais Jean-Pierre souhaite continuer à travailler. Je ne sais pas si c'est une forme de courage ou plutôt une manière de tuer le temps. Peut-être qu'il est convaincu qu'il survivra, comme Mrs Dalloway, dans les rues de Salaberry, dans l'école des Arbrisseaux aux murs de lichen; qu'une fois mort, son âme s'étendra comme une brume entre les élèves. Jean-Pierre est probablement un de ces êtres résilients qui ne se questionne pas à savoir si l'éternité sera plaisante à Salaberry.

Partie II

Il existe encore une saison pour les vivants

Pour les habitants de Salaberry, le nettoyage des rues marque l'arrivée officielle du printemps. S'ensuit un manège à travers la ville. Il faut dégager la poussière, la rocaille, ce qui reste de l'hiver sur le gazon. Laisser respirer l'herbe jaune, tandis qu'un peu plus haut que nos têtes, les bourgeons se rient de nous en refusant d'éclore. Tous les gens du quartier sortent leurs chaises Adirondack, leur table à diner en verre trempé et leurs boîtes à fleurs en plastique de la remise. Les couples vont et viennent, le souffle court, dans les petites cabanes pleines à craquer. Lorsqu'ils terminent, il fait encore clair, les mésanges se répondent. Maris et femmes se regardent enfin et n'ont pas besoin de mots : il y aura, cette année encore, une vente de garage.

Voilà Marthe qui valse avec son râteau, qui se permet même de gratter la pelouse du voisin. Puis, elle passe le balai en bordure du trottoir et fait de petits tas de saleté, même s'il est bien spécifié dans les règlements municipaux que les citoyens de Salaberry doivent éviter de le faire puisque cela brise les balais mécaniques de la ville. Marthe les ramasse avec un porte-poussière. Jeter les cailloux aux ordures est aussi interdit, mais Marthe n'en peut plus. Elle se tient devant les petites roches, les mains sur les hanches. C'est à croire qu'elle y a échappé quelque chose comme une glace à la vanille ou encore une part d'elle-même, rose et visqueuse, encore battante, et qu'elle se demande s'il vaut la peine de la ramasser, maintenant, couverte de débris. Un peu plus loin, une autre voisine suspend un carillon près du portique. Le vent se lève. Marthe parvient enfin à respirer, à ramasser ses tas de cailloux au milieu desquels elle risquait de se laisser tomber si ce n'était pas de la brise que lui adresse Salaberry en cet instant même. Il y a bien peu de consolation pour ceux qui ne prennent pas d'antidépresseurs.

Autour des bungalows, les haies de cèdres emprisonnent les premières chaleurs et le même parfum de framboisiers et de boue d'autrefois auquel ma mère répondait en sortant au jardin. Il y avait un certain scrupule dans la manière qu'elle avait de disposer un coussin sous ses genoux près des vivaces, de retirer d'abord les cailloux, puis les mauvaises herbes par les feuilles plutôt que par la racine, retardant le moment où elle plongerait ses mains dans la terre. J'en profitais pour rejoindre Maureen à vélo. Autour de chez elle, des couples âgés marchaient en silence, les jambes droites semblables à celles de soldats. Je croisais aussi plusieurs femmes dans des tenues de sport moulantes. Des femmes enceintes ou presque, et d'autres qui s'en remettaient, avec ou sans poussette. Je faisais le tour du pâté de maisons, une, deux, trois, quatre fois. En pédalant près d'elles, je saisisais au passage des bribes de conversation à propos du temps de cuisson d'un poulet tandoori et du meilleur temps pour semer le persil en jardinière. Je passais et repassais près des dames et ça faisait une histoire complète à propos de rien.

Après le départ de Maureen, seul le mois de mai me procurait un véritable soulagement. L'été approchait. Bientôt, je pourrais passer une partie des vacances à Montréal, et Maureen viendrait ici. Tout le reste de l'année, je me retrouvais coincée avec Fanny et les autres et il me fallait avoir du plaisir à tresser des colliers ridicules avec elles pour nous rappeler que nous étions amies. Je ne pouvais prendre part à ça. Chacune d'elles avait un vélo rose et des poignées à franges brillantes. Je n'avais pas d'autre choix que de les suivre, autrement j'aurais dû me tourner vers les cousines débiles de Maureen qui voudraient probablement *sniffer* un nouveau produit toxique. Et mon frère refusait de me laisser entrer dans sa chambre lorsqu'il invitait des copains. Je ne peux pas le blâmer. J'étais une fille. Tout le monde joue bien son rôle à Salaberry.

Au fil du temps, Fanny et les autres filles se sont mises à imaginer que j'étais timide tout simplement parce que la danse ne me disait rien à ce moment-là et que la musique qu'elles préféraient était dégoûtante. Elles ne savaient pas parler l'anglais et ne comprenaient rien des paroles abruties qu'elles chantaient. Mais elles avaient de belles tresses et de longs cheveux soyeux. Elles voulaient quatre bébés chacune. La plupart sont devenues enseignantes au primaire ou quelque chose du genre. Elles pourraient mourir heureuses, entourées d'enfants – les pauvres. Heureusement, ma fascination pour la mère de Fanny me faisait oublier sa fille insipide. Sylvia avait cessé de confectionner des barrettes. D'autres passe-temps s'étaient présentés à elle. Les poules, par exemple. Il y a eu ce temps où Sylvia adorait les poules décoratives en porcelaine, taillées en bois ou reproduites sur de grands objets comme l'horloge. Une poule cache-mouchoirs, une poule-beurrier. Je ne crois pas que Sylvia aurait su bien faire à la campagne, mais elle avait fait repeindre la cuisine selon une thématique champêtre à l'aide de deux tons ocre, l'un jaune foncé, et l'autre plus rouge, appliqués de part et d'autre d'une bande de tapisserie racontant la vie à la ferme. En arrière-plan se trouvait un champ d'épis bordé d'une clôture blanche. Les poules se tenaient en paires près des barreaux. L'artiste avait réalisé des variations dans la position de leurs ailes et de leurs pattes pour qu'elles aient l'air authentiques. On remarquait aussi d'autres animaux tels que des vaches qui broutaient et un chat de grange roux qui se cachait et dont on ne voyait que la queue ou la tête – on pouvait s'amuser à le trouver dans la scène. À chaque visite, je trouvais une nouvelle poule sur le buffet, près de la fenêtre, ou encore elle était suspendue à une poignée d'armoire parce qu'elle était confectionnée en toile de jute et rembourrée. Chaque sous-verre présentait un coq différent, fier, la crête imposante d'un vermeil éclatant, au milieu d'un décor bucolique. Des inscriptions en lettres cursives *Le roi du poulailleur* ou *Souvenir de la campagne* bordaient leur plumage roux. Le soir, c'est autour d'une nappe à motif tartan rouge et blanc que se réunissaient Sylvia et sa famille.

*

Je patiente dans le bureau du directeur, assise sur une chaise au dossier épais. Elle craque doucement, mais je ne me sens pas bouger. La pièce est calme, pleine de bruits endormants. Devant moi, une photo encadrée trône sur la surface de mélamine. Jean et sa femme posent côte à côte devant un lac au coucher du soleil. Elle s'est frisé les cheveux pour l'occasion. Ils semblent mouillés et je devine l'odeur du fixatif qui devait s'en dégager. Je ferme les yeux et écoute l'ordinateur soupirer. Dix minutes s'écoulent. J'attends bêtement que l'on me donne congé. Mon départ de l'école est imminent et je n'ai fait aucun effort pour préparer cette rencontre. Ce matin, j'ai enfilé un jeans et un vieux t-shirt de coton confortable. Au dernier instant, avant d'entrer dans l'école, j'ai songé à pincer mes joues pour leur donner de l'éclat, mais ne l'ai pas fait. Ma limonade est presque terminée, la glace a fondu et a dilué la boisson. Je contemple le cerne d'eau sur le bureau quand Jean passe la porte, enfin, et me salue. Il tire sur son pantalon avant de s'asseoir de l'autre côté du bureau. Sa chemise est imbibée de sueur aux aisselles. Il s'excuse du retard, les ennuis de ventilation commencent au mois de mai, dit-il. Il poursuit en parlant du concierge, je m'en tiens à *Je comprends* ou *Bien sûr*. Ses paroles tombent à plat et lorsqu'il me questionne finalement sur mon état, je lui réponds que je me porte bien, mais je ne tente pas de le rassurer. Je ne souhaite pas discuter de l'incident et suis soulagée lorsqu'il m'explique les modalités du congé indéterminé. Mon poste ne sera pas ouvert à l'embauche; je reviendrai lorsque ce sera possible. Cela lui facilite la tâche de traiter mon dossier comme s'il s'agit d'une dépression; je le laisse continuer. Il m'annonce en souriant que le suppléant corrigera les dernières évaluations de fin d'étape. Cela devrait me plaire, car je corrige très lentement. Jean le sait et me regarde comme s'il me tendait un présent. Quatre-vingt-huit productions écrites auxquelles je ne toucherai pas. Je hoche la tête. Jean regarde sa montre et m'encourage à cueillir mes affaires à l'étage avant que la cloche du dîner ne sonne. Se mouvoir dans les corridors

devient impossible quand les élèves affamés sortent des classes, raconte-t-il en laissant échapper un rire et en se levant rapidement de sa chaise. Je sors du bureau alors qu'il me souhaite du repos. Je me rends au département de français, ne prends que mes chaussures sous le bureau et quitte l'école par la porte arrière.

Il n'y a personne dans le stationnement. J'appuie mon dos contre la voiture et laisse tomber mon sac sur l'asphalte. La chaleur de la tôle me fait du bien. Un long frisson parcourt mon dos jusqu'à ma nuque. J'allume une cigarette et la fume doucement. Le goût ne me plaît pas, mais j'adore l'allure que ça donne dans les films. Je me demande souvent à quoi pense Mia Wallace lorsqu'elle fume. Les gestes de ses doigts semblent calculés. Nul besoin de regarder sa montre : elle sait quand sortir son paquet de Marlboro de sa poche. Et il y a cette scène où elle porte un imper olive. Il lui glisse des épaules, tandis qu'elle danse. Tarentino a choisi une reprise d'une chanson de Neil Diamond, *Girl, you'll be a woman soon*. Mia flotte dans son imper en bougeant les mains, le pouce et l'index tenus ensemble. Je la trouve belle et j'ai souvent envie de me couper les cheveux sous la nuque. Un jour, j'irai au salon de coiffure et danserai au retour. Mes cheveux valseront autour de ma tête comme une jupe gonflée au vent. J'allumerai une cigarette et chanterai en bougeant les épaules.

Je ne poursuivrai pas mon contrat. De toute façon, dès la fin de mes études universitaires, je savais que je n'enseignerais pas plus de dix ans, même si je suis plutôt compétente. Mes cours, soigneusement préparés et dynamiques, *piquent la curiosité des élèves*. C'est épuisant. Je termine à seize heures, le front fiévreux. Trop de bruit. Les élèves parlent fort, crient lors du dîner. Mes oreilles bourdonnent même après les journées silencieuses. Pourquoi y a-t-il tant de sons qui brisent le calme pour rien? J'écoute le silence comme le vol d'une mouche, prête à ce qu'une

main rustre l'écrase contre la table. Il faut rester alerte. Les élèves ne doivent pas savoir que ça m'embête, sinon ils redoublent d'efforts. Mon visage n'est entraîné à réagir ni aux portes claquées ni aux chaises raclant le carrelage. Ni au sifflement des photocopieurs ni aux cris dans les corridors. Ni aux étuis à crayon jetés au sol ni à la toux. Lorsque les élèves le font exprès, je les ignore avec bonheur. De retour chez moi, à la fin de la journée, je n'ai plus envie de cuisiner. Je fais bouillir des pâtes blanches que je recouvre d'huile d'olive, de tomates, de basilic et de parmesan frais. Si tout se déroule comme prévu, je termine la correction vers vingt heures et j'enfile les épisodes d'une série télévisée.

J'y étais presque. Si France s'était mêlée de ce qui la regardait, l'année se serait bien terminée. J'aurais corrigé les productions finales des élèves sur la table à café derrière l'appartement. L'odeur du papier chargé de liquide correcteur aurait été ensevelie par celle de crème solaire à l'huile de coco. Tout aurait été plus facile les pieds nus sur la terrasse. Les échecs des élèves auraient semblé adoucis; leur chute, ralentie comme celle des samares au début de juin.

Il y a aujourd'hui une semaine, France dînait dans sa classe, tandis que je m'attablais à l'extérieur sur une table à pique-nique qui séchait lentement au soleil. Les élèves à proximité semblaient tous se sentir un peu mieux, dehors. Moi aussi, je suppose. Un zéphyr tiède secouait le muguet arc-bouté contre la brique rouge. De ses grappes de clochettes s'élevait un parfum voluptueux qui me donnait sommeil. Puis, France est apparue à la fenêtre, scrutant tout autour. France et son flair pour trouver quiconque est à la recherche d'un peu d'intimité. Nos regards se sont croisés un instant par la fenêtre. Elle se tenait de l'autre côté de la vitre, tandis que je voulais déballer mon sandwich. Je les détestais de plus en plus, elle et son manque de manières. Je

scrutais à nouveau le muguet aux minuscules têtes blanches lorsqu'un conflit a éclaté dans le débarcadère.

Durant l'année, le personnel de l'école doit faire beaucoup de prévention en ce qui concerne l'intimidation, le taxage, le suicide, le sexe, la violence à la maison, le feu, etc. Un ennui demeure avec cette habitude de vouloir éviter tous les drames : quand ils se produisent réellement, on ne sait plus trop s'il faut agir ou pas. Faire semblant nous sape toute notre énergie. France a vu le début de l'altercation, le menton relevé comme un chien de chasse. Elle est demeurée plantée à la fenêtre, probablement pour voir si j'allais intervenir. En un sens, il est vrai que j'ai laissé Karl se faire tabasser.

Rébecca est arrivée sur le terrain de l'école, elle revenait de dîner à l'extérieur de l'école, je suppose. Elle s'est dirigée directement vers Karl qui marchait seul et l'a empoigné par le capuchon avec force, l'entraînant au sol. Les traits de Rébecca n'avaient rien en commun avec ceux de Maureen. Son corps était frêle ; et ses mouvements, saccadés. Rien en commun avec la souplesse des mouvements de mon amie d'enfance. Et pourtant, l'espace d'un instant, je les ai confondues. Était-ce le blouson de jeans de Rébecca? Ou alors sa queue de cheval enroulée autour de son cou? Une vague de sympathie s'est emparée de moi. Le souvenir de juin 1997 et tout ce qu'il avait impliqué est revenu à moi. La cour d'école pleine de rocaïlle, Maureen et son t-shirt taché de sang, le tympan brisé d'Adam. J'avais alors cru apprendre le sens de la « justice » lorsque ma mère avait téléphoné à celle de Maureen et lui avait dit : *Justice rendue, si tu veux mon avis Kathleen. Le garçon va s'en remettre.*

À coups de poing, Maureen avait fait éclater le tympan d'Adam et, il y a une semaine, un événement pareil s'est produit, mais cette fois, ce sont les jointures de Rébecca qui se sont couvertes de sang. Je ne connaissais ni Rébecca ni Karl, pourtant, j'ai eu l'impression que justice

avait été rendue. Tout convergeait encore vers ce souvenir de Maureen. Rébecca a tourné la tête dans ma direction. Nous étions là, à nous toiser l'une l'autre, sans bouger. Quelques mètres seulement nous séparaient. Puis, elle a fait quelques pas vers l'arrière et s'est enfuie. Pas plus d'une trentaine de secondes plus tard, des collègues s'approchaient de Karl, et je me suis levée aussi, laissant mon sandwich en plan. France a choisi le même moment pour ouvrir avec vigueur les portes de l'école, la poitrine bombée car elle a suivi un cours de premiers soins. France se donnait la peine de courir alors qu'elle avait assisté de loin à la scène. Je me suis mise à me sentir coupable.

Étendu par terre, Karl me faisait penser à Maureen qui voulait faire la morte dans les pommes de pin. Je la trouvais dramatique. Au milieu de la pinède, elle restait étendue, bras en croix, yeux fermés, trop jolie pour ne plus être en vie. Maureen se foutait complètement de revenir à la maison avec des tonnes d'aiguilles dans les cheveux. Ce genre de blagues ne me plaisait pas. Karl, lui, ne s'est pas relevé. Son visage était dans un piteux état. Évidemment, dès que le nez saigne, il devient difficile de cibler les blessures. Il a donc fallu appeler l'ambulance. France s'en est chargée. Je ne savais pas où s'arrêtait exactement l'enceinte de l'école, si le drame allait tomber entre les mains de la direction ou pas. En voyant France se déplacer à vive allure, j'ai su que la situation ne jouerait pas en ma faveur. France me jetait des coups d'œil, les sourcils froncés, pour me montrer qu'elle savait : j'aurais pu prévenir l'agression. France aussi. Néanmoins, je n'avais aucune intention de dénoncer cette femme, aussi désagréable qu'elle puisse être. En fait, l'idée ne m'était pas venue avant qu'elle ne se charge de raconter l'évènement au directeur. Les gens vous prennent au sérieux lorsque vous êtes le premier à raconter une histoire. Cela a été le cas avec France.

Je dois parler à Maureen

Quelqu'un enseigne à ma place. Je me sens comme une adolescente séchant les cours. La cloche sonne. J'écrase mon mégot sous ma chaussure et démarre la voiture avant que les élèves ne sortent pour diner, sinon je devrai m'arrêter aux passages piétonniers. L'idée de me rendre chez moi ne me plait pas, il y a longtemps que j'ai fait l'épicerie. Je m'arrête au *Café-Resto Le Caprice*, voisin du centre commercial. J'éteins le moteur. Je remarque mes ongles sur le volant. Ils me dégoutent d'une drôle de façon. J'ai l'habitude d'en prendre grand soin en les limant et en appliquant une laque colorée selon la saison. Je préfère les couleurs pastel, mais je ne m'y limite pas. Une simple entaille dans le vernis et je recommence tout. Mon frère déteste me voir maquillée. Le khôl, le fard, le noir, ça me donne un air séduisant. C'est ce qu'on remarque d'abord chez moi et ça l'ennuie. Maintenant, je ne sais plus quoi faire de mes ongles et ne reconnais plus mon visage. Je crois que c'est pire. Durant les premières semaines, j'ai tenté de faire bonne impression en sortant maquillée et parfumée. Je descendais de la voiture lorsque je voulais un café, mais la plupart des habitants de Salaberry en ont gardé un mauvais souvenir. Ils n'ont ressenti le poids de l'évènement que bien plus tard, comme si le temps avait fait ressortir les mauvais tannins. Et un jour, ça été franchement percutant : un froid s'est installé. Les gens me reconnaissaient et baissaient les yeux. Les journaux se sont mis à en parler. Depuis, je passe au service à l'auto ou j'essaie les petits restaurants de quartier.

Le *Caprice* est paré de petites tables qui ne laissent que très peu d'espace entre les clients. Je me rends au comptoir et commande un cappuccino et la soupe du jour. Je jette un regard à la minuscule cuisine et à la vitrine de pâtisseries. Qu'est-ce qu'elle avait offert ce matin avant que les clients ne la vident? Y avait-il des Paris-Brest? La serveuse me propose un biscotti, c'est tout

ce qu'il lui reste. Je n'ai pas assez d'énergie pour refuser le biscuit sec. À l'extérieur, je choisis une table isolée et songe un instant à téléphoner à mon frère avant de me raviser.

Le café est amer et je commence à transpirer au soleil. Le parasol le plus près ne jette qu'une ombre sur le côté de ma cuisse. Je ne pourrai pas écrire à Maureen, la table est collante. Il n'est plus aussi facile de raconter une histoire. Depuis l'incident, je ne dors pas. Je me sens comme une vieille dame, scrutant du porche le mouvement de nuages sombres et gonflés, attendant un orage qui ne viendra pas. La nuit, ma poitrine se serre, mes membres s'engourdissent. Je me noie dans les draps, mais je n'arrive pas à mourir. Je me relève du lit la bouche ouverte, aspirant l'air à grandes gorgées, puis je retire tous les draps et les replace à nouveau en tendant les coutures au maximum. Pressée contre le matelas, je repasse les détails de l'incident dans ma tête, à demi-consciente, effrayée et curieuse à la fois. Lorsque toutes les couleurs deviennent claires, les images de l'incident se succèdent comme celles d'un film. France, Karl, les jointures ensanglantées de Rebecca, mon sandwich près du muguet. Que penserait Maureen de mon histoire? La raconterait-elle? Elle savait quand se taire. Magnifique Maureen aux cheveux blonds satinés. À dix ans, j'examinais déjà sa façon de bouger quand elle parlait. Sa main se posait sur sa hanche, sous sa veste de jeans, puis aller toucher la peau au-dessus de sa poitrine. Elle prenait des pauses ni trop courtes ni trop longues, glissait une mèche de cheveux derrière son oreille, et reprenait. Nos regards se croisaient à un moment de son récit. Nous étions complices. Son histoire, je l'avais entendue des dizaines de fois et je savais qu'elle ajoutait des détails incroyables. Presque tout était faux, c'était amusant. Maureen me manque. Ceux à qui je suis contrainte de tout raconter sont payés pour m'écouter. Chaque fois, je change de version. J'aimerais pouvoir raconter l'originale à Maureen. Elle verrait peut-être que je n'y étais pour rien. Il me faudrait dire à Maureen que je ressens à présent son angoisse, celle qu'elle

portait en elle. À présent, la ville se dévoile lentement, se met à nu comme elle aurait toujours dû le faire devant moi : grotesque et pesante. Salaberry s'est établie de tout son poids sur ma poitrine et chuchote ma triste histoire. Je termine mon café. Il est froid et trop sucré.

*

En traitant mon absence comme s'il s'agit d'une dépression, Jean s'attend probablement à ce que j'en fasse une. Dans cette ville, la maladie a l'habitude de s'infiltrer sous les portes. Étrangement, rien ne se produit. Sylvia Plath disait qu'il n'y a rien qu'un bain chaud ne cure pas. Me voilà qui essaie de repartir de zéro, encore et encore, en plein après-midi, dans l'eau déjà tiède. Tandis que les voisins sont au travail, je me couvre de mousse. Mon corps devient un corail blanc; il crépite. Seules mes mains, hors de l'eau, sont autorisées à bouger. Yeux fermés, je me glisse sous l'eau, ne laissant que mon visage émerger. Aucun son ne parvient à mes oreilles. Et dans ce silence : le tic tac lointain d'une vieille horloge. J'entends battre le cœur de la nuit. J'en profite aussi pour déballer de nouveaux pains de savon nommés *Soufflé-citron*, *Été à Capri* ou *Vanille de Madagascar*. Leurs teintes de dragées ou de sorbet m'ouvrent l'appétit.

Karl est dans le coma et n'est pas près de se réveiller, et la seule chose dont j'ai envie est un milkshake à la vanille surmonté d'une cerise au marasquin. Je me rappelle soudain que je n'ai pas jeté un coup d'œil aux photos de Rébecca, l'élève qui a mis Karl dans le coma. Sa photo est dans le bottin des élèves. Rébecca est plutôt jolie. Je ne me souviens pas de l'avoir déjà vue à l'école et pourtant, non seulement ai-je une bonne mémoire des visages, mais Rébecca a de très longs cheveux que l'on n'oublie pas. Le cliché est en noir et blanc, mais par le ton de gris, ils semblent châains avec des reflets tantôt blonds, tantôt sombres. En fait, elle doit être une des seules à ne pas les avoir teints et je croise les doigts pour que le récent évènement ne lui fasse pas changer d'avis. À Salaberry, toutes les filles changent de coupe et de couleur dès la puberté et

apprennent à dire des trucs comme *Je veux me tirer d'ici* en fumant leur première cigarette. Cependant, le temps venu, lorsqu'elles ont seize ans et une automobile, elles ne partent pas, car toute la famille est enterrée ici et leurs parents regardent la mousse sur les tombes comme si c'était déjà leur couette. À Salaberry, ce sont toujours les morts qui décident.

Si Maureen venait à répondre à une de mes lettres, elle ne pourrait se contenter de mon récit scrupuleux où j'atténue le passage à tabac de Karl. Pas qu'elle se fout du vent ou du muguet, mais son visage, le regard qu'elle me lancerait si je lui racontais tout de vive voix voudrait dire « oui, oui » pour m'encourager à sauter ce genre de passages. Maureen n'en a rien à faire de l'ambiance, elle veut les faits dans l'ordre, simplement, être surprise rapidement en peu de mots. Elle voudrait connaître Rebecca, où elle vit, qui sont ses parents, à quoi elle ressemble, elle voudrait des photos couleur que je ne pourrais lui fournir, etc. Elle voudrait aussi connaître Karl, savoir de quel monstre il s'agit, car elle aurait déjà un parti pris. Il s'agit d'un drame, et pour Maureen, tous les drames sont bons à raconter. Il suffit de trouver le bon angle. Dommage. Je n'ai de mémoire que celle des odeurs. De toute cette histoire, je retiens surtout le parfum du muguet, épais, indélogeable et ses grappes dansantes, dodelinantes près de la brique rouge de l'école. Il transporte avec lui la chaleur de mai, le sang sur l'asphalte, les échos amplifiés des coups sur les os et le crâne bosselé de Karl. Pour moi, il ne s'agit pas d'un truc que l'on raconte, mais plutôt un de ceux que l'on montre à l'écran pour bien le comprendre, avec des couleurs vives et une trame sonore.

*

Pour casser la routine, le magazine *Faire Mieux* propose une crème d'oignons doux au parmesan. Il fait un temps exquis avant l'orage. Beaucoup de soleil et des bourrasques de vent entrent par la fenêtre de la cuisine. Sur la table, les ombres des feuilles de bouleaux papillotent,

s'excitent à la vue des cumulonimbus qui enveloppent le ciel bleu à une vitesse saisissante. Je coupe les oignons comme si l'approche du tonnerre me rendait indifférente, comme si j'avais oublié les soirées dans la véranda chez Maureen, les collations aux pommes de sa mère qui s'asseyait parfois avec nous, silencieuse sur son sofa d'osier en attendant que la foudre éclate. À la fin d'août, nous nous amusons, Maureen et moi, à peindre sur nos bras à grands coups de fleurs de pissenlit qui laissent sur les doigts un goût amer, piquant, si désagréable qu'il nous fallait y goûter à nouveau. J'apprécie ces fleurs, même si elles sont la cible d'une mission d'extermination méticuleuse dont se pourvoient chaque printemps les habitants de Salaberry et qui ressemble, la plupart du temps, à une quête spirituelle. S'il y a bien une chose sérieuse à Salaberry, c'est le gazon et la capacité des propriétaires à le garder court et fourni.

Karl ne s'est pas réveillé et je commence à croire qu'il ne le fera pas. Ses parents songent à porter des accusations contre Rébecca et contre moi, c'est ce qui est écrit dans un article d'*À l'écoute* et c'est une des raisons pour laquelle Jean a décidé de me donner un congé de maladie. Même s'il n'y a aucune chance que les accusations envers moi soient prises au sérieux et portées au criminel, Jean a cru qu'il serait mieux que je ne sois pas en poste si Karl venait à mourir. Pour me changer les idées, mon frère a choisi ce moment pour me faire visiter sa maison. Assise sur les marches du perron, j'observe un papillon blanc qui s'impatiente entre les grains d'herbe mouillés. J'ai laissé Mousse à la maison de mes parents, au cas où le voyage se prolongerait. À son arrivée, je serre David dans mes bras, mais je ne sais pas quoi lui dire. David ne s'en offusque pas, il aime conduire en silence. La maison est à quatre heures de route. Derrière une épaisse couche de nuages, le soleil donne au matin une lumière légère et diffuse.

À mon réveil, nous sillonnons une route de campagne. De temps à autre, des marcheurs émergent de la brume. Mon frère appuie sur un des boutons de commande du volant. Des notes lourdes accompagnent le silence et le bruit des pneus dans les flaques. David prend à gauche sur un chemin récemment pavé bordé de graminées qui s'étendent au loin en un fouillis harmonieux. David ralentit sa vitesse, puis j'aperçois la maison au milieu d'un pré interminable. Cachée entre deux vallons, elle dégage une légère impression de déjà-vu, d'un souvenir neuf. La construction rectangulaire émerge du sol comme un galet du sable. Au devant, quatre colonnes imposantes en béton clair soutiennent le toit plat offrant ainsi, au-dessous, un large porche bordé de fenêtres pleine hauteur.

David stationne la voiture à l'entrée du jardin intérieur, dans un labyrinthe de murets qui paraissent avoir été blanchis à la chaux. Nous marchons sur le pavé taché de rosée et contournons un jeune noyer, planté au centre de la cour, de même qu'une quantité d'hibiscus tressés, minuscules dans leurs pots de céramique démesurés. Mon frère propose un tour de la propriété. J'accepte, même si je ne connais rien à l'architecture. Lorsque David m'a montré les plans initiaux de la maison l'an dernier, je croyais qu'il s'agissait d'un bunker. Au contraire, c'est plutôt un sentiment de petitesse et de légèreté qu'elle provoque chez moi, alors que je gravis les quelques marches pour atteindre le porche. Je veux entourer une des colonnes de mes bras, mais ils arrivent à peine à couvrir la moitié. Je me retourne vers mon frère. Il regarde au loin, par pudeur. Partager un souvenir est un moment intime. Et David est quelqu'un de très poli. Je me rappelle la photo qu'il laisse sur son bureau. Sur le cliché, nous nous tenons la main, croyant que nous allons réussir à enlacer un séquoia, quelque part en Colombie-Britannique. Papa a capté l'instant : il gardait constamment son appareil autour du cou.

David me fait signe de le suivre à l'intérieur. À l'exception de quelques touches d'orange vibrant sur les toiles, tout est blanc, comme si on l'avait trempé la maison entière dans un même

pot de peinture. L'endroit paraît différent des photographies sur le site de l'Ordre. L'absence de couleurs est, sans aucun doute, ce qui me plaît le plus. Il y a longtemps que quelque chose ne m'a pas émue. Les belles choses me rendent triste. Chaque fois, elles adviennent trop tard. Cette maison, tout entière, me donne envie de pleurer. J'espère secrètement être la seule qui en comprenne vraiment la beauté. Ce ne doit pas être le cas, puisque ce projet a valu à David le Prix d'excellence l'an dernier. J'ai assisté au souper gastronomique des lauréats organisé à l'hôtel Le Prioré, près du Vieux-Port de Québec. Les organisateurs avaient envie de se retrouver dans une ambiance chaleureuse pour boire beaucoup. Il y avait des bruits de glaçons et des liqueurs ambrées, un piano réchauffé par de vieux classiques de jazz. La salle à manger, ouverte sur un grand salon, offrait une acoustique particulière qui, j'en étais certaine, devait tout au cuir capitonné des murs. Il apaisait le saxophone. Mon frère, quant à lui, paraissait peu rassuré par la musique. Il se mordait l'intérieur des joues en regardant son assiette intacte. Je finissais sa profiterole lorsqu'un homme en habit s'est présenté au micro pour y présenter les prix.

Quelques mois plus tard, David a pris possession de la maison. Il n'a pas voulu la vendre malgré les offres. Au moins, la bourse associée au Prix a allégé sa dette. C'était le chef-d'œuvre de sa carrière et David savait qu'il serait incapable de reproduire quelque chose de semblable. Chaque détail a été calculé avec soin. Il a mis près de deux ans à chercher les matériaux, spécialement le revêtement extérieur. Son hésitation avait duré longtemps, je lui avais conseillé de partir quelque temps dans le Maine pour décompresser, ce qu'il avait fait. Trois jours avant la date prévue de son retour, il était reparu avec un sac de cailloux et m'avait téléphoné pour me dire qu'il avait trouvé ce qu'il cherchait : une brique *Hebrok* blanche. David avait tenu à ce que du mortier à la chaux soit appliqué généreusement autour des briques, puis légèrement brossé pour laisser une fine couche sur la brique. Son voyage a valu la peine : la surface uniforme paraît presque infinie. Une incroyable douceur se dégage de la demeure. L'emplacement n'aurait pu

être mieux choisi. Il donne l'étrange et rassurante impression que les humains ont presque tous disparu.

David prépare le café, fait mousser le lait, puis dépose la tasse sur l'îlot de la cuisine. La surface lisse et fraîche est apaisante au toucher. J'y laisse glisser ma paume, jusqu'à la tasse. Mon frère n'est plus là, il a disparu vers sa chambre. Je bois lentement le café, tournée vers la fenêtre. Nous allons devoir discuter.

Mon père demande constamment pourquoi je cherche le pire dans une histoire, pourquoi je cherche à rendre une histoire catastrophique. Ça vient de Maureen. Je ne le fais pas exprès. J'ai la conviction qu'un drame m'attend. Des tensions se sont développées partout dans mon dos, de part et d'autre de la colonne vertébrale, sans parler des brulements d'estomac. Je me demande si l'incident avec Karl est ce que j'appréhendais. Je n'arrive plus à ressentir quoi que ce soit, seulement une sorte d'urgence qui s'accommode bien de la saison. Tout mourra dans quelques mois. Les feuilles, la chaleur, le chant des mésanges. J'ai les mêmes pincements au cœur qu'il y a quinze ans en appréhendant la fin des promenades à vélo avec Maureen. Je revois ma mère qui jardine à la brunante. Comme à chaque fin d'été, je me demande comment je survivrai à un hiver de plus. Je sais que j'en serai capable et cela empire mon état.

DEUXIÈME PARTIE - CRITIQUE

Suicide du personnage féminin dans les romans *Les Particules élémentaires*, *La Possibilité d'une île* et *La Carte et le territoire* de Michel Houellebecq

INTRODUCTION

Michel Houellebecq, le dépressionniste⁷

Michel Houellebecq est un romancier, poète et essayiste français né en 1958 à La Réunion. Abandonné en bas âge par ses parents, il est élevé à Meaux par sa grand-mère maternelle dont il reprend le nom de jeune fille. À seize ans, il développe un intérêt pour l'écrivain Howard Phillips Lovecraft. Son essai *Howard P. Lovecraft : contre le monde, contre la vie*, paru en 1991 aux Éditions du Rocher, marque le début de son parcours littéraire. Michel Houellebecq lance la même année les deux recueils de poésie *La poursuite du bonheur* (Prix Tristan Tzara 1992) et *Rester vivant* aux Éditions de la Différence. Son premier roman, *Extension du domaine de la lutte*, est publié aux Éditions Maurice Nadeau en 1994. S'ensuivent *Les Particules élémentaires* en 1998, qui lui vaut le Prix Novembre, et *Plateforme*, tous deux parus chez Flammarion.

Michel Houellebecq est considéré comme un auteur polémique. Cette perception s'est fossilisée au fil des années par les déclarations choquantes de l'auteur. Par exemple, en 2001, dans un entretien accordé au journaliste Didier Sénécal pour le magazine *Lire*, l'auteur déclare : « la religion la plus con, c'est quand même l'islam⁸. » Des associations musulmanes le traînent en justice pour incitation à la haine, mais il est acquitté l'année suivante. Difficile de savoir s'il s'agit de coups de marketing, si Houellebecq incarne un personnage fabriqué de toute pièce ou s'il est effectivement un réactionnaire. Il reste que la figure de l'auteur est trouble, de telle sorte que certains dissocient mal l'homme de l'œuvre.

⁷M. HOUELLEBECQ. *Ennemis publics*, Coll. « J'ai Lu », Paris, Éditions J'ai Lu, 2008, p. 11. L'auteur se considère comme un représentant du « dépressionnisme » : il retranscrit la trivialité des phénomènes humains (p.81).

⁸D. SÉNÉCAL. « Michel Houellebecq », *Lire*, [En ligne], septembre 2001, http://www.lexpress.fr/culture/livre/michel-houellebecq_804761.html (Page consultée le 14 décembre 2015).

En 2005, *La Possibilité d'une île* (Fayard) est finaliste au Prix Goncourt. Son roman *La Carte et le territoire* (Flammarion) mérite la récompense en 2010. *Soumission*, paru en 2015 chez Flammarion, provoque une fois de plus la controverse. L'auteur imagine la France de 2022 gouvernée par un parti musulman. Depuis, les médias ont questionné à plusieurs reprises la fictionnalité de l'œuvre et ont ramené, du même coup, le débat sur le rôle de l'auteur en société. Dans le paysage français contemporain, Michel Houellebecq incarne l'auteur cynique. L'*Anthologie de la littérature contemporaine française. Romans et récits depuis 1980* de Dominique Viart présente son œuvre dans une section nommée « Innovations et libres variations » regroupant « des œuvres au ton différent, provocateur parfois, qui emprunte [sic] à l'époque son cynisme et le retournent contre elle ou l'exploitent à leur profit⁹ ». En d'autres termes, le portrait hyperréaliste qu'offre Michel Houellebecq de la société libérale est pour le moins déstabilisant. L'auteur dit montrer les désastres produits par la libéralisation des valeurs, notamment l'échec sexuel¹⁰. Pour lui, à partir de 1968, la société s'est transformée en un « domaine de lutte ». C'est avant tout la compétition sexuelle qui est féroce, fatale même. Le New Age, qui apparaissait comme l'apogée du rêve communautaire, correspond plutôt aux prémices du capitalisme et de l'individualisme. À l'intérieur du monde houellebecquien, les rapports humains se comparent à une grande noyade où chacun tente de se sortir la tête de l'eau. Peu s'en sortent. La plupart des sujets se débattent longtemps avant de couler.

Cette étude ne se concentrera pas sur Houellebecq le polémiste, mais plutôt sur le romancier qui met en scène le couple. Pour cela, trois couples ont été retenus, celui de Christiane et Bruno dans *Les Particules élémentaires* (1998), celui de Daniell et Isabelle dans *La Possibilité*

⁹D. VIART. *Anthologie de la littérature contemporaine française [...] Romans et récits depuis 1980*, Paris, Armand Colin, 2013, p. 207.

¹⁰S. HUNNEWELL. « Michel Houellebecq », *The Art of Fiction*, [En ligne], n°206, automne 2010, <http://www.theparisreview.org/interviews/6040/the-art-of-fiction-no-206-michel-houellebecq> (Page consultée le 1^{er} février 2015).

d'une île (2005), et celui d'Anne et Jean-Pierre, les parents de Jed Martin dans *La Carte et le territoire* (2010). Malgré leur solitude et leur désillusion, ces personnages recherchent encore l'amour. La rencontre inespérée se produit. Une tension se développe dans le récit autour du couple. Celle de l'échec latent. Effectivement, le bonheur des protagonistes est court. Dans chacun des récits à l'étude, un élément met un terme au parcours « amoureux » : la femme se suicide. Pour Christiane, Isabelle et Anne, la mort apparaît comme la seule route à prendre. Mais ce choix entraîne aussi le personnage masculin dans la mort ou la solitude : Bruno (*Les Particules élémentaires*) finit sa vie dans un hôpital psychiatrique, tandis que Daniel (La Possibilité d'une île) et Jean-Pierre (*La Carte et le territoire*) se donnent la mort à leur tour. Il n'y a pas de gagnants, que des perdants.

L'héritage baudelairien

Michel Houellebecq croit en l'amour et au bonheur éternel et infini¹¹. Il estime faire partie de la grande famille des Romantiques et ne cache pas l'influence qu'a eue Baudelaire sur lui, dès l'âge de quinze ans. Il est aisé de remarquer les résonances des *Fleurs du Mal*, dans les récits houellebecquiens, d'abord parce que Charles Baudelaire et Michel Houellebecq sont deux grands observateurs de leur temps. Le lecteur contemporain de Baudelaire peut en saisir la portée grâce à un détour par les travaux de Walter Benjamin, philosophe, essayiste et traducteur allemand, qui s'est intéressé à l'influence des forces économiques, sociales et politiques du 19^e siècle sur la littérature. Dans l'essai *Baudelaire*, la pensée benjaminienne rejoint celle de Baudelaire aux termes d'une « constellation » d'influences, de témoins entendus du 19^e siècle. Essentiellement, l'ouvrage de Benjamin présente des fragments réflexifs, des listes thématiques, des citations qui permettent d'accéder à l'articulation vivante du matériel de sa recherche. Le dialogue entre le

¹¹S. HUNNEWELL. *op. cit.*, [En ligne].

chercheur, l'œuvre baudelairienne et le matériel théorique dévoile la vision de la modernité de Charles Baudelaire que Benjamin vulgarise ainsi : la civilisation moderne, tournée vers le progrès, a coupé les ponts avec le phénomène transcendant qu'est l'aura.

Autrefois, l'aura projetait le sujet vers l'Idéal. Elle introduisait la « faculté de jeter un regard » et de répondre à quelque chose d'immémorial¹². L'« apparition d'un lointain », tel un souvenir dépassant notre simple existence humaine, procurait un sentiment vapoureux et d'une authenticité si écrasante qu'il provoquait un choc. Dorénavant, le garant baudelairien erre dans un monde chosifié. Selon Walter Benjamin, « la dévalorisation spécifique du monde matériel qui se manifeste dans la marchandise est, chez Baudelaire, le fondement de la démarche allégorique¹³ ». Pris dans une économie d'échange, l'être humain devient un article de masse, étranger à lui-même.

La vision de Michel Houellebecq est semblable. Pour lui, la société moderne suit la *logique du supermarché*¹⁴. L'homme contemporain est envahi par ses propres désirs criards, publicitaires¹⁵ qui proviennent de déterminations externes :

Dans ce réseau circule le sang de la vie sociale. Transports de personnes, de marchandises, de denrées; transactions multiples, ordres de vente, ordres d'achat, informations qui se croisent, échanges plus strictement intellectuels ou affectifs... Ce flux incessant étourdit l'humanité, éprise des soubresauts cadavériques de sa propre activité¹⁶.

Houellebecq, comme Baudelaire, peint des tableaux qui révèlent un cycle continu : des « types », des corps et des existences pouvant être répétés à l'infini. Comme témoins lucides, Baudelaire et Houellebecq travaillent l'illusion pour ensuite la dépasser, la fracasser par le choc.

¹²W. BENJAMIN. *Baudelaire*, édition établie par Giorgio Agamben, Barbara Chitussi et Clemens-Carl Härle, Traduction de P. Charbonneau, Paris, La fabrique, 2013, p. 29.

¹³*Ibid.*, p. 69-70.

¹⁴M. HOUELLEBECQ. *Interventions 2*, Paris, Flammarion, 2010, p. 36.

¹⁵*Ibid.*, p. 37.

¹⁶M. HOUELLEBECQ. *H.P. Lovecraft : contre le monde, contre la vie*, Coll. « Les Infréquentables », Monaco, Éditions du Rocher, 2005, p. 31.

Les choses du quotidien ont une portée stylistique incontournable dans leurs œuvres. Chez Baudelaire, leurs représentations sont juxtaposées à des repères antiques, avec l'Idéal. Le poète raconte les allées et venues de personnages sordides et usés. Baudelaire révèle un tiraillement considérable entre réalité et allégorie, entre commun et abstraction¹⁷. Les sujets réagissent au monde désenchanté dans lequel ils vivent. Par exemple, dans le poème « Confessions » de Baudelaire, on perçoit l'amertume d'une femme à qui l'Amour a tourné le dos :

Que bâtir sur les cœurs est une chose sotté;
Que tout craque, amour et beauté,
Jusqu'à ce que l'Oubli les jette dans sa hotte
Pour les rendre à l'Éternité¹⁸!

Elle demande à ce que l'Amour reprenne son rôle sublime, que ses reproductions infidèles soient renvoyées. Les vers baudelairiens, même s'ils sont souffrants, sont dotés d'un désir d'élévation. Pareil chez Houellebecq. La mélancolie est l'essence de la filiation entre l'auteur et Baudelaire. Selon Julia Kristeva, la *melaina kole*¹⁹ (bile noire) relève d'une expérience de la perte qui implique la modification des liens significatifs²⁰. Le mélancolique « vi[t] une mort vivante, chair coupée, saignante, cadavérisée, rythme ralenti ou suspendu, temps effacé ou boursoufflé, résorbé dans la peine²¹ ». Si cette douleur paralyse les sujets houellebecquiens, elle est aussi ce qui permet d'envisager encore le sublime.

¹⁷M. L'ESPÉRANCE. *Michel Houellebecq, lecteur de Charles Baudelaire*, essai présenté à Nathalie Watteyne dans le cadre du cours LIT703, Ateliers et poétique d'écrivains, avril 2015, p. 3.

¹⁸C. BAUDELAIRE. *Oeuvres complètes*, tome I, texte établi, présenté et annoté par Claude Pichois, Coll. « Bibliothèque de la Pléiade », Paris, Gallimard, 1975, p. 46.

¹⁹Pour Aristote (*Problemata*, 30, I), la bile noire « découle de la chaleur, tenue pour le principe régulateur de l'organisme, et de la *mesotes*, interaction contrôlée d'énergies opposées ». KRISTEVA, Julia. *Soleil noir, Dépression et mélancolie*, Coll. « NRF », Paris, Gallimard, 1987, p. 16.

²⁰J. KRISTEVA. *op. cit.*, p. 19.

²¹*Ibid.*, p. 14.

Les romans de Michel Houellebecq dévoilent une poignée de petits personnages comiques²² et ridicules. Des humains qui ne rêvent plus. Las et déçus de la vie. Dans son essai *De l'autre côté du brouillard*, Lakis Prodiguis réfère au personnage houellebecquien en tant qu'homme désocialisé²³. Un être épuisé, évidé, dépourvu de « cette force organique et totale, tournée avec obstination vers son accomplissement, que suggère le mot de “volonté”²⁴ ». En d'autres termes, le désœuvrement²⁵ du personnage est le point de départ de la fiction houellebecquienne. Celle-ci est portée par le *taedium vitae*, grand ennui existentiel hérité de Baudelaire.

Dans les trois romans étudiés, les protagonistes souffrent d'un isolement caractéristique à la société libérale, d'un manque de tendresse causé par l'individualisme. À leurs yeux, l'amour reste une expérience improbable pour laquelle toute tentative est vouée à l'échec. En ce sens, on peut comparer le récit à une « sorte de météorologie résignée où l'évènement, avant même d'advenir s'écrit en permanence²⁶ ». Aux yeux des personnages, « la vie se caractérise par de longues plages d'ennui confus, elle est le plus souvent singulièrement morne; puis tout à coup une bifurcation apparaît, et cette bifurcation s'avère définitive²⁷ ». La bifurcation dont il est question, et qui a motivé cette recherche, consiste en un bref instant de réconciliation où le personnage féminin et le personnage masculin s'unissent. Au-dessus d'eux semble aussitôt se dessiner le même « ciel ironique et cruellement bleu²⁸ » qui inquiète l'énonciateur baudelairien²⁹

²²T. CLERMONT. « Michel Houellebecq : “ Je ne compte pas mourir prochainement ” », *Le Figaro*, [En ligne], avril 2014, <http://www.lefigaro.fr/livres/2014/04/24/03005-20140424ARTFIG00009-michel-houellebecq-je-ne-compte-pas-mourir-prochainement.php> (Page consultée le 1^{er} février 2015).

²³L. PROGUIS. *De l'autre côté du brouillard. Essai sur le roman français contemporain*, Québec, Nota Bene, 2001, p. 62.

²⁴M. HOUELLEBECQ. *Interventions 2*, op. cit., p. 37.

²⁵*Ibid.*, p. 144.

²⁶D. RABATÉ. *Vers une littérature de l'épuisement*, Paris, José Corti, 1991, p. 126.

²⁷M. HOUELLEBECQ. *Les Particules élémentaires*, Paris, Flammarion, 1998, p. 247.

²⁸C. BAUDELAIRE. « Le Cygne », op. cit., p. 85.

²⁹M. L'ESPÉRANCE. op. cit., p. 17.

et qui laisse le champ libre à l'élaboration d'une farce abjecte : l'illusion d'amour entre deux êtres esseulés.

Pour Michel Houellebecq, l'unité de son œuvre repose sur « l'intuition que l'univers est basé sur la séparation, la souffrance et le mal; la décision de décrire cet état de choses, et peut-être de le dépasser³⁰ ». Il affirme : « la question des moyens – littéraires ou non – est seconde. L'acte initial, c'est le refus radical du monde tel quel³¹. » Paradoxalement – là où ça devient intéressant –, la prose houellebecquienne s'attache à « tout ce qui lie et relie, protège et entoure³² ». Les sujets ne peuvent abandonner leur Idéal d'amour, même s'il a déjà été brisé, même s'il est inaccessible. Ils ne supportent pas leur propre misanthropie. De ce fait, l'amour évoque à la fois la déchirure et le rêve de bonheur chez les personnages, déclenchant des mouvements opposés dans les romans de Houellebecq. L'idéalisme et le cynisme ne s'excluent donc pas. Leur rencontre alimente l'œuvre de l'auteur. Cependant, il vient un moment où cette dualité doit se résoudre en regard du couple. L'auteur préfère le tragique.

La mort, mouvement véritable

Dans l'univers mal en point que propose Houellebecq, à quoi bon être en vie? Avec un programme narratif qui se répète et qui se conclut par le suicide du personnage féminin, la question se pose. Elle sous-tend du même coup une problématique : celle du rapport à la mort. Dans *Professeurs de désespoir*, Huston remarque que le néantisme est une position suicidaire pour la femme³³. Le *néantisme*, terme que l'auteure préfère à celui de *nihilisme*, désigne « une volonté de destruction radicale [...] qui n'entend pas être le moyen d'une fin autre que cette

³⁰Michel Houellebecq, cité dans : C. DUCHATELET et autres. *Michel Houellebecq*, Coll. « Les grands entretiens d'artpress », Paris, Imec, 2013, p. 15-16.

³¹*Ibid.*, p. 15-16.

³²D. RABATÉ. *op. cit.*, p. 33.

³³N. HUSTON. *Professeurs de désespoir*, Paris, Actes Sud, 2004, p. 303.

destruction même³⁴ ». Cette volonté est animée par un « double ressentiment – un ressentiment contre la réalité et un ressentiment contre le temps³⁵ ». Selon Huston, le personnage féminin dans les récits de Houellebecq est tiré de force dans la « voie ténébreuse³⁶ » du désespoir. Toutefois, elle fait fi de ce qui advient au personnage masculin en fin de parcours. Pour sa part, Philippe Ducat, dans son article « Houellebecq ou la casse du sujet », se penche uniquement sur le personnage masculin et sa « conduite de retrait³⁷ » après la mort du personnage féminin.

Une des prémisses de ce mémoire consiste en ceci : pour comprendre la mort du personnage féminin, il faut combiner les deux perspectives. Il faut porter attention à la dynamique du couple, à la recherche de l'idéal que partagent le personnage féminin et le personnage masculin et, bien sûr, à l'échec de leur l'union. De plus, il faut noter que l'élan suicidaire est d'abord engagé par le personnage féminin. Christiane, Isabelle et Anne se montrent plutôt lucides et autonomes face à leur mort, ce qui va à l'encontre du statut d'impuissance des femmes houellebecquiennes que promeut Nancy Huston. Est-ce à dire que le personnage féminin ne craint pas la mort? À tout le moins, cela indique que le personnage masculin et le personnage féminin n'ont pas le même rapport avec la mort. Pour cette raison, il faut en premier lieu tenter de définir ce que serait la mort en tant qu'expérience durant la vie.

Le rapport que le sujet entretient avec la mort tend à reposer sur ce moment où il aura à mourir. Pourtant, la mort se pense, se rêve et s'écrit. Elle laisse échapper un peu de son éternité, se taille une place dans l'instant. La mort d'un proche est en cela une expérience philosophique privilégiée. Elle n'est pas la mort du sujet, mais une expérience tangente. Celui qui meurt

³⁴M. CRÉPON. « Le nihilisme dans la culture », *Nietzsche et le temps des nihilismes*, sous la direction de Jean-François Mattéi, France, Presses Universitaires de France, 2005, p. 85.

³⁵*Ibid.*, p. 88.

³⁶N. HUSTON. *op. cit.*, p. 303.

³⁷P. DUCAT. « Houellebecq ou la casse du sujet », *L'Extime/L'Intime*, sous la direction de A. Mura-Brunel et F. Schuerewegen, CRIN, New York, Rodopi, n°41, 2002, p. 55.

emporte son secret³⁸, mais son absence fait ressentir le « miroitement ténébreux³⁹ » de la mort. Dès lors, le sujet se questionne. Il tente d'imaginer quelque chose qu'il ne peut pas voir. Il éprouve même le besoin de faire adopter à cette disparition une forme, une couleur familière. L'expérience de la mort se nourrit d'abord de ce besoin de proximité. Elle crée un remous.

La mort est inatteignable et pourtant, l'impression qu'elle tangue tout près demeure. En d'autres mots, « nous possédons la certitude que nous mourrons et tout de même, nous nous demandons : puis-je mourir⁴⁰? » Le sujet est coincé. Il angoisse. Dans *Penser la mort?* Vladimir Jankélévitch, philosophe chrétien, propose un remède :

Il y a un mystère profond, jamais résolu pour l'homme, et qui est peut-être une espérance : c'est le mystère de la mort. Alors, il s'agit donc de le rendre habitable, de le rendre vivable, d'en faire une familiarité⁴¹.

Cette idée a ceci de dangereux : penser la mort peut lui retirer son aspect intangible. La mort peut tendre à devenir objet, à prendre une forme fixe. Si le mouvement de va-et-vient de la mort avec l'être cesse, il se transforme alors en contemplation. Un état passif où la mort est mirage. Quoique rassurante, l'idée d'une mort individuelle est trompeuse : « La mort n'est jamais rapport à un moment déterminé, pas plus qu'elle n'est en rapport déterminé avec moi⁴². » Croire le contraire est risqué. Cela implique la construction d'un espace dans lequel il est possible de s'effacer. La mort peut alors être ressentie comme un dernier recours à la vie. Vouloir mourir est vouloir créer une mort familière, superficielle. Vouloir mourir est imaginer une *chambre* et « ne rencontrer encore que nous, notre décision et notre certitude⁴³ ». Pour reprendre les paroles de

³⁸V. JANKÉLÉVITCH. *Penser la mort ?*, Coll. « Opinion », Paris, Liana Levi, 1994, p. 17.

³⁹*Ibid.*, p. 141.

⁴⁰M. BLANCHOT. *L'Espace littéraire*, Coll. « Folio Essais », Paris, Gallimard, 1955, p. 117.

⁴¹V. JANKÉLÉVITCH. *Op. cit.*, p. 115.

⁴²*Ibid.*, p. 130.

⁴³*Ibid.*, p. 127.

Blanchot, le suicide est une mort-outil⁴⁴. Une mort accessoire qui apaise par sa forme intime, individuée. Cette mort n'a rien d'authentique.

Pour Blanchot, c'est à un *mouvement véritable* de l'esprit que l'on doit tendre par rapport à la mort : un « travail lucide pour s'avancer hors de soi, se percevoir disparaissant et s'apparaître dans le mirage de cette disparition⁴⁵ ». Chez Baudelaire, dans *La Mort des pauvres*, la mort est à la fois présence et destination; un absolu qui retentit dans la mémoire de Daniell (*La Possibilité d'une île*) :

*C'est la mort qui console, hélas! et qui fait vivre;
C'est le but de la vie, et c'est le seul espoir
Qui, comme un élixir, nous monte et nous enivre,
Et nous donne le cœur de marcher jusqu'au soir*⁴⁶

La mort « donne air, espace, mouvement joyeux et léger : elle est la possibilité⁴⁷ ». Comme éventualité, la mort est un rappel à la vie.

Dans l'œuvre littéraire de Michel Houellebecq, les femmes sont désillusionnées, ultralucides. Que se produit-il donc pour qu'elles en arrivent à s'enlever la vie? Quelles sont les particularités de ces chambres de mort que se sont imaginées Christiane, Isabelle et Anne?

Les prémisses philosophiques blanchotiennes présentées au sujet de la mort ainsi que l'héritage baudelairien guideront la réflexion dans les pages qui suivent. Grâce à ces deux influences, il s'agira de comprendre les enjeux poétiques que le suicide féminin soulève dans le récit houellebecquien. La désillusion des personnages semble être le point de départ de la fiction. Pour en comprendre toute la portée et son rôle hypothétique dans le suicide des femmes, chacun des trois couples sera présenté et analysé de même que chacun des suicides féminins. Les effets

⁴⁴*Ibid.*, p. 131.

⁴⁵M. BLANCHOT. *op. cit.*, p. 139.

⁴⁶M. HOUELLEBECQ. *La Possibilité d'une île*, Coll. « J'ai lu », Paris, Éditions Fayard, 2005, p. 378.

⁴⁷M. BLANCHOT. *op. cit.*, p. 119.

de cette stratégie narrative seront dégagés afin de tirer des conclusions quant au sens du suicide féminin dans la poétique houellebecquienne.

CHAPITRE I

LES SUICIDÉES HOUELLEBECQUIENNES

Le suicide féminin s'inscrit dans le parcours amoureux de Christiane et Bruno dans *Les Particules élémentaires*, de Daniell et Isabelle dans *La Possibilité d'une île*, et d'Anne et Jean-Pierre, les parents de Jed Martin, dans *La Carte et le territoire*. Dans un premier temps, chacun des trois couples houellebecquiens sera examiné. Ensuite, les trois suicides féminins seront analysés afin de comprendre ce que représente la mort dans les récits de Michel Houellebecq.

Christiane et Bruno dans *Les Particules élémentaires*

Fils d'un chirurgien plastique et d'une mère hippie souhaitant s'émanciper, Bruno Clément est abandonné à deux ans par ses parents, puis élevé par sa grand-mère. Son enfance et son adolescence sont marquées par l'humiliation et le rejet des filles. Il devient professeur de littérature, se marie, a un fils, puis divorce. Il se complait dans l'alcool et dans les services de prostituées jusqu'à ce qu'il rencontre Christiane au *Lieu du Changement*, communauté New Age où ils se sont tous les deux rendus pour des aventures sexuelles. Christiane, professeure de sciences naturelles dans la quarantaine, est aussi divorcée et déçue par la relation qu'elle entretient avec son fils. Sa rencontre avec Bruno se transforme en relation de couple : ils se sentent acceptés et fréquentent ensemble un club échangiste. Le sexe, en d'autres mots, est l'essence du couple. À un moment, Bruno entrevoit même la possibilité du bonheur. Il dit à Christiane :

J'ai envie de vivre avec toi. J'ai l'impression que ça suffit, qu'on a été assez malheureux comme ça, pendant trop longtemps. Plus tard il y aura la maladie, l'invalidité et la mort. Mais je crois qu'on peut être heureux,

ensemble, jusqu'à la fin. En tout cas j'ai envie d'essayer. Je crois que je t'aime⁴⁸.

Toutefois, la maladie latente de Christiane la surprend en pleine orgie. La nécrose de ses vertèbres coccygiennes lui ravit l'usage de ses jambes. Clouée à un fauteuil roulant, Christiane voit son couple mis à l'épreuve. Sur le coup, Bruno propose à Christiane de venir habiter avec lui. Elle lui demande si c'est réellement ce qu'il désire. Il hésite, tarde à répondre. Christiane le rassure : « Tu n'es pas forcé. Il te reste un peu de temps à vivre; tu n'es pas forcé de le passer à t'occuper d'une invalide⁴⁹. »

Quelques jours plus tard, Christiane se jette en bas des escaliers de son appartement. Elle meurt. Bruno se retrouve devant le corps inerte de son amante :

Le corps de Christiane ne pourrait plus bouger, respirer, ni parler. Le corps de Christiane ne pourrait plus aimer, il n'y avait plus aucun destin possible pour ce corps et c'était entièrement de sa faute. Cette fois toutes les cartes avaient été tirées, tous les jeux avaient été joués, la dernière donne avait eu lieu et elle s'achevait sur un échec définitif. Pas plus que ses parents avant lui il n'avait été capable d'amour⁵⁰.

Bruno conclut que la capacité d'aimer ne fait plus partie de la condition humaine. Il entre alors dans un « état de détachement sensoriel⁵¹ ». Il part en voiture pour « apercevoir » son fils une dernière fois, puis se rend à l'hôpital psychiatrique. Il n'en ressort pas.

Christiane et le sentiment océanique

Dans *La Possibilité d'une île*, Daniell donne une définition de ce que devrait être l'amour :

⁴⁸M. HOUELLEBECQ. *Les Particules élémentaires*, op. cit., p. 223.

⁴⁹*Ibid.*, p. 247.

⁵⁰*Ibid.*, p. 249.

⁵¹*Ibid.*, p. 250.

Il n'y a pas d'amour dans la liberté individuelle, dans l'indépendance, c'est tout simplement un mensonge, et l'un des plus grossiers qui se puisse concevoir; il n'y a d'amour que dans le désir d'anéantissement, de fusion, de disparition individuelle, dans une sorte comme on disait autrefois de *sentiment océanique*, dans quelque chose de toute façon qui était, au moins dans un futur proche, condamné⁵².

Le sujet moderne, dans le monde en ruines qu'illustre Michel Houellebecq, n'est pas habilité à l'amour. Les personnages souffrent de la disparition du *sentiment océanique*, mais ne pourraient ni le reconnaître ni le supporter de leur vivant. Une fois unis, ils verbalisent bon nombre de fois l'échec latent de leur union. Étrangement, la quête du bonheur et le cynisme des personnages cheminent en parallèle, jusqu'à ce qu'un choc favorise l'un des deux. À ce sujet, une cassure est observable entre le personnage masculin et le personnage féminin. Une sorte de décalage.

D'une part, l'amour de Christiane répond à ce *sentiment océanique*. Comme l'indique Bruno Viard, l'amour du personnage féminin est inconditionnel dans la mesure où il fait « l'impasse sur les revendications personnelles du sujet⁵³ ». Son existence semble reposer sur sa capacité à donner. C'est d'ailleurs la générosité sexuelle de Christiane qui sauve Bruno de la solitude et qui leur permet de vivre, pendant un temps, le bonheur. Une générosité certes mal payée, pour reprendre les mots de Murielle Lucie Clément⁵⁴. En effet, on peut croire que Christiane, « trop douce⁵⁵ », « trop gentille⁵⁶ », fait don de sa mort à Bruno afin qu'il préserve sa liberté. Elle ne veut pas qu'il s'encombre de sa présence. Une autodisqualification en d'autres mots, comme on en verrait dans une compétition sportive. Ainsi, le don est vidé de son sens. Il se

⁵²M. HOUELLEBECQ. *La Possibilité d'une île*, op. cit., p. 389.

⁵³B. VIARD. *Les tiroirs de Michel Houellebecq*, Paris, Presses Universitaires de France, 2013, p. 38.

⁵⁴M. L. CLÉMENT. *Houellebecq, sperme et sang*, Paris, Harmattan, 2003, p. 66.

⁵⁵M. HOUELLEBECQ. *Les Particules élémentaires*, op. cit., p. 242.

⁵⁶*Ibid.*, p. 242.

vit comme un automatisme. Cependant, une *étrange lumière*⁵⁷ se cache derrière la froideur du geste. Dans *Frontière du roman*, Isabelle Daunais explique que le personnage d'Agnès dans *L'Immortalité* de Kundera refuse de mourir dans l'illusion romanesque de la reconstruction. Elle veut se sauver non pas *dans* la mort, mais *avant* sa mort⁵⁸, « et ce qu'elle gagne, c'est un temps à soi [...] en faisant l'expérience, juste avant son dernier souffle, d'une illusion, d'une fiction bien à elle⁵⁹ ». Si l'on retient cette hypothèse, on peut croire que Christiane veut mourir dans ce qu'il reste de l'illusion d'amour, dans ce qu'il reste des caresses, afin que son amour pour Bruno survive dans un état d'exaltation. Christiane est catégorique par rapport au tournant que doit prendre sa vie après l'échec de sa relation amoureuse. Elle s'empresse de s'enlever la vie.

D'autre part, à partir du moment où Christiane perd l'usage de ses jambes, on observe dans le couple « l'irréversibilité absolue de tout processus de dégradation, une fois entamé⁶⁰ ». Sa paralysie vient rouvrir chez le personnage masculin « la déchirure entre ce que le personnage désavoue (la liberté et la royauté du Moi) et ce qu'il ne peut entièrement réprimer (la résilience de ce Moi)⁶¹ ». Bruno ne sait pas où se placer. Il hésite, reste muet. Il est témoin de sa propre catastrophe. Bruno ne sait que dire devant le corps blessé de Christiane. Sans le sexe, sans projection sexuelle, le personnage masculin n'est rien. Il est lamentable. Trop lamentable pour se donner la mort pour quelle cause que ce soit. Bref, ni Christiane ni Bruno ne croient à la réhabilitation de l'amour.

⁵⁷Titre de la thèse de Patrick Roy qui s'intéresse à la *déchirure lyrique* à l'intérieur de l'œuvre, c'est-à-dire à la cohabitation de la déconstruction de l'être et de la volonté de transcendance du personnage. Voir P. ROY. *Une étrange lumière : la déchirure lyrique dans l'œuvre de Michel Houellebecq*, Thèse (Ph. D), Université Laval, 2008.

⁵⁸I. DAUNAIS. *Frontière du roman. Le personnage réaliste et ses fictions*, Coll. « Espace littéraire », Montréal, Presses de l'Université de Montréal, 2002, p. 213.

⁵⁹*Ibid.*, p. 213.

⁶⁰B. VIARD. *op. cit.*, p. 100.

⁶¹P. ROY. *op. cit.*, p. 170.

Isabelle et Daniell dans *La Possibilité d'une île*

Daniell est un humoriste cinglant obsédé par l'argent, la jeunesse et le sexe. Sa rencontre avec Isabelle, rédactrice en chef du magazine pour jeunes femmes *Lolita*, laisse présager un amour possible et durable. Cependant, le corps d'Isabelle se dégrade avec le temps. Elle vieillit et anticipe le départ de Daniell. Ce dernier la quitte effectivement pour Esther, une jeune actrice de vingt-deux ans dont il tombe amoureux. Parallèlement, il se lie d'amitié avec les membres d'une secte d'« élohimites » qui croient au retour d'extraterrestres nommés « élohims », mais dont le projet ultime est de cloner l'être humain, de lui donner la jeunesse éternelle et de le rendre immortel.

À son tour, Daniell est largué par Esther. Sa vie est fichue. Il retourne auprès d'Isabelle, déçu. Ils se rencontrent pour discuter :

« Au fond, j'aurai eu deux femmes importantes dans ma vie, conclus-je : la première – toi – qui n'aimait pas suffisamment le sexe; et la deuxième – Esther – qui n'aimait pas suffisamment l'amour. » Cette fois, elle sourit franchement. « C'est vrai... me dit-elle, d'une voix changée, curieusement malicieuse et juvénile, tu n'as pas eu de chance... »⁶²

Isabelle en veut à Daniel, mais lui avoue qu'elle l'aime encore. Il est trop tard cependant. Daniell et Isabelle sont « trop vieux, trop usés, trop amers⁶³ ». Le rapprochement n'est plus possible. Là non plus, aucune réhabilitation ne sera offerte au couple.

Après ce constat, Daniel raconte à Isabelle sa rencontre avec les élohimites. Il lui explique pourquoi il est désormais immortel. Pour Isabelle, la perspective d'une deuxième chance est séduisante. Elle accepte de laisser son ADN aux élohimites. Après la mort de sa mère malade, Isabelle prépare ses obsèques, met à jour son testament et dépose son chien dans un chenil. La nuit du 24 décembre, elle s'injecte une dose massive de morphine. Elle meurt.

⁶²M. HOUELLEBECQ. *La Possibilité d'une île*, op. cit., p. 322.

⁶³*Ibid.*, p. 235.

La fin du récit laisse croire que le projet génétique des élohimites s'est concrétisé puisque les narrateurs du récit sont Daniel²⁴ et Daniel²⁵, des néo-humains. Ils sont corrigés génétiquement, vivent seuls et communiquent virtuellement.

Isabelle et l'immortalité

Chez le personnage féminin des *Particules élémentaires* et de *La Possibilité d'une île*, la mort apparaît comme la dernière station d'une suite d'événements irrémédiables reliés à la déchéance du corps. La fragilité de ce dernier est ressentie très tôt chez Christiane et Isabelle comme ce qui provoquera la fin de leur existence. Christiane et Isabelle entretiennent un rapport très déterminé avec le moment où elles devront mourir. Elles se bâtissent une chambre de mort et s'en rapprochent lentement, au rythme de leur corps qui vieillit.

Toutefois, on aurait tort de réduire la raison de l'acte mortel au corps fané. Le suicide tardif d'Isabelle – à des années de sa rupture avec Daniel¹ –, et le suicide mystérieux d'Anne dans *La Carte et le territoire* laissent entrevoir une compréhension plus large et plus complexe de la mort dans la fiction houellebecquienne.

Contrairement à Christiane, le suicide d'Isabelle ne succède pas immédiatement le moment d'abandon du corps et du partenaire. La poussière retombe. Son désir de mourir se cristallise lorsque Daniel revient vers elle près d'un an plus tard et lui explique le projet des élohimites. À ce moment, la mort se présente comme une chambre familière, apaisante. Elle correspond tout à fait à une *mort-outil*, car Isabelle attend quelque chose de la mort. Ce n'est donc pas le néant qu'elle cherche, mais plutôt les abords de la mort⁶⁴. En fait, Isabelle conçoit la promesse d'immortalité comme une deuxième chance. Elle veut s'effacer pour mieux réapparaître. Une fois la science des élohimites au point, elle aussi pourrait accéder au bonheur :

⁶⁴M. BLANCHOT. *op. cit.*, p. 131.

Isabelle et Daniel « renaîtraient ensemble dans des corps rénovés, et pour la première fois dans l'histoire du monde ils vivraient, effectivement, un amour qui n'aurait pas de fin⁶⁵ ». Mais pour cela, Isabelle doit d'abord se faire disparaître. On déduit alors que le suicide d'Isabelle est motivé à la fois par un idéal d'amour et par son hyperrationalisme.

L'histoire pathétique et tragique de Christiane et Bruno dans *Les Particules élémentaires* justifie le programme des élohimites dans *La Possibilité d'une île*. En effet, les personnages – toujours et encore désœuvrés – sont un bon prétexte pour espérer la réussite de la mutation génétique. Comme élément symptomatique du désir de disparition, le suicide du personnage féminin légitime la transformation de l'humanité dans les fictions houellebecquiennes. Il montre le besoin criant d'une reconstruction sociale. À la fin de chacun des récits, le suicide de Christiane et celui d'Isabelle se transforment en événements marquants de l'Histoire. Ils officialisent le moment où la race humaine a voté sa propre disparition. Pour cette raison, ils prennent part, dans le discours du narrateur, à un « acte de mémoire collective⁶⁶ ». Chez Houellebecq, l'importance des suicides est gonflée par un phénomène narratif que Patrick Thériault nomme *la narration indécidable*. Le narrateur adopte d'abord un point de vue rétrospectif en faisant « la description parfois drolatique, mais généralement dysphorique, comme dépassionnée, d'un passé historiquement récent, celui de la dernière phase de l'humanisme occidental où vient s'inscrire l'existence de son protagoniste baby-boomer⁶⁷ ». Par exemple, dans *Les Particules élémentaires*, les instants tragiques qui précèdent le suicide de Christiane et le silence de Bruno sont comblés par les paroles du narrateur cynique qui élargit sa lunette pour faire le point sur une conjoncture sociale. Il s'applique à expliquer la propension au suicide

⁶⁵M. HOUELLEBECQ. *La Possibilité d'une île*, op. cit., p. 282.

⁶⁶P. THÉRIAULT. « Le narrateur se lève » : narration indécidable et fondation illégitime dans *Les Particules élémentaires* de Michel Houellebecq », *Tangence*, n°105, 2014, p. 23.

⁶⁷*Ibid.*, p. 16.

grandissante des êtres humains par le fait que « rien, y compris la mort, ne leur paraît aussi terrible que de vivre dans un corps amoindri⁶⁸ ». Puis, un deuxième point de vue fait son apparition, celui prospectif d'« une ère historique et métaphysique toute jeune encore et promise à l'éternité, celle que la technologie génétique a inaugurée en supprimant le désir et toutes formes de différence sexuelle⁶⁹ ».

La même stratégie narrative est utilisée dans *La Possibilité d'une île*. Lorsqu'Isabelle décide elle aussi de donner son ADN aux élohimites pour devenir immortelle, on sent qu'une page a été tournée pour le narrateur Daniel. La décision d'Isabelle fait naître chez lui « l'intuition qu'un phénomène nouveau [va] se produire⁷⁰ », c'est-à-dire la naissance possible d'une nouvelle religion, la réinstauration de la vie sociale, des comportements, et de la morale entourant les relations familiales entre autres⁷¹. Cet espoir met en lumière la filiation entre Houellebecq et Auguste Comte (1798-1857), le philosophe français fondateur du positivisme. Ce dernier croyait que le remède à l'effondrement de la société était la religion, plus précisément une religion nouvelle qui permettrait de relier à nouveau les hommes entre eux⁷². En effet, l'esprit positif propose un nouvel état de l'esprit humain⁷³ dont l'issue finale est l'unité entre l'homme et le monde. Il repose sur un système, la religion de l'Humanité, dont la formule sacrée consiste en ceci : « L'Amour pour principe, l'Ordre pour base, le Progrès pour but⁷⁴. » C'est ce principe que Michel Houellebecq développe dans *La Possibilité d'une île*. En ce sens, « le roman

⁶⁸M. HOUELLEBECQ. *Les Particules élémentaires*, op. cit., p. 247.

⁶⁹P. THÉRIAULT. op. cit., p. 16.

⁷⁰M. HOUELLEBECQ. *La Possibilité d'une île*, op. cit., p. 326.

⁷¹*Ibid.*, p. 326.

⁷²M. HOUELLEBECQ. *Interventions 2*, op. cit., p. 251.

⁷³D. JÉRÔME. « Auguste Comte toi-même » dans *Les actes du colloque international sur l'unité de l'œuvre de Michel Houellebecq organisé à l'université d'Aix-Marseille du 4 au 6 mai 2012*, Paris, Classiques Garnier, 2013, p. 140.

⁷⁴A. COMTE. *Système de politique positive, Extraits des tomes II et III publiés entre 1851 et 1854*, édition électronique réalisée par Jean-Marie Tremblay, d'après l'édition donnée par la « Librairie positiviste » Georges Crès & Cie, 1912, [En ligne], p. 19.

houellebecquien devient une forme de roman-laboratoire⁷⁵ ». Dans *La Possibilité d'une île*, l'auteur semble tester, à l'aide de la science, un scénario permettant de combler le vide chez le sujet. La mort du personnage féminin, c'est-à-dire la disparition définitive de la seule présence humaine significative, est le moteur de ce scénario. Conséquemment, l'échec du couple, sa reprogrammation dans chacun des récits étudiés, fait subsister l'idée de réconciliation entre les êtres, même si cela apparaît utopique. La prose houellebecquienne semble ainsi se situer au carrefour des pensées lovecraftienne et comtienne. D'un côté, le « tout disparaîtra ». De l'autre, le « il faut tout refaire ».

Dans *La Possibilité d'une île*, les néo-humains sont désormais coupés de tout contact direct avec leurs semblables. Seule la communication virtuelle est possible. Les néo-humains se familiarisent donc avec leurs prédécesseurs en faisant la lecture de leur biographie. Ils écrivent aussi la leur. C'est le récit de Daniel24 qui guide le lecteur dans l'évolution de la nouvelle espèce. Ce dernier apprend que les néo-humains sont le résultat d'une tentative d'effacement total du manque dans la mesure où est promue l'autosuffisance de l'homme et la réduction du plaisir à ses manifestations biologiques⁷⁶. Voici le constat général que fait Daniel24 de sa génération :

C'est dans l'échec, et par l'échec, que se constitue le sujet, et le passage des humains et néo-humains, avec la disparition de tout contact physique qui en fut corrélative, n'a en rien modifié cette donnée ontologique de base. Pas plus que les humains nous ne sommes délivrés du statut d'*individu*, et de la sourde déréliction qui l'accompagne; mais contrairement à eux nous savons que ce statut n'est que la conséquence d'un échec perceptif, l'autre nom du néant, l'absence de la Parole. Pénétrés par la mort et formatés par elle, nous n'avons plus la force d'entrer dans la Présence [...] nous avons perdu l'envie de nous unir.⁷⁷

⁷⁵D. JÉRÔME. *op. cit.*, p. 141.

⁷⁶D. VIART. *Le roman français au XX^e siècle*. Coll. « Les fondamentaux », Paris, Hachette, 1999, p. 146.

⁷⁷M. HOUELLEBECQ. *La Possibilité d'une île*, *op. cit.*, p. 132.

Chez les néo-humains, une sensation de vacuité étrangement humaine⁷⁸ est toujours présente. La fiction houellebecquienne se plaît à rejouer l'échec de deux façons. D'une part, dans *Les Particules élémentaires*, le couple est détruit par le désir. D'autre part, dans *La Possibilité d'une île*, l'« utopie scientiste déchantée⁷⁹ » élaborée ne permet toujours pas à l'individu d'être délivré du statut d'individu ni de la souffrance qui en découle. La misanthropie de la prose houellebecquienne va au-delà des changements apportés par la science. N'y a-t-il donc pas d'espoir pour la race humaine? Une telle conclusion consisterait à emprunter un raccourci. Il faut regarder ailleurs, car la lucidité dont se targue le néo-humain Daniel²⁴ est infirmée par d'autres témoignages. En effet, Marie²³ garde avec elle un poème écrit par Daniel¹ :

*Ma vie, ma vie, ma très ancienne
Mon premier vœu mal refermé
Mon premier amour infirmé,
Il a fallu que tu reviennes.*

*Il a fallu que je connaisse
Ce que la vie a de meilleur,
Quand deux corps jouent de leur bonheur
Et sans fin s'unissent et renaissent.*

*Entré en dépendance entière,
Je sais le tremblement de l'être
L'hésitation à disparaître,
Le soleil qui frappe en lisière*

*Et l'amour, où tout est facile,
Où tout est donné dans l'instant;
Il existe au milieu du temps
La Possibilité d'une île⁸⁰.*

⁷⁸M. HOUELLEBECQ. *La Possibilité d'une île*, op. cit., p. 169.

⁷⁹D. VIART. *Le roman français au XX^e siècle*. Coll. « Les fondamentaux », Paris, Hachette, 1999, p. 146.

⁸⁰M. HOUELLEBECQ. op. cit., p. 398-399.

Ce poème convainc Marie²³ de quitter son domicile isolé pour tenter de rejoindre ses semblables. Cette volonté de s'unir à d'autres suggère que les gestes posés par les personnages féminins dans les romans de Michel Houellebecq constituent les derniers sursauts d'humanité.

Les parents de Jed Martin dans *La Carte et le territoire*

Le roman raconte la vie de Jed Martin, artiste dont l'ascension au succès est attribuée à son travail photographique à partir de cartes routières Michelin ainsi qu'à la réalisation de portraits de personnalités connues, comme celui de Michel Houellebecq. En début de carrière, Jed rencontre Olga, une femme russe magnifique avec qui il entretient une idylle. Lorsque cette dernière doit retourner en Russie pour le travail, Jed ne la retient pas malgré l'amour qu'elle lui porte. Seul le meurtre de Houellebecq semble réellement le préoccuper. Il vient donc en aide au commissaire Jasselin. Après la résolution du crime, trois ans plus tard, Jed Martin se retire à la campagne dans la maison de ses grands-parents.

En arrière-plan, Jed Martin tente d'élucider une autre affaire, celle du suicide de sa mère, Anne. Jed n'avait que sept ans lorsque sa mère s'est tuée avec du cyanure. Depuis cet événement, la relation entre Jed et son père, Jean-Pierre, a toujours été distante, mais lorsque ce dernier apprend qu'il est atteint d'un cancer, il semble vouloir sortir de son mutisme. Jean-Pierre raconte ce qu'il sait de la mort de sa femme :

Ce qui m'a le plus choqué, c'est ce que m'a raconté la voisine, qui l'a croisée juste avant. Elle revenait de faire ses courses, elle venait probablement de se procurer le poison - on n'a jamais su comment, d'ailleurs. Ce que m'a dit cette femme c'est qu'elle avait l'air heureuse, incroyablement enthousiaste et heureuse. Elle avait exactement, m'a-t-elle dit, l'expression de quelqu'un qui s'apprête à partir en vacances. C'était du cyanure, elle a dû mourir presque instantanément; je suis absolument certain qu'elle n'a pas souffert⁸¹.

⁸¹M. HOUELLEBECQ. *La Carte et le territoire*, Paris, Flammarion, 2010, p. 215.

La mort d'Anne survient au milieu des emplettes habituelles. Elle est rapportée comme une légère entorse à la routine. Aucun évènement, aucun catalyseur apparent, ne semble avoir conforté Anne dans sa décision. Au dire d'une voisine, Anne avait *l'expression de quelqu'un qui s'apprête à partir en vacances*. Jean-Pierre est troublé de savoir que l'idée de mourir a pu enchanter sa femme. Il ne s'en est d'ailleurs jamais remis. Tout ce qu'il a pu déduire à propos du suicide d'Anne est qu'elle n'était pas satisfaite de sa vie⁸², tout comme lui, désabusé par son travail d'architecte. Jean-Pierre n'a connu aucune autre femme, n'en a « même pas éprouvé le désir⁸³ ». Il s'est isolé en confiant son fils aux gardiennes d'enfants et en passant le moins de temps possible à la maison. Le succès de son entreprise de construction l'a tenu occupé jusqu'à la retraite. En d'autres mots, il se considérait alors comme « le chef d'une famille décomposée et n'envisageait nulle recomposition⁸⁴ ». Après toutes ces années, rongé par le cancer, Jean-Pierre choisit finalement de se rendre en Suisse pour se faire euthanasier.

Anne et le tremblement de l'être

Jed garde des photos de sa mère. Sur les images, il perçoit chez elle une « angoisse » :

Elle souriait rarement sur ces images, et même son sourire semblait encore recouvrir une angoisse. Bien entendu, on était sans doute influencé par l'idée de son suicide; mais même en essayant de s'en abstraire il y avait en elle quelque chose d'un peu irréel, ou en tout cas d'intemporel; on l'imaginait facilement dans un tableau du Moyen âge, ou de la Renaissance primitive; il paraissait par contre invraisemblable qu'elle ait pu être adolescente dans les années 1960, qu'elle ait pu posséder un *transistor* ou aller à des *concerts de rock*⁸⁵.

Anne n'appartient pas à son époque. Elle est immortalisée, comme un tableau. N'ayant pas répondu aux mouvements de mai 68, Anne devient une œuvre d'art. L'angoisse dont nous parle

⁸²*Ibid.*, p. 215.

⁸³*Ibid.*, p. 215.

⁸⁴*Ibid.*, p. 37.

⁸⁵*Ibid.*, p. 47.

Jed pourrait traduire l'incapacité de sa mère à s'adapter aux années 60 et suivantes. Étrangement, c'est une des seules figures maternelles « épargnées » par Houellebecq. Sa suppression provoque des effets dévastateurs. Comme le montre Bruno Viard, on note aussitôt la rapidité et la brutalité avec laquelle « chacun est renvoyé à sa solitude⁸⁶ » après la disparition féminine. Mais ce qui se dégage du suicide d'Anne est un sentiment de plénitude, un sentiment d'évidence, d'empressement, comme si sa mort allait de soi. Il laisse croire à un mouvement plus profond de l'être vers la mort. On a l'impression que le personnage féminin est à la recherche d'une forme d'absolutisme qu'elle n'a pas trouvé en amour.

⁸⁶B. VIARD. « Michel Houellebecq cynique et mystique » dans *Les actes du colloque international sur l'unité de l'œuvre de Michel Houellebecq organisé à l'université d'Aix-Marseille du 4 au 6 mai 2012*, Paris, Classiques Garnier, 2013, p. 89.

CHAPITRE 2

MISES À MORT ET CONTRECOUPS

Amour et liberté

*Au milieu du suicide occidental, il était clair qu'ils n'avaient aucune chance*⁸⁷.

Dans *Les tiroirs de Michel Houellebecq* paru en 2013, Bruno Viard s'intéresse aux paradoxes dans l'œuvre houellebecquienne. Il arrive à la conclusion selon laquelle la recherche de la liberté individuelle et celle de l'amour sont incompatibles⁸⁸. Dans les trois récits, la filiation interrompue⁸⁹, c'est-à-dire le manque d'amour parental, établit un désordre irrémédiable de l'être. Tout lien familial est rompu et les personnages houellebecquiens ne ressentent ni l'envie ni l'urgence de corriger le tir. Christiane et Bruno sont incapables d'aimer leur enfant respectif. À un moment du récit, Christiane va même jusqu'à souhaiter la mort de son fils. Selon Murielle Lucie Clément, ce geste reflète chez le personnage une profonde abjection : son enfant est un obstacle qu'elle doit vaincre pour jouir plus librement de la vie⁹⁰.

Une chose est certaine, les mères houellebecquiennes se portent très mal. Elles sont indignes, ignobles même. Elles abandonnent leur enfant, comme l'a fait la mère de l'écrivain. L'écriture est-elle exutoire pour Michel Houellebecq? Possiblement. Mais est-ce par provocation pure comme le laisse entendre Nancy Huston dans *Professeurs de désespoir*, par pur désir de « montrer-son-derrière-à-la-maîtresse, cracher-dans-la-soupe, chier-sur-le-sol-de-la-cuisine, se-masturber-sur-sa-mère »? Ce serait mal lire l'auteur. La femme est au centre de ce qui a été perdu

⁸⁷M. HOUELLEBECQ. *Les Particules élémentaires*, op. cit., p. 237.

⁸⁸B. VIARD. *Les tiroirs de Michel Houellebecq*, Paris, Presses Universitaires de France, 2013, p. 40.

⁸⁹*Ibid.*, p. 131.

⁹⁰M. L. CLÉMENT. op. cit., p. 96.

et de ce qui cherche à être retrouvé, c'est-à-dire la possibilité du bonheur. D'ailleurs, la figure paternelle n'est pas davantage glorifiée.

En 2010, en entrevue pour la revue *The Art of Fiction*, Michel Houellebecq expliquait que son roman *Les Particules élémentaires* est inspiré des expériences de physique quantique d'Alain Aspect de 1982. Ce dernier a démontré le paradoxe EPR (Einstein-Podolsky-Rosen), plus exactement le fait que lorsque les particules interagissent, elles restent connectées pour toujours, même si une distance considérable les sépare⁹¹. Le personnage houellebecquien, même s'il vit un amour illusoire, est porté par le souhait « d'accéder enfin à l'infinie présence humaine⁹² ». Ce que dénonce Houellebecq est avant tout le besoin insatiable de liberté qui nous éloigne les uns des autres. Qui nous déshumanise. Au lieu d'imaginer la réussite du rapprochement, Houellebecq confronte le lecteur à une « expérience de la limite⁹³ », particulièrement dans *La Possibilité d'une île*. Dans ce roman, l'auteur imagine la « correction » de l'être humain en introduisant une nouvelle génération

presque débarrassée de l'inutile souffrance, de l'amour, de toute ou partie de la sexualité (cette source de domination et d'exploitation sociale), libérée, bien sûr, du scandale universel de la mort. En attendant d'être complètement délivrée de l'individualité, du libre arbitre, et pour finir : libérée de la liberté⁹⁴!

Toutefois, alors qu'elle devrait provoquer le soulagement, la mutation de la race humaine provoque un vertige. Comme expérience de lecture, elle remet en question l'idée de souffrance : vaut-il mieux se libérer de tout, même de l'idéal d'amour, ou souffrir dans un effort de rapprochement?

⁹¹S. HUNNEWELL. *op. cit.*, [En ligne].

⁹²L. FUSTIN. « La mélancolie cynique du poète houellebecquien » dans *Les actes du colloque international sur l'unité de l'œuvre de Michel Houellebecq organisé à l'université d'Aix-Marseille du 4 au 6 mai 2012*, Paris, Classiques Garnier, 2013, p. 52.

⁹³P. RAYMOND-THIMONGA. « Le devenir et la liberté dans trois romans de Michel Houellebecq », *L'Atelier du roman*, Paris, n° 86, 2016, p. 131.

⁹⁴*Ibid.*, p. 128.

Les corps abjects

Je ressens ma peau comme une frontière, et le monde extérieur comme un écrasement. L'impression de séparation est totale; je suis désormais prisonnier en moi-même⁹⁵.

Le désir de mort du personnage féminin provient d'une déconvenue : l'échec du couple. Or les trois suicides ne partagent pas le même déclencheur. Chez Christiane et Isabelle, il s'agit apparemment de la perspective d'un corps amoindri. Il faut rappeler que le sexe domine les relations amoureuses dans le cas de Christiane et Bruno des *Particules élémentaires* et de Daniell et Isabelle dans *La Possibilité d'une île*. Leur parcours amoureux s'écrit à partir des corps. Daniell raconte : « Nous sommes des corps, nous sommes avant tout, principalement et presque uniquement des corps, et l'état de nos corps constitue la véritable explication de la plupart de nos conceptions intellectuelles et morales⁹⁶. » Les personnages ont adopté cette idée. Seuls les corps ont conservé la faculté de se rejoindre⁹⁷. Ils ravivent l'espoir de « l'exception radieuse⁹⁸ », l'union réussie et durable de deux êtres.

La rencontre d'un partenaire renforce l'illusion lyrique de l'ivresse. Les fantasmes sexuels irréalistes des narrateurs masculins deviennent viables pour un temps. Ils s'enivrent. Ils ont trouvé « l'amour » – c'est ainsi qu'ils le nomment – jusqu'à ce qu'un évènement tire le rideau sur cet amour illusoire. Voici le constat que fait Daniell sur sa relation avec Isabelle :

Je revis nos actes d'amour, nos étreintes, tous ces moments qui nous avaient unis : je la revis à chaque fois détournant le regard, ou fermant les yeux, et je me mis à pleurer. [...] Jamais nous ne connaîtrions ce regard double, infiniment mystérieux, du couple uni dans le bonheur, acceptant humblement la présence des organes, et la joie illimitée; jamais nous ne serions véritablement amants⁹⁹.

⁹⁵M. HOUELLEBECQ. *Extension du domaine de la lutte*, Paris, J'ai Lu, 2000, p. 156.

⁹⁶M. HOUELLEBECQ. *La Possibilité d'une île*, op. cit., p. 202.

⁹⁷M. L'ESPÉRANCE. op. cit., p. 4.

⁹⁸M. HOUELLEBECQ. *Plateforme*, Paris, Éditions Flammarion, 2001, p. 349.

⁹⁹M. HOUELLEBECQ. *La Possibilité d'une île*, op. cit., p. 70.

Chez Houellebecq comme chez Baudelaire, les êtres ne se répondent plus, ils détournent le regard. L'instant d'unité apporté par le sexe est trompeur : « c'est une sexualité tellement codifiée et égoïste qu'elle ne peut que renforcer l'isolement de l'individualité discontinue¹⁰⁰. » Même dans les moments de tendresse, Isabelle ressent la désagrégation prochaine de son couple. Elle anticipe le détachement. La « sexualité consumériste¹⁰¹ » est vécue au vu et au su du personnage féminin.

Dans deux des fictions étudiées, le corps féminin est compromis : Christiane est paralysée et Isabelle vieillit. Deux conditions irrémédiables sur lesquelles les femmes n'ont aucun pouvoir. On leur retire en quelque sorte le droit d'exister au sein de la société libérale. Dans *La Possibilité d'une île*, les narrateurs néo-humains rapportent avec une « stupéfaction horrifiée¹⁰² » que les buts que poursuivaient autrefois les humains étaient exclusivement d'ordre sexuel; que tout tournait autour des corps et du maintien d'une apparence physique susceptible de séduire¹⁰³. Daniel s'aperçoit bien trop tard que les corps ne possèdent pas de pouvoir transcendant :

Lorsque la sexualité disparaît, c'est le corps de l'autre qui apparaît, dans sa présence vaguement hostile; ce sont les bruits, les mouvements, les odeurs; et la présence même de ce corps qu'on ne peut plus toucher ni sanctifier par le contact, devient peu à peu une gêne¹⁰⁴.

La déchéance physique du personnage féminin provoque un sentiment d'encombrement, le « je ne veux pas être un poids¹⁰⁵ » d'Isabelle. La lucidité frappante avec laquelle cette dernière réagit

¹⁰⁰C. DU TOIT. « Entre mobilisation infinie et épuisement vital » dans *Les actes du colloque international sur l'unité de l'œuvre de Michel Houellebecq organisé à l'université d'Aix-Marseille du 4 au 6 mai 2012*, Paris, Classiques Garnier, 2013, p. 119.

¹⁰¹D. VIART. *Le roman français au XX^e siècle*, op. cit., p. 146.

¹⁰²M. HOUELLEBECQ. *La Possibilité d'une île*, op. cit., p. 300.

¹⁰³*Ibid.*, p. 300-301.

¹⁰⁴*Ibid.*, p. 71.

¹⁰⁵*Ibid.*, p. 95.

montre qu'elle a toujours été consciente qu'un amour qui ne tient qu'à deux pauvres corps fragiles est, pour reprendre l'expression de Murielle Lucie Clément, un *amour évidé*¹⁰⁶.

Christiane et Isabelle ressentent une pression à se débarrasser de leur corps. Elles sont disqualifiées de la compétition sexuelle et, par le fait même, de la course au bonheur. Ainsi, le rapport à l'amour est court-circuité quand le personnage féminin ne peut plus donner; quand le personnage féminin n'est plus qualifié pour l'amour au temps du libéralisme. Cela met en doute le discours des personnages masculins, notamment lorsque Bruno dit à Christiane qu'ils peuvent être heureux *jusqu'à la fin*. Qu'entend-il donc par *la fin* exactement? *La maladie, l'invalidité ou la mort*? Et quelle conclusion Christiane tire-t-elle avant de se donner la mort?

La lecture de *La Possibilité d'une île* offre une réponse : « La disparition de la tendresse suit toujours de près celle de l'érotisme¹⁰⁷. » Pour le narrateur Daniell, l'impossibilité de détacher ces deux réalités rend l'amour impossible. La tendresse point au contact des corps et s'éteint lorsqu'ils se séparent. L'amour est-il possible? Daniell avoue :

Le désir physique, si violent soit-il, n'avait jamais suffi chez moi à conduire à l'amour, il n'avait pu atteindre ce stade ultime que lorsqu'il s'accompagnait, par une juxtaposition étrange, d'une compassion pour l'être désiré; tout être vivant, évidemment mérite de la compassion du simple fait qu'il est en vie et se trouve par là même exposé à des souffrances sans nombre¹⁰⁸.

Pour être aimé, le personnage féminin doit posséder une charge importante de souffrance à laquelle il est possible de s'identifier. Seul bémol, il doit s'agir d'une *faiblesse physique insoupçonnable, mais réelle*¹⁰⁹. Elle doit être latente et invisible. C'est l'Autre qui doit en détenir le secret, posséder une emprise sur un mal qui surgira tôt ou tard. C'est pourquoi Daniell peut

¹⁰⁶M. L. CLÉMENT. « Le Héros houellebecquien », *Studi Francesi*, [En ligne], vol. 50 n° 48, 2006, p. 91-99, <http://www.muriellelucieclement.com/heros-houellebecquien/> (Page consultée le 5 juin 2015).

¹⁰⁷M. HOUELLEBECQ. *La Possibilité d'une île*, op. cit., p. 71.

¹⁰⁸*Ibid.*, p. 204-205.

¹⁰⁹*Ibid.*, p. 204-205.

ressentir de la compassion *lorsque l'envie le lui prend*. La jeune Esther l'emporte ainsi sur Isabelle : sa faiblesse ne laisse pas encore de traces sur son corps. Son potentiel érotique est donc intact. On constate que le personnage féminin doit être digne de compassion pour le personnage masculin. Son corps menacé est désirable dans la mesure où il ne montre pas encore les signes de vieillesse ou d'une défectuosité. En tant que marchandise, la valeur du corps provient de sa fragilité, de son potentiel de souffrance. Celui-ci avive le désir du personnage masculin. L'altérabilité du corps féminin agit comme une bombe à retardement. Il n'y a d'ailleurs pas plus grand ennemi dans la fiction houellebecquienne que le Temps. Dans le roman *Soumission* et le recueil de poésie *Configuration du dernier rivage*, la femme vieillissante est désignée comme un « oiseau mazouté¹¹⁰ ». Sur son corps, les signes de l'âge se déposent pareils à un liquide visqueux. Ce rapport analogique au corps féminin se manifeste aussi dans les œuvres étudiées. On remarque que la prose de Michel Houellebecq est curieuse en ce qui a trait à la condamnation réservée aux femmes. L'auteur s'attarde aux moments explosifs où leur potentiel érotique est évacué avec une « brutalité stupéfiante¹¹¹ ». En d'autres mots, la réussite du couple dissimule quelque chose de plus sombre, c'est-à-dire un besoin de gratification narcissique¹¹² du personnage masculin.

Dans *Les Particules élémentaires*, une ellipse passe sous silence les derniers jours de l'existence de Christiane. Puis, son suicide, comme ceux d'Isabelle et d'Anne, est raconté en s'en tenant uniquement aux faits¹¹³. Pour Agathe Novak-Lechevalier, cet euphémisme est un procédé ambigu. Alors qu'il aurait normalement un effet d'atténuation du pathétique, il provoque le contraire. La souffrance est « une résonance plutôt qu'un son direct qui se crée dans la tension

¹¹⁰M. HOUELLEBECQ. *Configuration du dernier rivage*, op. cit., p. 44.

¹¹¹M. HOUELLEBECQ. *Soumission*, Paris, Éditions Flammarion, 2015, p. 24.

¹¹²C. DUCHATELET et autres. op. cit., p. 19.

¹¹³A. NOVAK-LECHEVALIER. « Michel Houellebecq : le pathétique en lisière » dans *Les actes du colloque international sur l'unité de l'œuvre de Michel Houellebecq organisé à l'université d'Aix-Marseille du 4 au 6 mai 2012*, Paris, Classiques Garnier, 2013, p. 73.

entre le dedans et le dehors, entre le désir et la peur, entre la possibilité et l'indifférence¹¹⁴ ». Elle laisse libre cours à l'imagination. Le lecteur peut alors imaginer Christiane examinant le compteur, faisant l'« examen rationnel des jouissances et des douleurs¹¹⁵ » de sa vie, calculant la valeur de son existence. Elle décide finalement de disparaître. Par économie de douleur.

Devant le corps meurtri de Christiane, la tendresse de Bruno disparaît, dévoilant ainsi l'être narcissique qu'il est. Telle que décrite par Julia Kristeva,

l'abjection de soi serait la forme culminante de cette expérience du sujet auquel est dévoilé que tous ses objets ne reposent que sur la *perte* inaugurale fondant son être propre. Rien de tel que l'abjection de soi pour démontrer que toute abjection est en fait reconnaissance du *manque* fondateur de tout être, sens, langage, désir¹¹⁶.

Le miroir se brise. Bruno se voit dans toute sa petitesse. Il est perdu. Cette crise narcissique est aussi présente dans *La Possibilité d'une île*. Après l'échec de sa relation avec Isabelle et après avoir été abandonné à son tour par Esther, Daniell constate :

Ce n'est pas la lassitude qui met fin à l'amour, ou plutôt cette lassitude naît de l'impatience, de l'impatience des corps qui se savent condamnés et qui voudraient vivre, qui voudraient, dans le laps de temps qui leur est imparti, ne laisser passer aucune chance, ne laisser échapper aucune possibilité, qui voudraient utiliser au maximum ce temps de vie limité, déclinant, médiocre qui est le leur, et qui partant ne peuvent aimer qui que ce soit, car tous les autres leur paraissent limités, déclinants, médiocres¹¹⁷.

La désagrégation du couple nous rapporte ainsi à la source de l'abjection des protagonistes masculins. Les personnages découvrent l'ambiguïté de leur propre essence « intermédiaire¹¹⁸ » : ce sont des êtres capables de compassion, mais dont l'intérêt individuel finit par les dévoiler comme des êtres par qui le mal advient. En tentant d'interrompre « la reproduction sans fin du

¹¹⁴C. DU TOIT. *op. cit.*, p. 118.

¹¹⁵M. HOUELLEBECQ. *Les Particules élémentaires*, *op. cit.*, p. 247.

¹¹⁶J. KRISTEVA. *Pouvoirs de l'horreur. Essai sur l'abjection*, Coll. « Tel Quel », Paris, Seuil, 1980, p. 12-13.

¹¹⁷M. HOUELLEBECQ. *La Possibilité d'une île*, *op. cit.*, p. 282.

¹¹⁸M. HOUELLEBECQ. *Ennemis publics*, *op. cit.*, p. 201.

malheur et du mal¹¹⁹ », en tentant d'aller vers l'Autre et de briser la solitude, les personnages ne font qu'accélérer le « déroulement illimité des chaînes causales¹²⁰ ». L'amante houellebecquienne est condamnée dès le départ. Elle doit posséder une fragilité latente, mais son corps ne doit pas en contenir les marques. Aussitôt le bonheur entrevu, elle vit dans l'anticipation de la souffrance. Et cette zone précise est la plus lumineuse de son existence.

Attaquez le récit comme un radieux suicide

*Les insectes se cognent entre les murs
Limités à leur vol fastidieux
Qui ne porte aucun message
Que la répétition du pire¹²¹.*
Daniel24

Dans son essai *H.P. Lovecraft : Contre le monde, contre la vie*, Michel Houellebecq s'intéresse aux incipits d'Howard Philipps Lovecraft. Pour imager l'invitation que fait Lovecraft à ses lecteurs, Houellebecq évoque *La Comédie divine* et l'inscription toute spéciale sur la porte des Enfers : « Vous qui entrez, laissez ici toute espérance¹²². » Cette référence illustre bien la démarche lovecraftienne par ce qu'elle promet : l'absence de rédemption et la promesse de souffrance éternelle.

« Attaquez le récit comme un radieux suicide¹²³ », titre choisi par Houellebecq pour ce chapitre de l'essai, pourrait tout aussi bien figurer en exergue de ses propres romans.

La mort du personnage féminin se répète. Elle est le résultat d'un essai-erreur. Plus encore, elle ressemble à un *Die and retry*, phénomène rencontré dans les jeux vidéos où le joueur

¹¹⁹ *Ibid.*, p. 200.

¹²⁰ *Ibid.*, p. 200.

¹²¹ M. HOUELLEBECQ. *La Possibilité d'une île*, op. cit., p. 169.

¹²² DANTE. *La comédie divine*. Coll. « GF », Paris, Éditions Flammarion, 2010, p.221, cité dans : M. HOUELLEBECQ. *H.P. Lovecraft : contre le monde, contre la vie*, op. cit., p. 43.

¹²³ *Ibid.*, p. 43.

meurt intentionnellement afin de connaître les stratégies nécessaires pour une future réussite. C'est une intuition similaire qu'énonce Daniell dans *La Possibilité d'une île* à propos d'Isabelle : « Elle s'était suicidée sans émotion, sous l'effet d'une décision rationnelle, comme on demande une deuxième donne une fois la partie mal engagée¹²⁴. » La seule différence : Christiane et Anne ne ressusciteront pas. Or elles semblent convaincues que leur suicide est nécessaire, qu'il fait partie de la solution. Elles sont certaines de faciliter ou d'accélérer la découverte de ce qui pourra faire revivre les vrais contacts humains. En ceci, performer la mort est une façon de confirmer l'échec et d'effacer toute trace de la tentative précédente. Les personnages féminins expérimentent ce que Blanchot nomme le *temps de l'erreur* :

Dans cette région qui est celle de l'erreur parce qu'on n'y fait rien qu'errer sans fin, subsiste une tension, la possibilité même d'errer, d'aller jusqu'au bout de l'erreur, de se rapprocher de son terme, de transformer ce qui est un cheminement sans but dans la certitude du but sans chemin¹²⁵.

Christiane et Isabelle connaissent le moment de leur mort dès lors qu'elles éprouvent du bonheur avec leur partenaire. L'élan désespéré, vacillant, mais toujours présent, des personnages vers l'Autre correspond à un *radieux suicide*. Les personnages féminins ont la certitude, comme Daniell, « qu'on doit rencontrer sa propre mort, la voir au moins une fois en face, que chacun d'entre nous, au fond de lui-même, le sait, et qu'il est à tout prendre préférable que cette mort, plutôt que celui, habituel, de l'ennui et de l'usure, ait par extraordinaire le visage du plaisir¹²⁶ ». Cette première mort à laquelle réfère Daniell survient bien avant le suicide féminin. Elle se vit « lorsqu'a été envisagée, suffisamment proche, la possibilité pratique du bonheur¹²⁷. »

¹²⁴M. HOUELLEBECQ. *La Possibilité d'une île*, op. cit., p. 369.

¹²⁵M. BLANCHOT. op. cit., p. 92.

¹²⁶M. HOUELLEBECQ. op. cit., p. 390.

¹²⁷M. HOUELLEBECQ. *Les Particules élémentaires*, op. cit., p. 245.

L'élément symptomatique qu'est le suicide féminin dans l'œuvre houellebecquienne soulève une question semblable à celle de Blanchot dans *L'Espace littéraire* :

Qu'avons-nous donc à faire, nous qui sommes les moins durables, les plus prompts à disparaître? Qu'avons-nous à offrir dans cette tâche de salut? Cela précisément : notre promptitude à disparaître, notre aptitude à périr, notre fragilité, notre caducité, notre don de mort¹²⁸.

Après la désagrégation de leur couple, que reste-t-il aux personnages que l'on croyait déjà évidés? Houellebecq met en scène l'« aptitude à périr » de ses personnages. Michel Biron suggère d'ailleurs que c'est « l'ultime combat du personnage de Houellebecq et peut-être aussi du personnage romanesque contemporain : s'effacer de lui-même, mourir sans traces au milieu de la nuit et au plus près du néant, comme une dernière protestation contre le vide de l'existence¹²⁹ ». La prose houellebecquienne semble détenir le « pouvoir d'évidement » de l'écriture contemporaine comme l'a décrit Dominique Rabaté (1991) dans son ouvrage *Vers une littérature de l'épuisement*. L'auteur avance que, dans le récit moderne, « le plus important ne serait pas la trace laissée sur le papier, mais la capacité d'effacement¹³⁰ ». Écrire serait aussi *faire disparaître*. En étant constamment brisé, l'Idéal d'amour subsiste. Il demeure « l'ultime instance de création de sens¹³¹ ». En cela, les récits houellebecquiens sont une invitation réitérée à se détruire pour un Idéal. Ils encouragent le doute, le retour possible de l'amour, tout en accueillant sa destruction. Pour reprendre les paroles d'Agathe Novak-Lechevalier, le contrat de lecture proposé par Houellebecq dans ses romans est une

tentative d'aller au-delà d'une parole qui « détruit et sépare¹³² », et donc d'inverser activement le processus de déliaison [...], une tentative peut-être elle-même pathétique, en tout cas infiniment émouvante, à faire de la

¹²⁸M. BLANCHOT. *op. cit.*, p. 180-181.

¹²⁹M. BIRON. *La conscience du désert : essais sur la littérature au Québec et ailleurs*, Montréal, Boréal, 2010, p. 106.

¹³⁰D. RABATÉ. *op. cit.*, p. 143.

¹³¹C. DU TOIT. *op. cit.*, p. 118.

¹³²citant M. HOUELLEBECQ dans *La Possibilité d'une île*, Coll.« Le Livre de Poche », Paris, Fayard, 2005, p. 88.

littérature le lieu idéal et inespéré d'une restauration du contact humain¹³³.

Ma lecture de l'œuvre houellebecquienne me mène à croire que l'élan de mort du personnage féminin s'accompagne d'une question : peut-on recommencer?

Michel Houellebecq propose « un radicalisme romanesque : on voit *via* le roman ce qu'on n'a pas encore vu, on voit "en roman" l'ampleur et la profondeur des destructions à venir¹³⁴ ».

L'auteur réactualise l'échec de relations humaines. Ce qui lui importe, dans son travail d'écrivain, est la « descente » :

J'ai l'impression d'écrire un roman lorsque j'ai mis en place certaines forces qui devraient normalement conduire le texte à l'autodestruction, à l'explosion des esprits et des chairs, au chaos total (mais il faut que ce soit des forces naturelles, qui donnent l'impression d'être inéluctables, qui paraissent aussi stupides que la pesanteur ou le destin). Mon travail alors consiste à maintenir la machine en route, à la laisser éventuellement frôler l'abîme, sans lui permettre d'y tomber. C'est épuisant si l'on veut, mais pas dans le sens habituel; c'est surtout dangereux¹³⁵.

La littérature, chez Michel Houellebecq, est une manière de « se demander, d'un point de vue autant que possible extérieur, si l'humanité est une expérience qui mérite d'être poursuivie¹³⁶ ».

Même si la poétique houellebecquienne recense surtout les fautes humaines par le biais de personnages désabusés, l'ironie présente dans le texte réussit à déstabiliser, à faire remuer l'eau stagnante du néant. D'ailleurs, Gefen souligne que l'ironie romanesque contemporaine, « en produisant une parole potentiellement auto-accusatrice, un narrateur improbable, de personnages ambivalents, un statut référentiel instable, un brassage des valeurs et des doutes », permet de

¹³³A. NOVAK-LECHEVALIER. *op. cit.*, p. 79-80.

¹³⁴L. PROGIDIS. « Une décennie romanesque » dans *Le Roman Français Contemporain*, Paris, Publications ADPF, 2002, p. 62.

¹³⁵M. HOUELLEBECQ. *Ennemis publics*, *op. cit.*, p. 222-223.

¹³⁶*Ibid.*, p. 177.

formuler « un nouveau pacte, relativiste si ce n'est pessimiste, de crédibilité¹³⁷ ». L'ironie chez Michel Houellebecq expose le monde dans sa « complexité contradictoire ». Entre autres, la réactualisation de la « descente », précipitée par le suicide féminin, montre autant l'incapacité de l'homme à adhérer à l'illusion lyrique que son incapacité à y renoncer totalement.

Entretenir « le mirage d'une présence interdite¹³⁸ », celui du bonheur amoureux, avant de programmer la déconvenue du couple ne peut se rattacher seulement à une démarche nihiliste ou *néantiste*. Au contraire, le suicide féminin, élément symptomatique du désir de disparition, confirme qu'il faut aller au bout de la destruction du monde tel qu'il est afin de pouvoir le reconstruire. Pour Houellebecq, la littérature contemporaine résiste à tout. Elle « se relève simplement, s'ébroue et se remet sur ses pattes, comme un chien qui sort d'une mare¹³⁹ ».

¹³⁷A. GEFEN. « Compassion et réflexivité : les enjeux éthiques de l'ironie romanesque contemporaine », *Fabula / Les colloques, Hégémonie de l'ironie ?*, [En ligne], novembre 2007, Université de Bordeaux, <http://www.fabula.org/colloques/document1030.php> (Page consultée le 5 juin 2015).

¹³⁸D. RABATÉ. *op. cit.*, p. 18-19.

¹³⁹M. HOUELLEBECQ. *Interventions 2, op. cit.*, p. 39.

TROISIÈME PARTIE - ESSAI RÉFLEXIF

Disparition : souvenirs d'enfance et désillusion

Mon projet de création, *Retrouve-moi à la récréation*, est la matrice d'un roman. C'est la raison pour laquelle il ne propose ni dénouement ni fin. Le récit que j'ai créé a pris forme à partir d'une série de courtes nouvelles pour lesquelles une même narratrice s'est imposée. C'est grâce au rapport qui se développait entre Clara, jeune enseignante, et Salaberry, sa banlieue natale, que j'ai d'abord imaginé le personnage. Pour le reste, je n'ai pas voulu m'imposer de contrainte de départ ni me poser de questions relatives à ma propre démarche créative. Je souhaitais que les enjeux d'écriture ainsi que les points de rencontre avec l'œuvre de Michel Houellebecq surgissent d'eux-mêmes. L'immersion dans l'œuvre de l'auteur français nourrirait sans nul doute ma création, et de cette expérience double, il me serait possible de comprendre ce que je cherche dans la littérature, en plus d'entrevoir les raisons qui me poussent à écrire. Au bout du compte, mon récit *Retrouve-moi à la récréation* se veut une réponse à l'œuvre de Michel Houellebecq.

Mon récit s'ouvre sur un souvenir d'enfance de la narratrice, Clara, à l'école primaire. Dans la cour de récréation, Maureen se fâche et bat un garçon jusqu'à le rendre sourd. Pour Clara, cette journée marque le début officiel de son amitié avec Maureen. C'est un épisode exaltant, annonciateur d'un été palpitant. Le ton est donné. Clara idéalise une époque qui n'existe plus. Elle se remémore les journées passées avec l'intrépide Maureen, au temps où la ville de Salaberry ne la rebutait pas.

Le retour de Clara réveille chez elle une angoisse. Salaberry est un lieu hostile. Pour la narratrice, l'air de la banlieue transporte un mal de vivre contagieux. Clara perçoit les habitants comme des gens léthargiques qui se contentent de mener une existence occupée, guidée par les tâches ménagères saisonnières, et semblable à celle de tous les voisins. La répétition du même effraie Clara. À peine arrivée, elle sent qu'elle a gaffé en acceptant le contrat. Clara retrouve les bungalows, les condominiums en brique rose près de l'école primaire, la maison de ses parents, le parfum d'assouplissant et l'odeur de cuisson emplissant les rues aux noms d'oiseaux et de pierres

précieuses. Elle en conclut une chose : Salaberry à elle seule donne envie de mourir. L'expérience de Clara lui a laissé l'impression que chaque existence est marquée, tôt ou tard, par la dépression. Le mal-être qui règne dans la banlieue la dégoûte. Elle tente, comme mécanisme de défense, de rejeter tout ce qu'elle y rencontre. Par ailleurs, elle se laisse emporter par les souvenirs. Le récit qu'elle en fait semble d'abord conduit par un besoin de retrouver la beauté et la légèreté de l'enfance. Clara pige ici et là dans ses souvenirs afin de retrouver un semblant d'émerveillement naïf¹⁴⁰, comme c'est parfois le cas chez Michel Houellebecq. Toutefois, la récurrence du phénomène dissimule quelque chose de plus important. La convocation de souvenirs s'avère plutôt être le fait d'une synesthésie par laquelle chaque détail de Salaberry est associé à la mélancolie. Ainsi, écrire la disparition consiste à créer une présence envahissante. Un réseau de racines complexes et authentiques, établi autour d'un objet fantôme. Autant de minuscules racines aux pointes exposées qui, à tout moment, sont prêtes à saisir le personnage, lui faire miroiter l'instant perdu et l'en déposséder à nouveau. La disparition est un mouvement imprévisible de va-et-vient entre passé et présent, générateur du *taedium vitae*. Cet ennui existentiel présent chez Houellebecq et hérité de Charles Baudelaire consiste en un état dont le personnage de Clara peut difficilement se dégager.

Dans son essai sur le roman français intitulé *De l'autre côté du brouillard*, Lakis Proguidis compare la logique des romans de Houellebecq à « des mouvements concentriques autour de ce qui n'existe plus¹⁴¹ ». À la manière de Houellebecq, mon projet de création s'intéresse à ce qui a été perdu et à la possibilité de reconstruction. Clara éprouve une grande lassitude par rapport à son nouvel emploi, à sa famille. Elle se demande, au fond, ce qui a bien pu la mener jusque-là, dépourvue de la volonté et de la force nécessaires pour changer le cours des

¹⁴⁰L. FUSTIN. *op. cit.*, p. 52

¹⁴¹L. PROGUIDIS. *De l'autre côté du brouillard [...]*, *op. cit.*, p. 70.

choses. Son opposition à Salaberry la rend incapable d'imaginer le bonheur autrement que par des scènes magnifiées de son enfance. En d'autres termes, le rapport entre le souvenir d'enfance et la désillusion provoque un mouvement cyclique et impose du même coup un souffle épisodique. Celui-ci s'épuise au fil du récit.

Clara retrouve des moments clés de beauté, de désillusion, de souffrance. Elle revient constamment à ceux-ci, même s'ils sont issus de la banlieue. Cet aspect de la familiarité ne l'effraie pas. C'est aussi ce qui retient Clara de considérer sa présence à Salaberry comme totalement loufoque. Le retour dans le passé devient un réflexe pour la narratrice, c'est de cette façon qu'elle pallie la banlieue étouffante, univers auquel elle refuse dorénavant d'adhérer. Toutefois, l'effort de distanciation de Clara par rapport à la banlieue s'essouffle. Les souvenirs ne suffisent plus à retarder le moment où Clara devra agir ou subir le marasme de la banlieue. D'ailleurs, elle a l'impression grandissante qu'une catastrophe attend de se produire. Un enjeu s'est dévoilé en ce sens : à l'instar de la poétique houellebecquienne, mon récit est alimenté par la dualité entre la désillusion (présent) et la recherche de beauté perdue (passé).

Dans son ouvrage *Vers une littérature de l'épuisement*, Dominique Rabaté emploie l'expression *épuiser le sujet*¹⁴² que je trouve plutôt juste pour parler du mouvement de mise au dehors de l'écriture moderne. Ma démarche d'écriture progresse en ce sens. Alors que le personnage principal est déjà aux prises avec une importante lassitude, l'écriture procède à le vider encore plus, à rebrasser ce qui hante le personnage, mais qui est disparu, comme si, par ce procédé, il pouvait aspirer à trouver une raison de vivre. De ce fait, ce que révèle plutôt l'évidement du personnage est la rupture d'expérience causée par la désillusion.

Il m'a donc fallu aller au bout de la passivité du personnage. J'ai fait vivre un choc à ma narratrice afin qu'elle ne soit plus qu'une observatrice. À la manière de Houellebecq, son seul

¹⁴²D. RABATÉ. *Vers une littérature de l'épuisement*, op. cit., p. 144.

désengagement a suffi pour diriger davantage le récit dans la chute. Ma démarche souhaitait réactualiser l'écart entre l'individu et le monde¹⁴³. J'ai donc écrit la scène qui suit : alors qu'elle dine à l'extérieur, Clara voit un élève en battre un autre. Elle ne réagit pas. D'autres doivent le faire à sa place. Trop peu, trop tard. Clara pourrait avoir un mort sur la conscience. En étant témoin du passage à tabac de Karl, Clara est rappelée au présent. Un malaise grandissant s'installe chez la narratrice et dans son entourage. La ville semble sortir de sa torpeur, comme dépoussiérée. Des regards méfiants se posent sur Clara. La direction lui offre même un congé indéterminé.

À partir de ce moment, les souvenirs se transforment. Clara les fait tourner, comme autant d'objets précieux au creux de sa main. Ils ont bel et bien une couleur différente, plus sombre, plus dense. La narratrice les filtre, tentant de comprendre sa négligence. D'où provient-elle? Il doit bien exister, croit-elle, une source précise de tout ce ratage. Laquelle? S'agit-il d'un évènement particulier du passé ou plutôt de la désillusion causée par la convocation de souvenirs? Seule Maureen aurait la réponse. Elle saurait lui expliquer et remettre les choses en place. Clara pourrait repartir à zéro. Mais il y a presque trois ans que Maureen et Clara ont cessé de s'écrire. C'est ici que j'ai choisi de terminer mon projet de création. Le lecteur ne le sait pas encore, mais il s'agit d'un moment clé, à savoir le début d'une quête importante : la recherche de Maureen.

Chez Houellebecq, l'amour est l'ultime instance de création de sens¹⁴⁴. C'est ce qui laisse planer l'espoir de bonheur chez les personnages. Pour Clara, l'instance de création de sens est la recherche de Maureen. Toute la légèreté de son enfance se concentre en ce personnage. Ses apparitions récurrentes dirigent la quête de Clara. C'est ainsi que Maureen devient une figure

¹⁴³L. PROGUIDIS. *op. cit.*, p. 175.

¹⁴⁴C. DU TOIT. *op. cit.*, p. 118.

salvatrice de la désillusion. Ce personnage pourrait unir le passé et le présent, ou à tout le moins adoucir le présent, qui demeure un temps souffrant pour le personnage féminin.

Je me suis demandé longtemps si mon récit pourrait proposer une fin réparatrice. Quel effet aurait le retour de Maureen à Salaberry? En tentant de l'envisager, je me suis rendu compte que la beauté de Maureen et son existence magnifiée ne pourraient être reconstruites. C'est de là qu'elles tiennent leur force. Revoir Maureen est une quête que la narratrice sait vouée à l'échec, mais qu'elle décide quand même de poursuivre. En fait, l'état de désœuvrement n'est pas une condition de laquelle peut se dégager Clara. Il s'agit d'un nœud à résoudre. Cette résolution doit passer par un effacement complet de l'espoir, par un dernier mouvement de mise en dehors chez le personnage. Jusque-là, j'évitais donc de me confronter à une question précise, c'est-à-dire : est-ce que Maureen doit mourir? En d'autres mots, devrais-je préférer la tragédie à une fin heureuse, comme le fait Houellebecq? On sait que l'auteur français préfère le dénouement tragique. Dans ses récits, la possibilité du bonheur est entretenue. On croit pour un temps que l'union de deux êtres transformera le récit en œuvre de réconciliation. Mais Houellebecq ne permet pas la réhabilitation du couple ni celle du personnage masculin après le suicide de sa compagne. Cette disparition provoque chez lui un déséquilibre total. Approcher la mort dans le récit houellebecquien, même si cette expérience se solde par le suicide féminin, est une manière de garder en vie la tentative, la possibilité du bonheur. En faisant tout disparaître, la prose houellebecquienne nous ramène aux sources de l'échec, c'est-à-dire à ce qui découle de la dualité entre la liberté individuelle et le besoin souffrant de tendresse du sujet. En ce sens, le récit pose une question : est-il possible de recommencer? C'est en quelque sorte la question à laquelle ma création tente finalement de répondre.

Le retour de Clara se rapproche du *radieux suicide* houellebecquien. Une destruction programmée où tout se désagrège. Dans mon récit, la narratrice doit rebrousser chemin, retourner

à la maison familiale et enseigner à l'école où elle a elle-même étudié. Le comble de l'échec et du pathétique pour la narratrice. Et tout de même, demeure, comme c'est le cas dans les romans houellebecquiens, l'élan ultime du personnage vers l'Autre. Cette dernière tentative de reconstruction consiste en la quête de Maureen. Ce personnage, magnifié en début de roman, ne s'est toujours pas manifesté réellement dans le récit. Si Maureen venait à mourir, Clara pourrait-elle survivre à la perte de son amie?

Ne sachant pas la voie que la suite du récit devrait prendre, j'ai revisité les trois scénarios proposés par Houellebecq pour le personnage masculin devant la mort de son amante. En constatant la disparition de Maureen, Clara pourrait : accepter son état comme incurable et s'exiler, se suicider à son tour, ou encore, attendre la mort dans un état de désœuvrement pire que l'initial. Je pourrais aussi tenter une fin réparatrice. Empêcher la banlieue d'avoir le dernier mot. Ranimer la voix de Clara qui semble éteinte.

En fait, considérer trois avenues possibles pour terminer mon récit m'a semblé, au bout du compte, un processus peu naturel et peu représentatif de l'expérience vécue lors de l'écriture de ce début de roman. Je me suis rendu compte que ce problème en dissimulait un autre dont les effets sont épars dans le récit, c'est-à-dire la difficulté à cerner complètement ma narratrice Clara. Étrangement, l'élan d'écriture est présent lorsqu'il s'agit de raconter ses souvenirs. Ils se construisent naturellement sans trop d'interférence de ma part. La voix de la narratrice les dirige. Mais, narrer le présent en suivant les motivations de la protagoniste demeure un défi. Entre autres, j'ai évité tout dialogue entre ma narratrice et les personnages qu'elle côtoie – Maureen, surtout – comme si je refusais de la camper dans son univers ou d'entendre sa *vraie* voix. Je constate que j'ai mis ma narratrice de côté au profit de son amie Maureen. À mon avis, cela est un aspect trouble de ma création qui pourrait empêcher le lecteur d'adhérer totalement au récit. Il semble donc que l'inertie de la banlieue et la mélancolie qui s'en dégage aient affecté ma

capacité à rendre la narratrice vivante. Et pourtant, la prose Houellebecq devrait me guider en ce sens. Les motivations banales, parfois triviales, de ses personnages sont nécessaires pour comprendre le désir de disparition que vivent les personnages féminins. La quête de tendresse dans ses récits se révèle importante parce qu'elle est mise à l'épreuve par la réalité concrète, par les petites actions cruelles et égoïstes des protagonistes. Pour l'instant, les gestes de Clara sont trop magnifiés et cela mine la crédibilité de l'ensemble du récit. Je compte y remédier en la faisant intervenir davantage et en ne limitant pas sa présence à des paroles rapportées. Clara ne peut être qu'une voix lointaine.

CONCLUSION

Ce mémoire proposait l'étude de trois romans de Michel Houellebecq, soit *Les Particules élémentaires*, *La Possibilité d'une île* et *La Carte et le territoire* dans lesquels survient le suicide d'un personnage féminin. Cet élément symptomatique du désir de disparition a été analysé selon une double perspective poétique et philosophique de manière à répondre à une question précise : que signifie le suicide féminin dans les fictions de Michel Houellebecq? Un premier objectif proposait d'examiner la mort du personnage féminin comme élément symptomatique du désir de disparition. Un deuxième objectif visait à présenter une définition de ce que signifie la mort dans la poétique houellebecquienne.

Un détour par la filiation baudelairienne a d'abord permis de trouver la source de la mélancolie des personnages. Cet état, provoqué par la perte de l'Idéal, a laissé le sujet désillusionné et désœuvré. Pourtant, il préserve son désir d'amour et d'unité. L'idéalisme et le cynisme cohabitent dans les trois récits étudiés. La tension qui en découle est un enjeu poétique majeur dans l'œuvre.

Michel Houellebecq résout cette tension en un dénouement tragique, c'est-à-dire par le suicide du personnage féminin. Quel intérêt a l'auteur de reprogrammer dans chacun de ses romans l'échec du couple et la mort du personnage féminin? Si cette approche peut sembler nihiliste, le pouvoir d'autodestruction de la prose houellebecquienne met aussi en valeur la tentative de réconciliation du sujet avec le monde brisé qui l'entoure. Comme expérience ultime, l'amour est imaginé, effleuré; il occupe une place indéniable dans le récit. C'est grâce à lui que les personnages se projettent dans l'avenir et envisagent le bonheur. La fusion de deux êtres peut-elle placer la liberté individuelle au deuxième plan? Dans le récit houellebecquien, la rencontre

amoureuse fait miroiter cette promesse de bonheur. Alors que l'utopie est alimentée, la déconfiture du couple se prépare.

Le programme narratif proposé dans les récits de Houellebecq se termine selon Philippe Ducat par un triste constat : « En aucun cas l'amour n'est plus fort que la mort¹⁴⁵. » On peut maintenant nuancer cette affirmation. L'amour n'a pas besoin d'être plus fort que la mort : c'est lui qui rend la mort – et la vie – possible pour les personnages. Même si l'amour est illusoire, même s'il se montre *évidé* et peu convaincant, il est la seule expérience valable. La seule expérience dont la rupture provoque encore une réaction. Cela explique le réflexe suicidaire du personnage féminin. Au moment où elles connaissent l'amour, les femmes préparent leur effacement, le moment de leur mort. La désillusion ne les quitte jamais.

La fragilité du corps féminin est une menace constante. Une maladie latente dans le cas de Christiane; la vieillesse dans le cas d'Isabelle. La perspective d'un corps amoindri les empêche d'adhérer totalement à un Idéal de bonheur et d'amour. Elles anticipent le moment où leur corps fanera. Le suicide féminin est directement relié à l'existence physique, plus précisément au passage du temps et aux traces laissées sur le corps féminin. Pour être aimé, le personnage féminin doit posséder une charge de souffrance, être condamné dès le départ. Lorsque la faiblesse devient apparente et qu'elle provoque la désagrégation de leur couple, Christiane et Isabelle préfèrent la mort. Elles doivent se débarrasser de leur corps amoindri, pressées par l'abandon du personnage masculin. Chez Christiane, l'élan de mort est violent. Sa paralysie la pousse à se jeter en bas des marches de son appartement. Après ce suicide, le besoin de gratification narcissique du personnage masculin se dévoile dans toute son abjection. Sentant que leur liberté pouvait être brimée, Bruno et Daniell ont laissé planer le doute qu'ils préféreraient leur liberté à l'amour. Par la

¹⁴⁵P.DUCAT. « L'expropriation du sujet dans les romans de Houellebecq », *L'intimité*, sous la direction de Lila Ibrahim-Lamrous et Séverine Muller, Coll. « Les Cahiers de recherches du C.R.L.M.C. », France, Presses universitaires Blaise Pascal, 2005, p. 62.

suite, ils se rendent bien compte qu'ils ont gâché les seuls instants où ils étaient moins misérables, c'est-à-dire lorsque leur amante leur témoignait de la tendresse. Ce dénouement montre l'incompatibilité de la recherche de l'amour et de la liberté individuelle de même que l'incommunicabilité qui en résulte entre les personnages. Au bout du compte, l'amour n'est viable que par l'échec.

En début de recherche, la mort semblait être un des objets de fascination de Michel Houellebecq. Au fil des lectures, elle est plutôt apparue comme une borne. L'œuvre de l'auteur ne s'interroge pas sur le mystère de la mort, ce qui se passe après. Elle s'intéresse aux processus de dégradation et à leur caractère irrémédiable¹⁴⁶. Dans *Les Particules élémentaires* et *La Possibilité d'une île*, Michel Houellebecq met en scène la condamnation réservée aux personnages féminins. Ce constat initial aurait pu servir de réponse à notre question de départ, à savoir pourquoi les femmes houellebecquiennes se suicident. Cependant, le roman *La Carte et le territoire* a permis de jeter un regard neuf sur ce phénomène dans la fiction et a su mettre en lumière des détails passés inaperçus dans les deux autres récits.

Isabelle considère sérieusement sa propre mort au moment où lui est promise l'immortalité. Se dessine alors l'espoir d'une deuxième chance, de réapparaître et de recommencer. Un *die and retry*. Le suicide d'Anne est plus ardu à comprendre. Le couple de Jean-Pierre et d'Anne a survécu au passage du Temps, mais Anne décide de s'enlever la vie. Jean-Pierre ne comprend pas cet abandon, alors que l'état d'Anne, juste avant de mourir, laisse croire que la mort est pour elle une destination évidente, une décision qui se passe d'explications. Même s'il laisse planer de nombreuses hypothèses, ce suicide suggère qu'il y a quelque chose d'inhérent au sujet moderne. Son mal-être semble antérieur à son existence, comme s'il appartient à une époque, celle du libéralisme. Cet héritage est encore plus lourd de conséquences

¹⁴⁶M. HOUELLEBECQ. *Ennemis publics*, op. cit., p. 114-115.

pour Jed, son fils, qui ne sait pas répondre aux témoignages d'amour de son amante Olga. On remarque donc que les personnages n'échappent pas à l'emprise de ce cycle d'abandon et de ressentiment sur lequel l'auteur appuie sa création.

Michel Houellebecq raconte la destruction de trois relations humaines avec précision. Pour le lecteur, le dénouement des relations amoureuses, même s'il est prévisible, demeure un point d'intérêt central. C'est le mécanisme capricieux de cette relation et les conséquences exponentielles de cet échec qui l'intéressent. Il y a quelque chose de fascinant dans la simplicité, la concision avec laquelle sont narrés les suicides féminins. Il s'agit d'un geste rationnel, presque soulageant, économique en terme de souffrance. Le suicide confirme l'échec de la relation.

Les personnages de femmes étudiées dans ce mémoire vont vers la mort avec détermination. Elles ne se retournent pas. Le suicide, comme discuté, n'est pas une mort authentique. Il s'apparente à une chambre de mort, un espace clos que l'on construit soi-même. C'est une fin sur mesure, familière, sécurisante, mais factice. Si la rapidité avec laquelle Christiane met fin à ses jours laisse croire que son suicide est commis dans l'espoir de garder l'instant d'amour intact, il en va autrement pour le suicide tardif d'Isabelle et pour celui d'Anne. Ils deviennent des événements marquants de l'Histoire. Non seulement ils provoquent un choc insurmontable chez le personnage masculin, mais ceux-ci représentent à eux seuls le moment où la race humaine a voté sa propre disparition. Le personnage féminin entretient un rapport différent avec la mort que le personnage masculin qui s'explique par une capacité d'anticipation.

Les personnages, comme la race humaine, s'effacent après avoir tenté de s'aimer. Les trois suicides montrent la propension humaine à l'abandon et le désir de le surmonter. D'où l'impossibilité de vivre l'amour *jusqu'à la fin*, jusqu'à ce que la mort s'impose naturellement. La poétique de Michel Houellebecq donne à voir un mouvement de disparition initié par le suicide féminin. L'effacement des personnages est le but de la fiction.

Chaque roman est en soi une tentative vaine de réconciliation avec la vie, avec l'amour. Le radieux suicide est une invitation à une destruction programmée des relations humaines jusqu'à ce qu'il ne reste que la plus petite unité dont on a interdit la présence : l'élan de tendresse. La possibilité de « corriger le tir¹⁴⁷ ».

Écrire la disparition : retour sur la création

Telle est la tension dont j'ai voulu rendre compte par l'écriture de *Retrouve-moi à la récréation* : celle entre le mal-être de Clara et le sentiment de pouvoir retrouver la beauté de son enfance. La possibilité de recommencer.

Dans les romans de Houellebecq, les femmes étudiées se construisent un espace clos, elles se préparent à mourir de façon à garder près d'elles les instants d'amour vécus. Pour Clara, le retour à Salaberry redonne une intensité aux souvenirs d'enfance. Elle s'y projette, mais cela provoque un effet de resserrement. La poétique houellebecquienne et la mienne se rencontrent donc dans la mélancolie paralysante du personnage féminin. J'ai construit un récit où la réconciliation avec la vie semble improbable. Le mal de vivre résonne de toutes parts dans Salaberry. Le suicide de Benjamin, entre autres, a donné naissance à une angoisse chez la narratrice, a levé le voile sur la dépression qui guette chaque habitant de la banlieue. J'ai voulu observer quel rôle a joué le suicide de ce personnage dans la désillusion de Clara. Si le suicide est un cloisonnement pour celle qui le commet dans les romans de Houellebecq, il permet au personnage masculin de constater sa petitesse et le poids de la solitude. Dans ma création, le suicide du jeune Benjamin est une fenêtre sur l'essence de Salaberry. Il permet à la narratrice de percevoir des détails et une lourdeur dans les gestes et les paroles des gens qu'elle y rencontre. La dépression est le grand veilleur de Salaberry. Par souci de réalisme, j'ai réalisé un travail

¹⁴⁷M. HOUELLEBECQ. *Ennemis publics*, op. cit., p. 177.

minutieux dans le but de rendre compte de cet état qui se manifeste chez différents personnages et chez ma narratrice. Cela m'amène à dire que le premier travail de l'écrivain est d'observer. Dans la construction des souvenirs de ma narratrice, je me suis donc inspirée de ma propre sensibilité mémorielle pour conférer à ma narratrice une perception synesthésique de sa banlieue natale. Je souhaitais rendre la mélancolie palpable en donnant aux sens (l'ouïe, l'odorat) le pouvoir de déclencher des réactions ou réflexes émotifs. Le réalisme des souvenirs racontés réside non seulement dans l'attention portée aux détails, mais aussi dans le fait qu'ils sont liés entre eux, qu'ils se répondent tout au long du récit. De ce fait, la capacité d'observation de l'écrivain permet à la fiction d'être cohérente. En imaginant les souvenirs de Clara dans cette optique, je lui ai laissé un bagage mémoriel qui lui confère une certaine crédibilité aux yeux du lecteur.

Chez Houellebecq, la disparition du bonheur se présente de façon plus violente et définitive. Cette blessure résonne dans sa poétique de telle sorte qu'elle rend plausible, pour un court temps, la possibilité de retrouver l'amour ou un semblant de bonheur. En écrivant mon récit, j'ai dû me poser une question similaire à celle soulevée par mon travail d'analyse sur les récits de Michel Houellebecq : à quoi peut mener une telle lucidité des personnages si ce n'est qu'à la mort? Mon expérience d'écriture en a donc été une d'analyse, puis d'expérimentation. J'ai cherché à écrire à partir d'un temps révolu, celui de l'enfance. Dans mon cas, le tiraillement entre idéalisme et désillusion a rendu le geste d'écriture difficile. Si Houellebecq imagine des personnages qui s'usent peu à peu avant de s'effacer, j'ai remarqué que cet effritement est laborieux à exprimer. Cela dit, cet enjeu a grandement alimenté la recherche de la voix. Et cette recherche m'a fait réaliser que ma narratrice doit se repositionner dans la fiction. Il me faut suivre ses motivations plutôt que lui imposer une ligne d'arrivée. Ce qui importe réellement est la recherche de Clara, celle du sens de son retour à Salaberry quand toute la beauté d'autrefois

semble s'être volatilisée. En vivant cette quête en même temps que ma narratrice, je redonnerai un souffle à mon écriture. Cette réflexion me permet d'affirmer qu'écrire en proposant la rupture d'expérience comme point de départ de la fiction demeure un tour de force que Michel Houellebecq réussit à tous coups.

BIBLIOGRAPHIE

Corpus principal

HOUELLEBECQ, Michel. *La Possibilité d'une île*, Coll. « J'ai lu », Paris, Éditions Fayard, 2005.

HOUELLEBECQ, Michel. *La Carte et le territoire*, Paris, Flammarion, 2010.

HOUELLEBECQ, Michel. *Les Particules élémentaires*, Paris, Flammarion, 1998.

Corpus secondaire

HOUELLEBECQ, Michel. *Configuration du dernier rivage*, Paris, Éditions Flammarion, 2013.

HOUELLEBECQ, Michel et Bernard-Henri LÉVY. *Ennemis publics*, Coll. « J'ai Lu », Paris, Éditions J'ai Lu, 2008.

HOUELLEBECQ, Michel. *Extension du domaine de la lutte*, Paris, J'ai Lu, 2000.

HOUELLEBECQ, Michel. *H.P. Lovecraft : contre le monde, contre la vie*, Coll. « Les Infréquentables », Monaco, Éditions du Rocher, 2005.

HOUELLEBECQ, Michel. *Interventions 2*, Paris, Flammarion, 2010.

HOUELLEBECQ, Michel. *Plateforme*, Paris, Éditions Flammarion, 2001.

HOUELLEBECQ, Michel. *Soumission*, Paris, Éditions Flammarion, 2015.

À propos de la littérature et de la mort

BIRON, Michel. *La conscience du désert : essais sur la littérature au Québec et ailleurs*, Montréal, Boréal, 2010.

BLANCHOT, Maurice. *L'Espace littéraire*, Coll. « Folio Essais », Paris, Gallimard, 1955..

BONNEFOY, Yves. *La vérité de parole*, Paris, Mercure de France, 1988.

BRAUDEAU, Michel, Lakis PROGUIDIS, Jean-Pierre SALGAS et Dominique VIART. *Le Roman Français Contemporain*, Paris, Publications ADPF, 2002.

- CARLUCCIO, Daniele. « Les modernes & la négativité », *Acta fabula*, [En ligne], vol. 13, n° 6, Essais critiques, Juillet-Août 2012, <http://www.fabula.org/revue/document7105.php> (Page consultée le 14 juin 2015).
- CHARTIER, Pierre. *Introduction aux grandes théories du roman*, Paris, Droz, 1998.
- DANTE. *La Comédie divine*. Coll. « GF », Paris, Éditions Flammarion, 2010.
- DAUNAIS, Isabelle. « De la vie idéale aux vies possibles », *Itinéraires*, [En ligne], 2010, <http://itinerares.revues.org/2105> (Page consultée le 2 juin 2015).
- DAUNAIS, Isabelle. *Frontière Du Roman. Le personnage réaliste et ses fictions*, Coll. « Espace littéraire », Montréal, Presses de l'Université de Montréal, 2002.
- DAUNAIS, Isabelle. *Les Grandes Disparitions. Essai sur la mémoire du roman*, Coll. « L'Imaginaire du texte », Paris, Presses universitaires de Vincennes, 2008.
- DURAND, Thierry. « Le sujet en souffrance dans l'œuvre de Louis-René des Forêts », *French Forum*, vol. 26, n° 3, automne 2001, p. 91-110.
- GEFEN, Alexandre. « Ma fin est mon commencement : les discours critiques sur la fin de la littérature », *Fabula-LhT*, n° 6, « Tombeaux de la littérature », mai 2009, URL : <http://www.fabula.org/lht/6/gefen.html>, page consultée le 05 juin 2015.
- HAMON, Philippe. *L'Ironie littéraire : essai sur les formes de l'écriture oblique*, Paris, Hachette supérieur, 1996.
- JANKÉLÉVITCH, Vladimir. *Penser la mort?*, Coll. « Opinion », Paris, Liana Levi, 1994.
- KRISTEVA, Julia. *Pouvoirs de l'horreur. Essai sur l'abjection*, Coll. « Tel Quel », Paris, Seuil, 1980.
- KRISTEVA, Julia. *Soleil noir, Dépression et mélancolie*, Coll. « NRF », Paris, Gallimard, 1987.
- MATTÉI, Jean-François. *Nietzsche et le temps des nihilismes*, France, Presses Universitaires de France, 2005.
- PROGUIDIS, Lakis. *De l'autre côté du brouillard. Essai sur le roman français contemporain*, Québec, Nota Bene, 2001.
- QUIGNARD, Pascal. *Mourir de penser*, Paris, Grasset, 2014.
- RABATÉ, Dominique. *Vers une littérature de l'épuisement*, Paris, José Corti, 1991.
- RANCIÈRE, Jacques. *Aux bords du politique*, Coll. « Folio Essais », Paris, Gallimard, 2004.

RANCIÈRE, Jacques. *La Parole muette. Essai sur les contradictions de la littérature*, Coll. « Pluriel », Paris, Fayard, 2010.

RIVARD, Yvon. *Personne n'est une île. Essais*. Coll. « Papiers Collés », Montréal, Boréal, 2006.

VIART, Dominique. *Anthologie de la littérature contemporaine française. Romans et récits depuis 1980*, Paris, Armand Colin, 2013.

VIART, Dominique. *Le roman français au XX^e siècle*. Coll. « Les fondamentaux », Paris, Hachette, 1999.

VIRILIO, Paul. *Esthétique de la disparition*, Coll. « Le commerce des idées », Paris, Balland, 1980.

À propos de Michel Houellebecq

BOURMEAU, Sylvain. « Houellebecq : “Mieux vaut s'écouter parler, on est plus heureux” », *Libération*, [En ligne], avril 2013, http://www.liberation.fr/culture/2013/04/01/mieux-vaut-s-ecouter-parler-on-est-plus-heureux_892904 [Page consultée le 1^{er} février 2015].

BOURMEAU, Sylvain. *Rencontre avec Michel Houellebecq*, Paris, Fnac Montparnasse, [En ligne], 3 décembre 2010, <http://www4.fnac.com/Michel-Houellebecq/ia8234> [Page consultée le 1^{er} février 2015].

CLÉMENT, Murielle Lucie. *Houellebecq, sperme et sang*, Paris, Harmattan, 2003.

CLÉMENT, Murielle Lucie. « Le Héros houellebecquien », *Studi Francesi*, [En ligne], vol. 50, n° 48, 2006, p. 91-99, <http://www.muriellelucieclement.com/heros-houellebecquien/> [Page consultée le 5 juin 2015].

CLÉMENT, Murielle Lucie. *Michel Houellebecq revisité : l'écriture houellebecquienne*, Coll. « Critiques littéraires », Paris, L'Harmattan, 2007.

CLERMONT, Thierry. « Michel Houellebecq : “Je ne compte pas mourir prochainement” », *Le Figaro*, [En ligne], avril 2014, <http://www.lefigaro.fr/livres/2014/04/24/03005-20140424ARTFIG00009-michel-houellebecq-je-ne-compte-pas-mourir-prochainement.php> [Page consultée le 1^{er} février 2015].

COLLOQUE SUR L'UNITÉ DE L'ŒUVRE DE MICHEL HOUELLEBECQ [2012 : MARSEILLE]. *Les actes du colloque international sur l'unité de l'œuvre de Michel Houellebecq organisé à l'université d'Aix-Marseille du 4 au 6 mai 2012*, Paris, Classiques Garnier, 2013.

- DUCAT, Philippe. « Houellebecq ou la casse du sujet », *L'Extime/L'Intime*, sous la direction de A. Mura-Brunel et F. Schuerewegen, CRIN [Cahiers de Recherches des Instituts Néerlandais de Langue et Littérature Française], New York, Rodopi, n° 41, 2002, p.53-65.
- DUCAT, Philippe. « L'expropriation du sujet dans les romans de Houellebecq », *L'intimité*, sous la direction de Lila Ibrahim-Lamrous et Séverine Muller, Coll. « Les Cahiers de recherches du C.R.L.M.C. », France, Presses universitaires Blaise Pascal, 2005, p.49-63.
- DUCHATELET, Christophe, et autres. *Michel Houellebecq*, Coll. « *Les grands entretiens d'artpress* », Paris, Imec, 2013.
- GEFEN, Alexandre. « Compassion et réflexivité : les enjeux éthiques de l'ironie romanesque contemporaine », *Fabula/Les colloques, Hégémonie de l'ironie?*, [En ligne], novembre 2007, Université de Bordeaux, <http://www.fabula.org/colloques/document1030.php> [Page consultée le 5 juin 2015].
- GOLLNER, Adam Leith. « What Houellebecq Learned from Huysmans », *The New Yorker*, [En ligne], novembre 2015, <http://www.newyorker.com/books/page-turner/what-houellebecq-learned-from-huysmans?intcid=mod-latest> [Page consultée le 15 juin 2015].
- HUNNEWELL, Susannah. « Michel Houellebecq », *The Art of Fiction*, [En ligne], n°206, automne 2010, <http://www.theparisreview.org/interviews/6040/the-art-of-fiction-no-206-michel-houellebecq> (Page consultée le 1^{er} février 2015).
- HUSTON, Nancy. *Professeurs de désespoir*, Paris, Actes Sud, 2004.
- JEFFERY, Ben. *Anti-Matter: Michel Houellebecq and Depressive Realism*, Winchester, Zero Books, 2011.
- PUJADAS, David. *Entrevue avec Michel Houellebecq*, journal du soir *France 2*, Paris, 6 janvier 2015, Entrevue (9 minutes).
- RAYMOND-THIMONGA, Philippe. « Le devenir et la liberté dans trois romans de Michel Houellebecq », *L'Atelier du roman*, Paris, n° 86, 2016, p.123-134.
- ROBITAILLE, Martin. « Houellebecq, ou l'extension d'un monde étrange », *Tangence*, n° 76, Québec, 2004, p. 87-103, <https://www.erudit.org/revue/tce/2004/v/n76/011218ar.pdf> (Page consultée en septembre 2015).
- ROY, Patrick. *Une étrange lumière : la déchirure lyrique dans l'œuvre de Michel Houellebecq*, Thèse (Ph. D), Université Laval, 2008.
- THÉRIAULT, Patrick. « Le narrateur se lève » : narration indécidable et fondation illégitime dans *Les Particules élémentaires* de Michel Houellebecq », *Tangence*, n° 105, 2014, p.15-30.
- VIARD, Bruno. *Les tiroirs de Michel Houellebecq*, Paris, Presses Universitaires de France, 2013.

SÉNÉCAL, Didier. « Michel Houellebecq », *L'Express*, [En ligne], septembre 2001, http://www.lexpress.fr/culture/livre/michel-houellebecq_804761.html (Page consultée le 1^{er} février 2015).

À propos des filiations de l'auteur

BENJAMIN, Walter. *Baudelaire*, édition établie par Giorgio Agamben, Barbara Chitussi et Clemens-Carl Härle, Traduction de P. Charbonneau, Paris, La fabrique, 2013.

BENJAMIN, Walter. *Charles Baudelaire, un poète lyrique à l'apogée du capitalisme*, Coll. « Petite Bibliothèque Payot », 39, Traduction de Jean Lacoste, Paris, Payot, 2002.

BAUDELAIRE, Charles. *Œuvres complètes*, tome I, texte établi, présenté et annoté par Claude Pichois, Coll. « Bibliothèque de la Pléiade », Paris, Gallimard, 1975.

COMTE, Auguste. *Système de politique positive, Extraits des tomes II et III publiés entre 1851 et 1854*, édition électronique réalisée par Jean-Marie Tremblay, d'après l'édition donnée par la « Librairie positiviste » Georges Crès & Cie, 1912, [En ligne], http://classiques.uqac.ca/classiques/Comte_auguste/systeme_politique_positive/systeme_politique_positive.pdf.